



LE LOTUS

BULLETIN DE L'ACADÉMIE

COLLEGE S^{TE} CATHERINE

ALEXANDRIE (Egypte)

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE

DU

Collège S^{te}-Catherine

ALEXANDRIE (Egypte)

JANVIER 1926

N^o 34

F. Hilaire

Académie du Collège Sainte-Catherine

au 15 Janvier 1926

BUREAU

MM. Alfred Amad, <i>Président</i>	Deuxième Année Com ^{le}
Michel Loïsidis, <i>Vice-Président</i>	Classe de Philosophie
Henri Yessula, <i>Préposé à la salle de lecture</i>	Classe de Philosophie
Rodolphe de Léo, <i>Secrétaire</i>	Classe de Mathématiques
Christo Mentzelopoulo, <i>Trésorier</i>	Classe de Mathématiques
Evangelo Thomaïdès, <i>Bibliothécaire</i>	Deuxième Année Com ^{le}
Aldo Ramacciotti, <i>Archiviste</i>	Classe de Première D

MEMBRES

MM. Marcel Aouad	Classe de Première D
Georges Betcher	Classe de Première D
Philippe Bichara	Classe de Première D
Edgard Debelak	Classe de Première D
Armand Germain	Classe de Première D
Georges Ouzounian	Classe de Première D
Louis Tramoni	Classe de Première D
Louis Yelda	Classe de Première D
Antoine Zénié	Classe de Première D
Alexandre Debbas	Deuxième Année Com ^{le}
Gustave Habra	Deuxième Année Com ^{le}
Charles Markessini	Deuxième Année Com ^{le}
Henri Rabbath	Première Année Com ^{le}
René Zarb	Première Année Com ^{le}
Maurice Irani	Première Année Com ^{le}
Aziz Amad	Classe de Seconde D
Joseph Bonett	Classe de Seconde D
Ugo Giardina	Classe de Seconde D
Henri Lanzillo	Classe de Seconde D
Félix Romano	Classe de Seconde D
Jean Tramoni	Classe de Seconde D
Paul Eckerlin	Année prépr ^{re} (C ^{rs} Com ^l)
Albert Gentile	Année prépr ^{re} (C ^{rs} Com ^l)

ASPIRANTS

MM. William Chikhanî	Année prépr ^{re} (C ^{rs} Com ^l)
Zaven Eprémian	Année prépr ^{re} (C ^{rs} Com ^l)
Edouard Guessarian	Année prépr ^{re} (C ^{rs} Com ^l)

LE LOTUS

BULLETIN

de l'Académie du Collège Ste-Catherine

ALEXANDRIE, Egypte.

JANVIER 1926

N° 34

N° 1 de la 17^e Année



ALEXANDRIE

IMPRIMERIE DE L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES

1926

LE LOTUS

BULLETIN

DE

l'Académie du Collège Sainte-Catherine

JANVIER

1926

SOMMAIRE

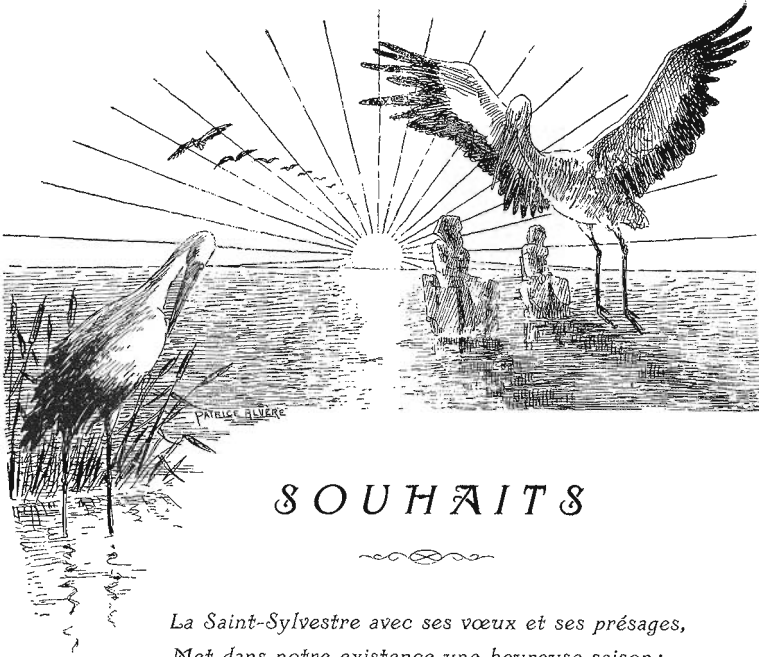
Echos de l'Académie. — Souhails. — Sur les Elections. — Les Nouveaux. — Tournois littéraires et artistiques. — Nos Concours. — Séance du 9 janvier. — La Table de Lecture.

Travaux littéraires. — Sully-Prudhomme poète sentimental (Al. AMAD). — Le Sport (G. HABRA). — Le Gardien du Phare (C. M.). — Les petits agréments de Paris (Az. AMAD). — Tragique rencontre nocturne (G. BETCHER). — Tel - Aviv (A. DEBBAS). — Sans rival (P. BICHARA). — Réalité ou Illusion (M. AOUAD). — Au volant d'une auto (A. GERMAIN).

Chronique du Collège. — Deux fêtes patronales. — La retraite de Rentrée. — Conférence Saint-Marc. — La Fête des Rois. — Jacques d'Arnoux.

Les Anciens et Amis. — Promotions. — Distinctions. — Succès. — Figures disparues. — Le coin des Anciens.

En Marge. — In Memoriam. — Bibliographie.



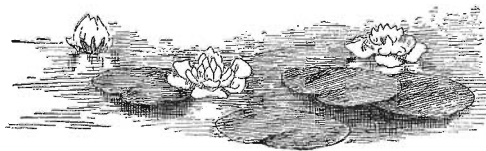
S O U H A I T S

*La Saint-Sylvestre avec ses vœux et ses présages,
Met dans notre existence une heureuse saison ;
C'est l'époque où, voyant mûrir sa floraison,
« Le Lotus » vous fait don du bouquet de ses pages.*

*Lisez. — Comme jadis, les peuples lotophages,
Puissiez-vous ressentir leur même émotion :
Par ce livre sincère et sans ambition
Oublier, un instant, la vie et ses nuages ;*

*Lors, sur le Rêve ailé vous laissant emporter,
Vous trouverez ici tout un monde enchanté
Formé des souvenirs de votre adolescence.*

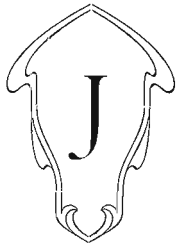
*Mais à côté de ce reflet des temps passés,
Vous trouverez, aussi, nos souhaits empressés
Pour l'An dont ce « Lotus » célèbre la naissance.*





Sur les Elections

22 Octobre 1925



JE ne sais si la fièvre règne sous la Coupole lors d'une réception ou d'une élection académiques?... Nos immortels ont trop de sens rassis et d'habitude du monde et de ses assemblées, pour se laisser émouvoir par quoi que ce soit. Au surplus, la Fille du grand Cardinal a reçu tant d'épigrammes et de pointes à la suite de féroces compétitions, qu'elle se contente de se draper dans sa dignité sous l'averse et n'en fait ni plus, ni moins. Tant mieux ou tant pis. Au surplus, est-ce bien exact? Tel discours lu d'une voix mal assurée, à la suite de malencontreuses manifestations — pour l'intéressé — prouverait peut-être le contraire. Mais n'insistons pas, et constatons seulement que nos jeunes émules des Quarante ne sont pas encore arrivés à ce degré de placidité. Force conciliabules, demi-mots énigmatiques, consignes mal comprises, mal exécutées ou changées en cours de route, précèdent le moment solennel où ils avancent, graves et dignes, le cœur battant la chamade sous l'insigne vert. La salle des Pas-Perdus revêt tout de suite un aspect inaccoutumé. A la table d'honneur ont pris place le T. C. F. OGER, Visiteur, le C. F. CYPRIEN, Directeur du Collège, le R. P. ROGER, prédicateur de la retraite de rentrée, le C. F. FÉLIX, Directeur de l'Académie et quelques frères des grand'classes. En face, au bureau présidentiel, se tiennent MM. Naoum KHOUGAZ, président sortant, et Maurice MOUSSALLI, vice-président. De chaque côté, les Académiciens et, derrière eux, les aspirants. Encadrant le tout, les premières classes du Collège. Le Vice-Président remplit une dernière fois son office et nous lit l'ordre du jour qui est fort bref : la séance est ouverte.

Le C. F. Cyprien, Directeur, rappelle d'abord à l'assistance attentive que le C. F. Oger, actuellement Visiteur, fut jadis l'un des premiers Directeurs de l'Académie. Celui-ci se lève alors et nous fait part, dans un petit discours familier et plein de bonhomie malicieuse, de quelques souvenirs personnels sur les débuts de cette institution, débuts laborieux, temps héroïques, vu l'actuelle situation : la source ne peut, tout de suite, devenir grand fleuve.

Le C. F. Visiteur cède ensuite la parole au président sortant, qui nous lit son discours d'une belle envolée et qui appelle quelques remarques. Ne se bornant pas, comme il le dit lui-même, à rappeler le passé, il attire l'attention de ses successeurs sur l'avenir et l'obligation où ils se trouvent de traduire ce qu'ils sentent, ce qu'ils voient autour d'eux.

Voici son discours *in-extenso* :

TRÈS CHER FRÈRE DIRECTEUR,
TRÈS CHERS FRÈRES,
MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Maintenant qu'à la rentrée d'octobre, le labeur classique a de nouveau, dans son cercle étroit, dirigé votre activité vers un but défini, je prends plaisir à me retrouver au milieu de vous, en cette séance quasi solennelle des élections académiques.

Renouvelée chaque année, elle a toujours ce charme fiévreux de l'attente, cette atmosphère d'énerverment où, ramolli et désorienté, chacun laisse voir sur son visage l'espoir, la surprise ou la joie que sa fermeté de naguère avait su adroitement voiler.

Mouvements réflexes, tension des nerfs, petits sursauts, tout concourt à faire de ces minutes décisives un bagage d'impressions dont on parlera plus tard, non sans accompagner ses propos d'un ironique sourire.

Puis vient le temps, qui de sa patine recouvre les contours, jadis précis, de ces souvenirs et en fait des bibelots de musée, bibelots rares s'il en fut, et qui, semble-t-il, attendent, dans les vitrines de la mémoire qu'une main experte se mêle de leur redonner la vie.

Je ne risquerai d'y toucher. Les vacances ont dû sans doute vous en fournir de moins soporifiques. Et voilà, certes, des travaux en perspective dont la perfection ne manquera pas d'enrichir le *Lotus*.

Ciselés d'une main savante, baignés d'une fine sensibilité à fleur d'âme, ils ajouteront peut-être leur sourdine à la symphonie des petits chefs-d'œuvre dont notre bulletin s'enorgueillit, à moins que, sur les instances d'une Muse glapissante, quelques-uns d'entre vous ne brandissent une lyre et n'atteignent, par leurs accords, au sublime ensemble de l'orchestre entier.

Voilà le rêve vers lequel notre Idéal devrait tendre. Beaucoup de ceux qui vous ont précédés ont poursuivi ce rêve. Ils ont fourragé dans le domaine de l'esprit, enfanté des œuvres et porté jusqu'aux limites de l'Art le renom de l'Académie.

Si je voulais caractériser leurs efforts, je dirais que, quelles que fussent les manifestations de leur esprit, l'Orient, dont ils ont connu l'ardeur, s'est miré en eux comme l'azur dans un lac.

C'est déjà servir son pays que d'en refléter les aspects véritables dans un livre, que d'en analyser les mœurs, d'en faire fuser la poésie pure, cette poésie qui est une des plus belles et des plus riches du monde.

Au moment où l'Occident regarde avec inquiétude se révéler à lui le visage d'un Orient, jusqu'à ces jours voilé et amoindri, au moment où il masque mal son hostilité et souffre de voir ses conquêtes se rétrécir et son influence diminuer, il est consolant de voir que de notre côté une Renaissance se prépare, qui va balayer les dernières incertitudes et acquérir les plus fortes énergies à la plus sainte des causes.

Je sais que quelques écrivains occidentaux ont montré beaucoup de sympathie à notre égard. Dois-je l'avouer ? L'Orient qu'ils ont soupçonné et entrevu n'est pas le nôtre et n'a jamais existé. Ils ont aperçu le décor, non l'âme.

Qu'un minaret, un croissant et des babouches soient le symbole de nos pays, je ne saurais y souscrire. Ceux qui ont respiré l'air latin ne peuvent, par un voyage de quelques mois, connaître à fond notre âme. Par contre ils voient, et ce qu'ils ont vu n'est que le clinquant dont ils nous taxent d'aimer le miroitement et de nous en parer comme le paon de ses plumes. Leurs observations s'arrêtent aux limites de l'être intérieur qui leur est fermé hermétiquement et dont ils ne peuvent fixer les subtiles nuances.

Tout autre est l'Orient décrit par ceux qui y ont vécu de nombreuses années, qui ont mûri sous son beau ciel de lumière et coudoyé ses habitants. Quelle fraîcheur ! Et comme cela nous change des fades péripéties d'un livre vaguement oriental où pour décor, on voit du sable et des sphinx. C'est le véritable Orient, dépouillé des étoffes qui le parent, entier dans sa complexité et les mille détours de sa nature propre, affranchi du poncif où le guinde une littérature de bazar, c'est la vie dans un tableau d'où fort heureusement les couleurs — et il en faut — ne sont pas prosrites.

Tel est, Messieurs et Chers Collègues, le monde que vous voyez, telle est la vie que vous sentez battre en vous-mêmes et dont, sans vous en apercevoir peut-être, vous êtes plus que tous autres, capables de fixer l'image et de traduire le tumulte.

Car, il n'est rien d'aussi parfait que les pages imprégnées d'observations sur ces pays passionnés. Sous le dehors d'une poésie flottante, l'Idée, forte de s'être vue emmitouflée sous le voile de l'allégorie, se démaillotte, pleine de suc, copieuse et lumineuse comme le vif soleil d'Orient ; elle s'est faite poésie pour mieux séduire et parce qu'aussi la langue des dieux fut la première qu'écrivirent les Orientaux ; mais elle s'est faite encore vigueur et sagesse et elle parle à l'âme et aux yeux un langage de raison.

La Bible, l'Évangile, autant de pages surhumainement belles, autant de versets et de cantiques éclos dans les jardins de l'Orient où s'épand à flots, dans toute sa plénitude, l'émouvante sérénité des premiers âges. Ils sont, ces livres, mieux qu'un témoignage en faveur de l'Orient, la certitude que la lumière est

partie de là, qu'elle a éclairé le monde et lui a tracé son chemin dans les broussailles.

C'est pourquoi, dépositaires d'une force que vous pouvez brillamment exploiter, vous ne manquerez pas de jongler avec le paradoxe des idées et de défendre votre pays natal, sinon d'adoption, en projetant, sur l'obscur fouillis des masses, le rayon de votre intelligence et la flamme de votre cœur. Vous aurez ainsi, en dignes académiciens, poursuivi la tâche de vos aînés. Je m'arrête.

Pardonnez-moi de n'avoir pas, pour la trente-huitième fois, en ce jour d'élection, fait défiler devant vos yeux la banale théorie des souvenirs en cagoule, savamment déformés pour la circonstance. Pardonnez-moi aussi d'avoir négligé le passé, dont vous n'ignorez rien, pour jeter les yeux sur un avenir qui, en vérité, dépasse le cadre d'une vie scolaire, mais n'en demeure pas moins pour cela un idéal très beau.

Et maintenant, Messieurs, vous allez procéder à vos élections. Je suis persuadé que vous le ferez fort bien, comme une chose sérieuse, et que le bureau dont vous allez doter l'Académie saura, avec un président actif et des aides dignes de lui, mener à bien cette année nouvelle, lourde d'espairs et de projets.

Comment d'ailleurs en serait-il autrement, puisque le T.C. Frère Félix est toujours là pour vous conseiller ? Vous n'ignorez pas avec quel dévouement, avec quel doigté, quelle patience, il est depuis quatre ans sur la brèche, ni les heureux perfectionnements dont il a doté notre cénacle ; sa clairvoyance est la plus sûre garantie du succès final.

Je vais, mes chers collègues, déposer mes insignes présidentiels et faire des vœux, pour que la société, dont quatre ans durant je fus membre, poursuive son ascension vers le progrès et fasse éclater aux yeux de tous en lettres lumineuses le double idéal de sa devise : *Science et vertu !*

Le petit couplet sur la révélation d'un nouvel Orient amènerait bien des réserves. Cet Orient-là a été découvert depuis longtemps. Quant à l'accord que tentent certains esprits entre l'Orient et l'Occident, par une plus grande compréhension mutuelle et une diffusion plus étendue des philosophies et croyances orientales, nous pouvons répondre par ce que nous en dit Massis : « D'où vient que, sous prétexte de rechercher la fusion des esprits d'Orient et d'Occident, les messagers de l'Asie, les Tagore, les Okakura, Gandhi lui-même, s'accordent avec ce qu'il y a de plus destructeur dans les doctrines européennes ? Il est clair qu'ils connaissent les brèches et cherchent les lignes de moindre résistance spirituelle pour s'introduire dans le corps de l'Occident dissocié... »

« Notre mission, disent-ils, ne consiste pas seulement à revenir à notre propre et ancien idéal, mais aussi à sentir et à ranimer la vie dormante de la vieille unité de l'Asie. Les tristes problèmes de la société occidentale nous incitent à chercher dans la religion indienne et dans l'éthique chinoise une solution plus

haute. Les tendances de l'Europe, dans la philosophie allemande et le mysticisme russe, se tournent vers l'Orient et nous aident à rechercher ces aspects plus subtils et plus nobles de la vie humaine qui transporteront ces nations elles-mêmes, plus près des étoiles dans la nuit de leur abandon matériel. »

« En réalité, quand les propagandistes de la *Connaissance de l'Est* travaillent à réhabiliter la culture et la pensée orientales, à dénoncer l'esprit destructeur de la civilisation d'Occident, ils servent les vues d'une coalition politique, d'où peut sortir un conflit plus inhumain que tous les autres et qui replongerait notre univers dans le néant. »

Comme nous le disait encore dernièrement M. H. Lorin, professeur à l'Université égyptienne, dans une belle conférence, à la salle de l'Université populaire : « Le prétendu nationalisme qui soulève le Rif ou le Djebel Druse n'est que le masque d'appétits mal déguisés et fort peu désintéressés, le retour à l'esprit de caste et de tribu qui est l'anarchie pratiquement réalisée et la guerre perpétuelle. » Si c'est là « cette renaissance qui se prépare et qui va balayer les dernières incertitudes », merci ! . . .

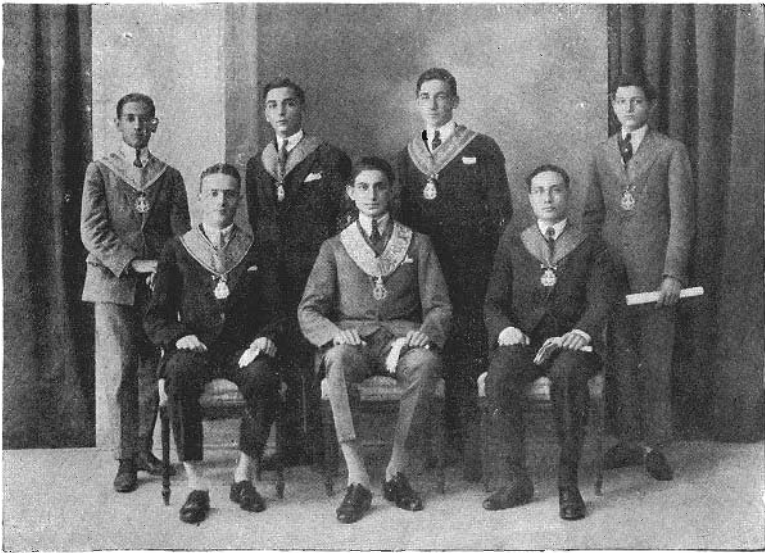
« Personnalité, unité, stabilité, autorité, continuité nous dit encore Massis, voilà les idées-mères de l'Occident. Il s'agit de les dissocier au profit d'un ascétisme équivoque, où toutes les forces de la personne humaine se dissolvent et retournent au néant. Il s'agit de faire perdre à l'homme ses lignes, qu'il lui a fallu de longs âges, un effort méthodique et persévérant pour acquérir. » Merci encore et n'en parlons plus.

Quant à la Bible et à l'Évangile qui ont fait de l'Occident ce qu'il est, ils sont hors de cause. Mais l'Orient, d'où ils viennent, qu'en a-t-il fait ? . . . Aussi bien, l'Orient contre lequel se met en garde l'Occident, est tout autre. Je crois l'avoir suffisamment caractérisé.

Pour ce qui regarde certains écrivains, épaves de l'esprit d'Occident, prêts à subir toutes les influences et qui ont cru se refaire une âme orientale, en n'en comprenant que le décor, nous vous les abandonnons. La plaisante aventure du « *Secret des Désenchantées, dévoilé par celle qui fut Djénane* », est assez divertissante et n'a été prise au tragique que par l'auteur des « *Civilisés* », grand ami de Loti. La page de bile exprimée au *Gaulois* par Claude Farrère, a presque été l'unique écho de cette révélation. Aux alentours, la conspiration du silence. La *Basse-cour d'Apollon* n'aime pas qu'on trouble sa cuisine. L'innocente jeune fille qui se pâme d'angoisse sur la « dernière lettre à André

Lhéry », sur le sort de *Rarahu*, du *Matelot* ou du *Spahi*, n'est pas à plaindre. Seul l'écrivain d'une « sensibilité aiguë » et d'une « sincérité hors de doute » mérite tout éloge. Pour lui, les cantilènes sur tous les rythmes, sur tous les tons, majeur et mineur ! Voulez-vous sonner du gong ! Et plus vite que ça !... Avis aux « *Disciples* » et que chacun prenne ses responsabilités.

La génération qui monte semble plus soumise aux réalités, se paye moins de mots et se fie moins aux mirages trompeurs.



Le Bureau de l'Académie.

Photo Givissian

MM. C. Mentzelopoulo, E. Thomaidès, A. Ramacciotti, R. de Leo,
M. Loïsidis, A. Amad, H. Yessula.

Entre le « Tibre et l'Oronte », suivant l'imagée formule de Montherlant, chacun choisit peu à peu, et il faut s'en féliciter. La coupole de Saint-Pierre paraît plus solide que les norias du fleuve d'Asie. La congâie aux dents noires, que découvre Dorgelés dans la baie d'Along, remet au point *Madame Chrysanthème* et *Rarahu*. Fi de cet exotisme à prisme déformant, à verre grossissant qui leurre et énerve mal à propos. Les cimetières d'Eyoub et les cyprès de Stamboul n'en garderont pas moins leur charme et leur poésie, tout comme les roses de Chiraz du bon Saadi, et les décors enchanteurs des pays du Levant.

Quittons ces abstracteurs de quintessence et laissons Kaiserling à son « Ecole de la Sagesse. » Depuis longtemps, nous l'avons trouvée. N'y courons plus après.

Telles sont les multiples pensées qui se bousculent dans notre tête pendant que, d'une voix bien timbrée, notre président termine son discours ; il quitte ses insignes et les élections commencent. Chacun à son tour vient déposer gravement son bulletin. Tour à tour sont nommés :

MM. A. AMAD, de la 2 ^e Année Commerciale. . . .	<i>Président.</i>
M. LOÏSIDIS, de la classe de Philosophie . .	<i>Vice-président.</i>
R. DE LEO, de la classe de Mathématiques.	<i>Secrétaire.</i>
CH. MENTZELOPOULO id	<i>Trésorier.</i>
EV. THOMAÏDÈS, de la 2 ^e Année Comm ^{le} . . .	<i>Bibliothécaire.</i>
A. RAMACCIOTTI, de la 1 ^{re} classe D.	<i>Archiviste.</i>
H. YESSULA, de la classe de Philosophie. .	<i>Préposé à la salle de lecture.</i>

Cependant que quelques nez s'allongent, surpris de n'être pas mis en évidence, qu'une lettre de démission est furtivement glissée dans la main du nouveau président — l'amour-propre ne perd jamais ses droits, — les applaudissements éclatent de part et d'autre, nourris du côté des classes commerciales quand un des leurs est nommé, et du côté des classes modernes dans le cas analogue. Où l'esprit de compétition va-t-il se nicher ? Et l'esprit sportif, qu'en faites-vous, messieurs ? Le *fair play*, où est-il ? L'émulation doit toujours être contenue dans de justes limites.

L'imposition des insignes faite, les félicitations aux nouveaux dignitaires terminées, M. A. Amad, président nommé, remercie en termes émus et augure de féconds travaux pour l'année qui commence.

Pour terminer, nous ne saurions mieux faire que de citer ce que Racine écrivait de Corneille, en recevant le frère du grand tragique à l'Académie française, le 2 janvier 1685, et où chacun pourra puiser un peu de cet esprit qui doit l'animer dans les séances académiques : « Ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il [Corneille] était encore un très bon académicien. Il aimait, il cultivait nos exercices. Il y apportait cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les Compagnies. L'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevait du public ? Au contraire, après avoir paru en Maître, et, pour ainsi dire, régné sur la scène, il venait, disciple docile, chercher à s'instruire dans

nos assemblées, laissait, pour me servir de ses propres termes, ses lauriers à la porte de l'Académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui et de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie. »

Avis à tous et de l'avant !

ARISTE

Les Nouveaux

Le 15 Novembre 1925, l'Académie S^t-Jean-Baptiste ouvrait ses portes à une phalange de douze jeunes aspirants que leur bonne étoile et leurs réels talents littéraires avaient désignés au Jury de notre dernier Concours d'Admission. Ce sont :

MM. Georges BETCHER, de la classe de Première D.
Philippe BICHARA, de la classe de Première D.
Armand GERMAIN, de la classe de Première D.
Georges OUZOUNIAN, de la classe de Première D.
Louis YELDA, de la classe de Première D.
Alexandre DEBBAS, de la 2^{me} année Commerciale.
Gustave HABRA, de la 2^{me} année Commerciale.
Maurice IRANI, de la 1^{re} année Commerciale.
William CHIKHANI, de l'année prép^{re} (Cours Com¹)
Zaven EPRÉMIAN, de l'année prép^{re} (Cours Com¹)
Edouard GUESSARIAN, de l'année prép^{re} (Cours Com¹)
Jean NORRISH, de l'année prép^{re} (Cours Com¹)

Le discours de réception fut lu par M. Philippe BICHARA. Ce travail de fond soigneusement préparé n'eut que des éloges et des applaudissements. Voici en quels termes M. Alfred AMAD, Président, critiqua ce devoir : « . . . Je suis heureux de constater que notre choix est pleinement justifié par l'excellence du travail de votre porte-parole, M. P. Bichara. Nous lui savons gré d'avoir agréablement fait passer devant nos yeux, l'histoire de toutes les Académies qui honorèrent les siècles écoulés et qui sont les grandes aïeules de notre jeune société. A l'excellence de son sujet s'allie le souci de la forme, et sa phrase décèle une plume bien française . . . »

A ces derniers venus sur qui se fondent, pour notre Société, les espoirs de demain, nos vives félicitations et nos meilleurs vœux de succès.

Le Secrétaire.

Tournois littéraires et artistiques

Concours de Versification

La Source de F. COPPÉE a eu le don d'inspirer un groupe assez important de jeunes poètes. Ce coin de la nature fut si attirant que leur âme en a été toute saisie ; et, répondant aux multiples échos qu'ils en reçurent, ils ont, eux aussi, chanté « ce bruit frais, ce murmure clair et cette délicieuse sensation de boire de l'innocence ». Mais, lisez plutôt.

La Source.

Un bruit d'ailes froissant l'épaisseur des buissons
A succédé soudain à l'ombre d'un nuage
Voilant l'astre du jour ; fauvettes et pinsons,
Un moment interdits, suspendent leur ramage.

Seul un murmure frais et clair et caressant
S'élève en cet Eden ignoré de la terre ;
Dans ce nid de verdure et sur ce sol glissant
Pénétrez dans ce bois fait d'ombre et de mystère.

Parmi des cailloux verts où courent des frissons,
Ondule et se déploie une forêt légère
De mousse aux reflets d'or et de jeunes cressons
Que domine en tremblant tout un ciel de fougère.

Et, plus loin, voyez-vous ce reptile d'argent
Qui serpente et qui fuit effaré dans sa course ?
C'est une eau cristalline, un mince filet blanc
Limpide et vierge encor qui jaillit : *c'est la source.*

Entre des bords fleuris, vers le val, elle court
Joyeuse de clarté, de fraîcheur, d'innocence . . .
Le jour, la nuit, le ciel se reflète en son cours ;
Son flot se fait d'azur et chante l'espérance . . .

Enfants qui jouissez de vos premiers printemps,
Vous êtes cette source aux ondes si charmeuses . . .
Gardez votre bonheur ! Oh ! restez innocents !
Fuyez surtout du mal les amorces trompeuses.

Fuyez le monde aussi : le monde est une mer
Rieuse sur ses bords mais gouffre sombre, immense,
Semé d'écueils cachés sous un flot lourd, amer,
Où se brisent les cœurs, où se perd l'innocence. . .

PHAROS

(*Mention Très Bien*)

La Source.

I

Sous le ciel serein
Tinte encor l'airain
D'un clocher lointain ;
La soirée est pure . . .
La belle nature,
Pleine de verdure,
Chante son refrain.

II

Le soleil mourant
Teint légèrement
L'horizon ardent :
Le silence plane . . .
De la plaine émane
Une odeur profane,
Un air séduisant.

III

D'une source, seul
Dans son frais linceul
Où baigne un glaïeul,
Le triste murmure
S'entend à mesure
Que dans la verdure
Se penche un tilleul.

IV

Creusant le rocher
Elle va toucher
Le pied d'un pêcheur ;
Tombant goutte à goutte,
Elle fait sa route
Dans l'herbe que broute
L'agneau du berger.

V

La source, en chemin,
Arrose un jardin,
Baigne le jasmin.
Etendant son aile,
La brune hirondelle
Boit son eau qui cèle
Un philtre bénin.

VI

L'onde, s'épand, leste,
Faisant un ruban :
De source modeste
Passe à l'océan.

A. RAMACCIOTTI

(*Mention Très Bien*)



La Source.

Un nuage qui vole,
Emporté par le vent,
A couvert en passant,
Dans sa course frivole,
Le bocage rieur,
D'une ombre passagère,
Dans sa marche légère
Arrêtant le chanteur.

P. ECKERLIN

C'est la source qui chante...	Elle bruit et s'écoule
Le filet d'eau serpente	Longuement se déroule
Sur le tendre gazon ;	Comme un ruban d'argent
L'eau glisse et fuit limpide...	Silencieux, j'admire
Dans sa course rapide	Le soleil qui s'y mire
Murmure sa chanson...	En un reflet changeant.

Image d'innocence
Elle prie en silence
Et se perd lentement
Au sein d'un frais bocage,
Glissant sous le feuillage
Elle s'en va gaîment.

Alfred AMAD
(*Mention Bien*)

* *

Entendez-vous ce bruit ?
Ce clair et frais murmure
C'est la source qui fuit
Sur un lit de verdure...

E. THOMAÏDÈS

* *

Sans troubles et sans fracas,
En légères avalanches,
Elle emporte des amas
De roses et de pervenches.

Quand elle erre dans les bois
Eclate son gai murmure ;
A sa claire et fraîche voix
Tout s'anime en la nature...

A. ZÉNIÉ

Concours de Composition Française

Ce concours d'un genre tout nouveau ne tenta que les plumes les plus hardies, mais leur coup d'essai n'eut rien de remarquable. Un seul des concurrents mérite l'insertion de son travail avec nos plus sincères félicitations.

Noël égyptien.

Depuis le soir où l'ange avait dit : « Fuyez en Egypte », Joseph avec l'Enfant et sa Mère pressaient leurs pas vers la terre de l'exil : Ils fuyaient. Et, depuis de longs jours et de plus longues nuits, ils avaient laissé bien loin derrière eux les monts de l'Idumée, tandis que sur leur gauche s'évanouissaient, dans les brunes de ce jour finissant, les derniers replis du Djebel-el-Tih.

Enfin apparaissait la terre des Pharaons ! A son entrée, Gessen offrait toujours, comme autrefois aux enfants de Jacob, toutes les magnificences d'une contrée édénique ; mais, ce sol si fertile ne devait point être le lieu de repos de nos trois exilés. Avec le glaive de douleur qui depuis deux ans transperçait le cœur de la Mère, le fiel de la persécution devait abreuver le fils, et le pain de la misère nourrir toute la famille.

Péluse, Daphné, Héroopolis successivement fermèrent leurs portes à ces errants étrangers.

Rebutés de ville en ville, de bourgade en bourgade, nos trois voyageurs espèrent encore, en ce soir du 24 décembre, trouver enfin, non loin d'Héliopolis, le toit si réconfortant de l'hospitalité.

La nuit tombe ; l'air fraîchit ; mais, la route a été longue et la journée brûlante . . . Marie, en croupe sur une humble monture, malgré les efforts qu'elle fait pour surmonter la fatigue et la faim, tombe bientôt terrassée, entraînant dans sa chute l'enfant qu'elle tient toujours pressé sur son sein. Mais Joseph est là près du groupe qui défaille, et reçoit dans ses bras le double fardeau précieux qu'il dépose doucement sur le bord du sentier . . .

L'endroit semble désert. Aucun bruit d'eau, aucun murmure de source, et le fleuve est si loin ! Seuls quelques buissons font des taches d'ombre sur de légers monts de sable qui s'argente à la lune. Joseph gravit le versant le plus proche et, à une faible distance, dans une anfractuosité aux abords broussailleux, il découvre comme une sorte d'habitation. C'est le salut. Il prend alors l'enfant et la mère, et suivi du docile animal, il frappe



LA NAISSANCE DU CHRIST.

d'après Murillo

timidement à la porte dérobée de cet asile de fortune. La demeure s'ouvre.

Dismas, un adolescent de 15 ans, à la mine éveillée, au regard clair mais dur, est là debout, la main droite armée d'un solide gourdin et prêt à s'en servir ; mais, le groupe qui se dresse devant lui, lui paraît si minable, si piteux, qu'il radoucit ses yeux et se laisse gagner par une vague pitié. Dismas a compris que ces gens ne sont point dangereux, qu'ils fuient quelque malheur et s'abandonnent aux mains qui se tendent pour les accueillir. . .

Cependant, ce lieu n'est point sûr ; il recèle le repaire jusqu'ici insoupçonné du fameux Djimir qui infeste la contrée.

En ce moment Djimir est aux carrefours des routes fréquentées par les caravanes, tandis que ses deux fils Marpha et Dismas, loupveteaux déjà dressés au carnage, gardent l'ancre jalousement.

A la faveur d'une mèche fumeuse qui palpite au fond du bouge, Joseph a tôt fait de voir surgir de l'ombre les quelques méchants meubles qui en composent le mobilier. Après avoir montré d'un geste simplement indifférent, une natte de joncs déroulée dans un coin, Dismas allait se retirer lorsque, tel un fauve traqué jusque dans sa tanière, un être humain bondit : c'est Marpha. La vue de ce trio étrange allume dans son cœur le sacrilège désir du meurtre et de la rapine. Qu'on détrousse ces inconnus et qu'on les chasse, semblait dire son regard farouche. Dismas en saisit toute la violence ; aussi, se sentant de taille à lutter, se planta-t-il devant son frère pour lui barrer la route, lui faisant entendre par là que les droits de l'hospitalité lui imposaient le devoir de protéger ses hôtes et de les défendre jusqu'au sang.

Ce geste inattendu déconcerta Marpha qui jugeant la lutte inégale, en dépit de ses 17 ans, battit en retraite. Bête blessée, il regagna le fond du réduit, attendant les premiers feux du jour. Avec l'aurore, Djimir devait rentrer ; alors, terrible sera la vengeance : Dismas en saisit toute l'âpre cruauté, mais son cœur encore vierge de tout ressentiment ne s'en troubla point. Joseph et Marie bénissant la bonté courageuse de leur hôte revécurent un instant les joies si douces de la première nuit de Noël dans l'étable de Bethléem ; bientôt vaincues par le sommeil leurs paupières se fermèrent lourdement. Près du groupe endormi, comme une sentinelle, Dismas veillait. A l'aube blanchissante, il réveilla nos trois voyageurs, leur offrit un morceau de pain noir trempé dans un peu de lait resté de la veille : puis, sellant la monture, il remit le groupe en marche dans la direction d'Héliopolis.



LA FUITE EN ÉGYPTÉ.

d'après Murillo



Longtemps il le suivit des yeux ; puis rentra précédant Djimir de quelques pas seulement.

La nuit s'était passée sans capture importante ; aussi l'homme revenait-il sombre, presque farouche : Marpha s'en réjouit. Dissimulant assez mal sa joie féroce, il s'avança vers son père, et lui narra tout au long l'incident de la nuit, non sans inventer à plaisir des détails capables d'aggraver le sort de son frère. Le récit terminé, Djimir débordant de colère se leva la cravache en main, en frappa Dismas si rudement que le sang jaillit et rougit le sol : Marpha était vengé...

Or, trente ans plus tard, Jésus de Nazareth, condamné comme séditieux et blasphémateur, fut emmené par la foule pour être crucifié. « On menait aussi avec lui deux criminels pour les mettre à mort. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, ils crucifièrent Jésus, ainsi que les voleurs, l'un à droite, l'autre à gauche ». . . (1) « Un des deux larrons qui étaient crucifiés, le blasphémait en disant : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous aussi. Mais, l'autre le reprenait en disant : Ne crains-tu pas Dieu, toi qui subis le même supplice ? Encore, pour nous, c'est justice, car nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée : mais *Celui-ci* n'a fait aucun mal.

Et lui disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez arrivé dans votre royaume.

Et Jésus lui répondit : Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » (2)

Le 29 Mars, l'Eglise célèbre la fête de Saint Dismas bon larron.

MAX.

(1) St. Luc XXIII, 32, 33.

(2) St. Luc XXIII, 39, 40, 41, 42, 43.



Concours de Déclamation

Plus de 120 concurrents ont été portés sur les listes du concours de déclamation qui s'est fait les 27, 28 et 30 novembre dernier. Mais si beaucoup d'élèves se firent inscrire, bien peu remportèrent le prix.

Il serait à souhaiter qu'un examen éliminatoire et privé évinçât les plus faibles en diction, et que, par une préparation plus soignée, chaque groupe assurât un plus grand nombre de lauréats et de mentions.

Troisièmes Classes

(24 Concurrents — 2 Lauréats)

Lauréats :

M. Raymond STEFANI | M. Henri KAÏM

Mention :

MM. Georges ZIMMÉRIS		MM. Armand CANGIA
Robert COULON		Oswald BUCALO
Guy SOLARI		Marius GAMBÌ

Quatrièmes Classes

(28 Concurrents — 4 Lauréats)

Lauréats :

MM. Pierre SACY		MM. Eugène SIRÉTA
Georges CARACOSTAS		Raymond THIERRARD

Mention :

MM. Edouard FARUGGIA		MM. Arthur KÉDÉMOS
Charles BIANCARDI		Georges COOK
Nessim KLAT		Henri SALAMA

M. Constantin DEBONO

Cinquièmes Classes

(18 Concurrents — 4 Lauréats)

Lauréats :

MM. Gabriel CRAISSATI		MM. Maurice STRUMZAS
Edouard CASSAR		Emile AMAD

Mention :

MM. Max COMELL		MM. Joseph MAZZEI
Robert AYOUB		Marc ELIAKIM
Isaac COHEN		Lucien MÉJEAN

M. Léon NADIR

Sixièmes Classes

(20 Concurrents — 3 Lauréats)

Lauréats :

M. Pierre FARAH		M. Albert HALIFI
M. Jean LAZZAROPOULO		

Mention :

MM. Paul GIBARA		MM. Geoffredo GAUCI
Joseph SULLAM		Armand BALDACCHINO

M. Ibrahim ABD-EL-LATIF

Septièmes Classes

(13 Concurrents — 2 Lauréats)

Lauréats :

M. Gigi CAMILLERI		M. Albert ACCAOU
-------------------	--	------------------

Mention :

MM. Pierre ZARPANELY		MM. Lucien AOUD
Joseph BITTAR		Antoine DJANDJI
Georges PANAYOTTI		Alexandre ZARPANELY

M. Edouard SAMUELSON

Huitièmes Classes

(12 Concurrents — 1 Lauréat)

Lauréat :

M. Joseph HALIFI

Mention :

M. Joseph VITALI

Neuvième Classe

(7 Concurrents)

Mention :

M. G. MANALOPOULO | M. Dimitri SCHEPPING

Concours de Photographie

(20 Concurrents — 4 Lauréats)

Lauréats :

MM. Bernard DUTTON		MM. Georges CHALHOUB
Marcel BONGUARDO		Michel ABOUDY

Mention :

MM. Edgard KHOORI		MM. Herbert GAERTNER
Robert DAHAN		Henri YESSULA
Albert GENTILE		Aldo RAMACCIOTTI
Félix KHOORI		Attilio BUCALO

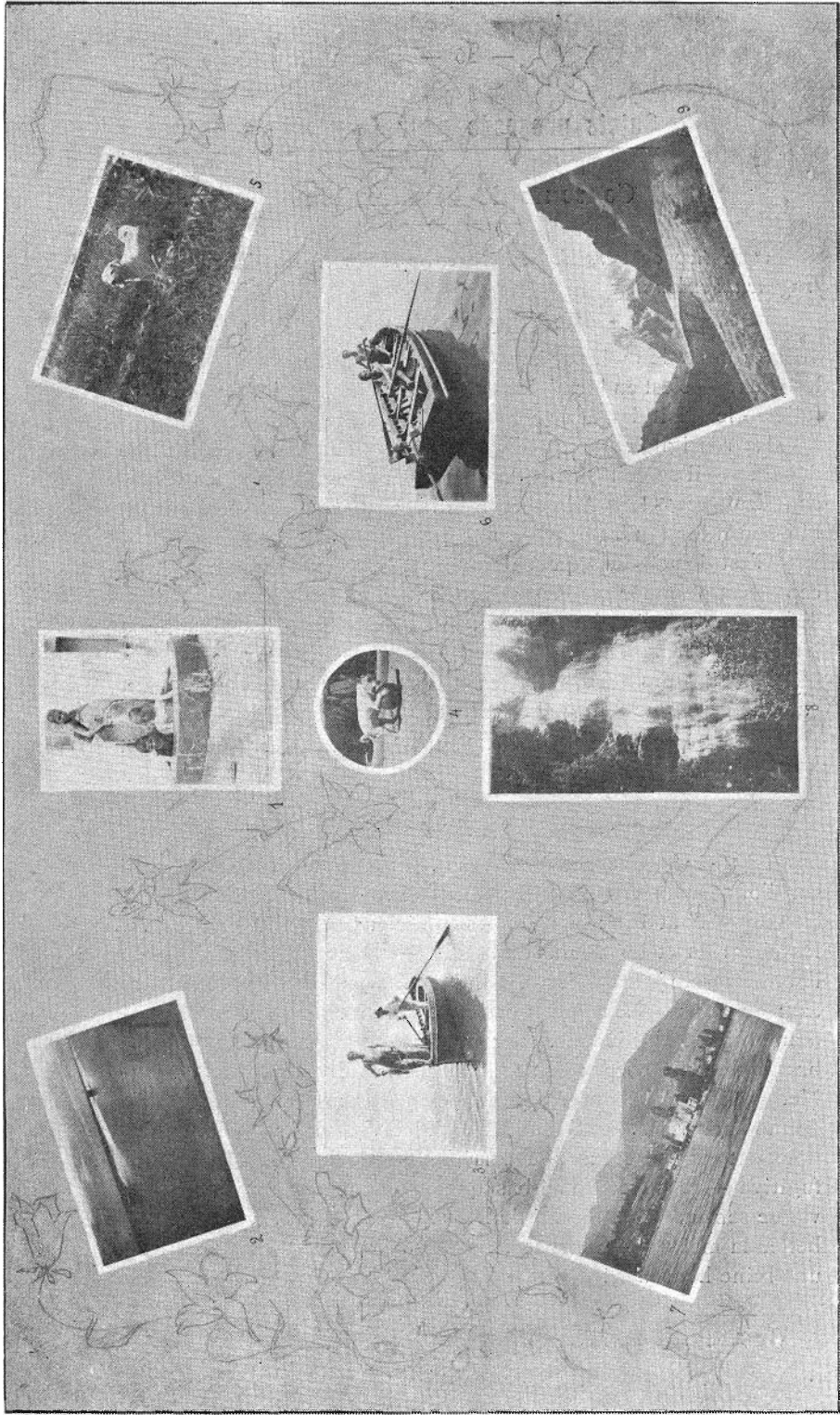




PHOTOS PRIMÉES AU PREMIER CONCOURS DU LOTUS.

1. — F. de Lesseps..... }
 2. — Le Canal (Port-Saïd). } M. B. DUTTON
 6. — Mosquée Hassan (Le Caire) M. E. KHOORI

3. — Café indigène..... }
 4. — Vendeur d'arghissous. } M. M. ABOUDY
 5. — Transport gratuit..... }



PHOTOS PRIMÉES AU PREMIER CONCOURS DU LOTUS.

MM. M. BONGUARDO. — 1. Toilette matinale, 2. En mer, 3. Pêche fructueuse, 4. Au jardin, 5. Dans la brousse, 6. En apprentissage.
 G. CHALHOUË. — 7. Lac Léman, 8. Vallée d'abondance (Suisse), 9. Mer de glace (Chamonix).

Sujets proposés pour le prochain Concours

Concours de Versification

1° *Mettre en vers de mesure et de rimes libres l'un des deux fragments suivants :*

Le grippe-rossignol.

Au mois de mai, sur une branche, — le rossignol, clignant les yeux, — s'est endormi dans la nuit ; — mais le jet d'une vigne folle — le saisit dans sa vrille — et le voilà pris par les pieds.

Le rossignol, lorsqu'il s'éveille, — vainement, hélas ! se débat ; — il se voit suspendu au piège : — « Ah ! que les vrilles sont traîtresses ! — Adieu mon nid et mes chansons ! — sur un buisson il me faudra mourir. »

C'est depuis lors qu'en Provence — la vrille que pousse le cep — est nommée *grippe-rossignol* ; — et depuis lors, pour leur défense, — pendant les nuits du mois de mai — les rossignols jamais ne dorment.

Et sur leurs gardes, francs et libres, — toute la nuit menant rumeur, — ils ne font que chanter. . .

D'après MISTRAL (*Les Olivades*).

*
* *

La Mer.

La mer est une enchanteresse. Depuis que j'ai mis le pied sur l'onde souriante, — je me sens envahir d'un bien-être délicieux — Tout fuit : la rive, les malicieux échos — de la terre, les chagrins et les deuils de la vie. — Dans l'éblouissement de l'abîme serein je me délecte. — La voile blanche coupe le sombre azur du ciel. — Le clapotis des flots danse en jets d'étincelles — diamantines. Moitié nus, les rameurs — balancent à l'antique le branle de leurs corps ; ils se ploient, — se dressent tous ensemble, et en chœur ils murmurent — le *celeusme* ⁽¹⁾ plaintif qui leur donne l'accord. . . — Sous leur épaulée vigoureuse — le flot qui nous entoure se creuse, là derrière, — en long sillage, image fugitive — des joies d'ici-bas que la vague engloutit. . . — Un vague sentiment de l'infini de Dieu — me fascine. . . La mer est belle, la mer est amoureuse, — et sa gloire est limpide : c'est une reine heureuse !

D'après MISTRAL (*La Reine Jeanne*)

(1) Chant cadencé des rameurs.

Concours de Composition française

Sujet : L'ignorance de l'avenir est-elle un bien ?

Concours de Déclamation

Sujets proposés pour notre prochain concours de déclamation qui aura lieu vers la fin février :

Premières et Secondes.

- 1^{re} *Epreuve* : Napoléon II (V. HUGO) — Cours Comp^{te}. III, 45^e Leçon.
2^{me} *Epreuve* : Une dizaine de vers librement choisis.

Troisièmes Classes.

- 1^{re} *Epreuve* : La lanterne magique (FLORIAN) — Litt^{re} Desgranges, page 237.
2^{me} *Epreuve* : Une dizaine de vers librement choisis.

Quatrièmes Classes.

- 1^{re} *Epreuve* : Le corridor de la tentation (VOLTAIRE) — Lecture, page 188.
2^{me} *Epreuve* : Une dizaine de vers librement choisis.

Cinquièmes Classes.

- 1^{re} *Epreuve* : Le gland et la citrouille (LA FONTAINE) — Lecture, page 118
2^{me} *Epreuve* : Une dizaine de vers librement choisis.

Sixièmes Classes.

- 1^{re} *Epreuve* : Le petit savoyard (A GUIRAUD) — Manuel de Morale, page 188.
2^{me} *Epreuve* : Une dizaine de vers librement choisis.

Septièmes Classes.

- 1^{re} *Epreuve* : Le maître et l'écolier (L. TOURNIER) — Lecture, page 76.
2^{me} *Epreuve* : Une dizaine de vers librement choisis.

Huitièmes Classes.

Le faux malade. — Grammaire, page 105

Neuvième Classe.

Le Roi et ses vizirs. — Grammaire, page 69

Dixième Classe.

Le miroir. — Grammaire, page 9.

Concours de Photographie

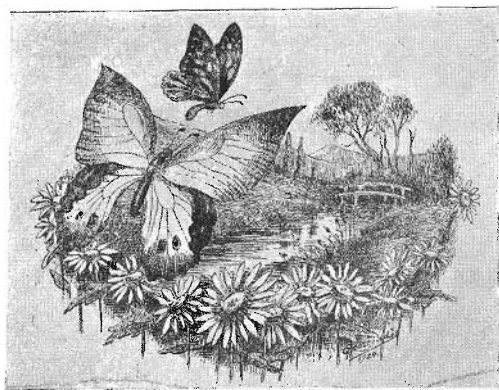
1° Les ateliers (Imprimerie et Reliure) de l'École Professionnelle des Frères, rue Sidi El Wasti, Bab-Sidra, où s'édite le *Lotus*.

2° L'emplacement de « S^{te}-Catherine-Chatby » et ses métamorphoses.

3° Scènes de la vie du Collège (Réceptions - Matches - Jeux)

4° Vues - souvenirs de vos dernières vacances.

Ce concours se clôturera le 31 Mai 1926.



Séance du 9 Janvier

« Que les temps sont changés ! » aurait dit l'auteur de : *En remontant la rive*, s'il avait assisté à notre séance de réception du 9 Janvier, et il aurait eu parfaitement raison, car pourquoi — conformément aux statuts de notre société — ne donne-t-on pas à ces réunions tout le décorum officiel que comporte leur importance.

Les anciens parmi nous se souviennent encore de quelles heureuses impressions nos âmes étaient doucement troublées, alors que devant un public de choix et nombreux remplissant les pas perdus transformés en salle de fête, les nouveaux immortels, pour la première fois, revêtaient leurs insignes. Oh ! quelle émotion dans la voix du récipiendaire porte-parole de ses camarades de promotion, qui avait la bonne fortune de produire, sous tant de regards presque charmés, un travail où il avait mis tout son esprit et tout son cœur ! Mais, aussi, quelle fierté de saisir l'âme de son auditoire, de la faire vibrer à des accents de haute élévation morale, puis, par une magistrale péroraison, de soulever ses applaudissements les plus enthousiastes !

Je ne parle pas de l'effet produit par l'entrée en scène de Monsieur le Président entouré de son brillant état-major : membres du Bureau et titulaires, tous très gravement drapés dans leur dignité académique. Et que dire de son discours, la plupart du temps prononcé de mémoire, et avec un art qui retenait l'attention et emportait les suffrages ?

Puis, on procédait à la remise des insignes ce qui, dans cette sélecte assemblée, provoquait des évolutions d'une distinction remarquée. Une scène tirée du théâtre classique était ensuite interprétée par les meilleurs acteurs du groupe. Après quoi se succédaient les numéros d'une bonne séance dramatique et musicale.

C'était vraiment une impérissable journée dont on gardait le plus doux souvenir.

Aujourd'hui, la mode n'est plus à ces sortes d'exhibitions. On a peur, semble-t-il, d'en faire une profanation. Et c'est, entre les murs clos de l'enceinte académique sursaturée de trente-sept années de productions littéraires, et dans l'intimité d'une élite que se font toutes nos réunions ; sommes-nous bien à la page ?

Je ne sais ce qu'en penseront ces messieurs, quant à moi — et je parle d'expérience —, je suis pour le bon vieux temps, alors que j'étais en cinquième ; et je sais que ces réceptions, dans le

décor où elles se faisaient, m'impressionnaient fortement Depuis, je n'ai cessé de rêver : admissions, réceptions et séances académiques, et me suis mis en demeure de vivre mon rêve. . .

On m'objectera peut-être que, vu le grand nombre des Académiciens, la scène où se déroulaient ces séances, maintenue aux limites exigües que nous lui avons toujours connues, ne saurait suffire aujourd'hui. . .

Mais, demain, alors qu'auront surgi les superbes constructions du S^{te}-Catherine-Chatby, et que dans la belle ordonnance des différentes parties de son édifice, se distinguera ce qui sera la salle des fêtes — une des plus belles de notre ville, nous a-t-on affirmé — demain, dis-je, revivra ce beau temps de jadis où dans tout l'apparat de nos solennités, resplendiront à nouveau nos réceptions académiques.

Heureux temps que celui-là ! mais, plus heureux encore ses privilégiés bénéficiaires !

Quant à nous, placés entre ce passé qui nous échappe et cet avenir qui n'est point fait pour nous, contentons-nous du modeste présent et bénissons notre sort.

En obscurs ouvriers de l'heure qui s'achève, prolongeons et fécondons le sillon que nos aînés ont bien commencé et que d'autres après nous verront recouvert par l'or d'opulentes moissons.

Et voici qu'en ce soir mémorable du 9 janvier, afin de partager nos labeurs et nous rendre la tâche plus légère, un groupe important de vaillants artisans s'est joint à nous, portant ainsi à *trente* le petit nombre d'académiciens que nous étions. Ce sont :

MM. Georges BETCHER	de la classe de Première
Philippe BICHARA	—
Armand GERMAIN	--
Georges OUZOUNIAN	—
Louis YELDA	—
Aziz AMAD	de la classe de seconde
Joseph BONETT	—
Ugo GIARDINA	—
Henri LANZILLO	—
Jean TRAMONI	—
Alexandre DEBBAS	de la 2 ^{me} année Com ^{le}
Gustave HABRA	—
Maurice IRANI	de la 1 ^{re} année Com ^{le}
Paul ECKERLIN	du cours com ¹ (année prép.)
Albert GENTILE	—

A eux nos meilleurs vœux de succès et de gloire.

La table de lecture

Frédéric Lefèvre écrivait récemment dans la *Revue des Jeunes* : « Cela ne m'amuse pas d'être obligé de lire les revues ; j'ai déjà tant de livres à lire ; mais chaque fois que j'ai voulu y renoncer, des expériences répétées m'ont montré que j'avais tort et qu'il y avait plus de substance dans trois numéros de revue que dans bien des livres. » Nous souscrivons de tout cœur à ce jugement du prince des « intervieweurs », en ajoutant que ce n'est pas toujours ennuyeux, très souvent intéressant, voire amusant et surtout instructif, de feuilleter et de lire des revues. Evidemment les articles peuvent être d'inégale valeur, d'inégal intérêt, mais il est rare de ne pas y trouver quelque chose qui convienne. Bien entendu, point d'obligation de lire tout, depuis le sommaire jusqu'au nom du gérant responsable. Chacun prend ce qui lui convient et en fait son profit.

Obéissant à ces justes considérations, l'intelligente initiative de notre Directeur, le C. F. Félix, a pourvu l'Académie d'une table de lecture fort bien approvisionnée. Une quinzaine de revues des plus variées, viennent stimuler la saine curiosité de notre jeune monde et nous mettre au courant d'un minimum d'actualité indispensable pour ne paraître point trop Béotien et apaiser notre faim de savoir.

La *Revue des Deux-Mondes* attire d'abord le regard et met en vedette sur sa couverture saumon — depuis le temps de Buloz jusques et y compris R. Doumic — les plus grands noms des lettres françaises. Le lecteur est toujours sûr d'y récolter une ample moisson pour nourrir son esprit.

La *Revue Universelle*, à couverture grise sans prétentions, recèle de véritables trésors. Fondée depuis peu, Bainville et Massis en ont fait l'une des revues les plus vivantes qui soient à l'heure actuelle. Pour s'en convaincre, il suffit de l'ouvrir et de parcourir, par exemple, l'admirable *Péguy* des frères Tharaud. Massis et Maritain y font de bonne besogne.

La revue des *Lettres* de Bernoville, sous son modeste petit format, tient plus qu'elle ne promet et se laisse lire avec grand plaisir. L'esprit de M. Brillant, qui justifie amplement son nom, trouve souvent à s'y exercer dans de malicieuses chroniques. Le *Quotidien* en sait quelque chose. Les joutes Ghéon-Bremont, Maritain-A. Metz, ont captivé le lecteur. Une seule réclamation à formuler : c'est qu'elle ne paraît pas assez souvent.

Le *Larousse Mensuel* est une véritable providence, une mine de renseignements et un supplément nécessaire au dictionnaire. Une fois qu'on en a profité on se demande comment on a fait pour s'en passer jusqu'à ce jour. Quoique très éclectique il est généralement dans le ton convenable.

La luxueuse *Illustration*, aux uniques documents photographiques, est un miroir fidèle de l'actualité, un témoin sûr pour les historiens de l'avenir. Les articles documentaires qui encadrent ou suivent les illustrations sont très instructifs. Au total un véritable régal.

Le Monde Colonial illustré, de même format que l'*Illustration*, est pour nos colonies ce que celle-ci est pour le monde entier. Très intéressant, tant au point de vue technique que touristique, il justifie pleinement la confiance de ses abonnés.

La France Illustrée de J. Péricard, au nom de légende, n'est pas une doublure de l'*Illustration* et apporte chaque semaine son contingent inédit de documents photographiques. Elle fait honneur à l'Institution des Orphelins Apprentis d'Auteuil et ne laisse personne indifférent.

La grave et docte *Science Moderne* fait les délices des futurs savants de notre cénacle, et stimule en nous l'amour de la science. La couverture un peu sévère vient de prendre un aspect plus riant.

La Revue Française d'A. Redier, sans appuyer, nous renseigne sur bien des choses ; elle est fort goûtée de ceux que n'intéressent pas les longs articles et qu'égaie de belles gravures. Au surplus, n'oublions pas que ses bonnes feuilles nous ont donné la primeur de la *Guerre des femmes*, du *Secret des Désenchantées* de Marc Hélyès et la série annuelle des conférences qui satisfont les plus difficiles.

La Vie Catholique, dont la formule ne plaît pas à tout le monde, a l'incontestable mérite de nous renseigner sur l'activité des catholiques français, de les faire connaître, de les mettre en évidence, et de grouper bien des bonnes volontés éparées.

Les Travaux de l'amateur constituent la ressource du bricoleur, dont l'esprit inventif est toujours en quête de nouvelles combinaisons.

La Bonne Chanson charme les artistes.

Le Bulletin du Cercle Ste.-Catherine nous renseigne à merveille sur l'activité de nos aînés et intéresse surtout les plus grands

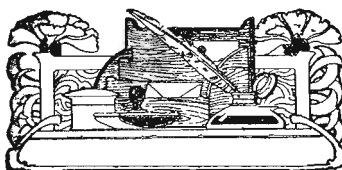
d'entre nous qui finiront bientôt leurs classes et se trouveront seuls avec eux-mêmes, en face de la vie

La précieuse *Revue des Lectures* est le vade-mecum de celui qui ne veut pas s'aventurer seul et sans guide dans le fouillis de la production littéraire. Argus aux cent yeux, l'abbé Bethléem exerce sa vigilance sur bien des domaines ; et, nouvel Hercule, il tente de nettoyer cette perpétuelle écurie d'Augias qu'est la *Basse-cour d'Apollon* — Rotté dixit. Sa revue est une nécessité. Avec elle on ne marche pas à l'aveuglette et ceux mêmes qui affectent de l'ignorer sont obligés de compter avec elle. Telle lettre insérée, d'écrivain qu'on s'étonne de rencontrer ici, tel procès abandonné en cours de route, sont là pour en témoigner. Le fouet porte et cingle dur. La *Revue des Lectures* devrait se trouver dans toute honnête famille.

Enfin, pour clore cette énumération déjà longue, nous n'aurons garde d'oublier le *Périscope*, organe de l'Association des Anciens Combattants français d'Alexandrie, auquel M. Scurmann se dévoue de tout cœur. Rendu plus attrayant à chaque apparition nouvelle, le numéro de Noël est d'une présentation remarquable en tous points. Le *Périscope* est en bonne place sur notre table de lecture.

A l'occasion du nouvel an, divers almanachs sont venus corser le menu ordinaire de ce véritable festin de l'esprit, à la grande joie des amateurs de bons mots et d'historiettes.

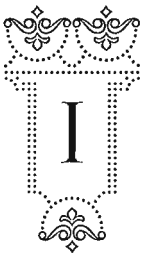
Le Bibliophile.



TRAVAUX LITTÉRAIRES

Sully-Prudhomme

Poète sentimental.



Il a été tout à la fois poète, psychologue et philosophe, et il occupe une place spéciale dans l'histoire poétique du XIX^e siècle. Curieuse figure, à l'œuvre complexe et variée, empreinte semble-t-il de résignation douloureuse, sceptique et croyante tout à la fois.

Il s'était destiné à la carrière industrielle, mais brusquement il rompt avec cette fausse vocation qu'il avait crue sienne et il reconnaît sa vraie voie. Il est poète et son premier volume de vers, intitulé *Stances et Poèmes*, révèle, comme l'a dit un de ses amis à Sainte-Beuve, «un nouveau mouvement dans la poésie et comme le frémissement d'une aurore encore incertaine.»

Déjà l'on y reconnaît un poète aux formes exquises, à la sensibilité douce et pénétrante. Les impressions ressenties sont analysées avec une délicatesse qui charme. Mais tout s'y montre empreint de tristesse et de mélancolie. On devine que cette sensibilité délicate a été, dès l'enfance, meurtrie par la vie.

Et ce qui attire aussi dans les vers de Sully-Prudhomme,



Sully-Prudhomme.

c'est la forme parfaite sous laquelle il s'exprime, le souci constant de la beauté, témoin ce petit chef-d'œuvre intitulé *Le Vase brisé* :

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé.
Le coup dut effleurer à peine :
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute :
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde :
Il est brisé, n'y touchez pas.

Et les sonnets des *Epreuves* accusent toujours cette recherche exacte de la forme. Par endroits, le souci de l'expression fait songer à l'art des *Trophées*, tel le sonnet du *Cri perdu*.

Mais dans ce second livre, Sully-Prudhomme se révèle davantage. Ses vers sont l'image exacte de son âme tourmentée.

Il nous montre le vide du cœur d'où la foi est absente, l'indéfinissable tristesse de celui qui ne croit plus, la douleur de ne plus trouver, au contact des choses sacrées, cet ancien élan d'enthousiasme religieux, les inquiétudes de son âme abandonnée, ses regrets :

Heureux le meurtrier qu'absout la main d'un prêtre.

Il n'a plus la foi ; cependant, il puise quelquefois sa consolation dans la lecture de l'Évangile :

Mais rien n'est plus suave au cœur que l'Évangile,
Déliat embaumeur de la raison fragile.

Il n'est pas convaincu de son caractère divin, mais, dit-il,

On dit que les mourants ont foi dans ce beau livre.

Il est troublé, incertain, par moments accablé. Il se sent faible, sans appui et quoiqu'il ne croie plus, il est de nouveau attiré par la religion qui console et qui redresse :

Prêtre, tu mouilleras mon front qui te résiste.
Trop faible pour douter, je m'en irai moins triste.
Dans le néant peut-être avec l'espoir chrétien.

On remarque tout le temps chez lui cette hésitation, cette oscillation perpétuelle entre le scepticisme et la foi. Le poète n'est jamais sûr de lui-même. S'il a tant souffert en doutant, c'est que chez lui il y a une contradiction continuelle entre le sentiment et la raison qui n'abdique jamais devant les révélations de la foi.

Puis viennent les *Rêves* d'une inspiration plus calme, là où le poète, s'abandonnant au charme si prenant de la nature, essaie de tout oublier...

Mais je laisse aujourd'hui le grand vent de l'histoire
Secouer l'écheveau confus de ma mémoire,
Sans qu'il éveille en moi des regrets, ni des vœux.

Les poèmes de son livre des *Vaines Tendresses* sont tous empreints de la même tristesse que ceux qui les précèdent : tous respirent la même mélancolie pensive. C'est une longue plainte soutenue. On voit que le temps a passé et qu'il a un peu aigri, irrité, envenimé la première plaie de son âme. Le temps de la jeunesse s'est évanoui. Les illusions sont tombées ; les espérances sont parties. La vie apparaît plus désolée au poète. On sent percer l'amertume de

... . Ce cœur où plus rien ne pénètre
D'où plus rien désormais ne sort.

Il ne regardait plus vers l'avenir ; il préférerait s'enfoncer dans le passé et vivre de ses souvenirs. Cette évocation du passé loin de le consoler ne fait que raviver d'anciennes souffrances. Il en arrive à considérer la grâce et la beauté comme une source habituelle de douleur. Du pessimisme s'introduit dans l'idéal du poète. Il se plonge dans sa solitude et son désenchantement sans espoir d'en sortir.

... Le présent se fait vide et triste.

Il se sent désemparé mais se demande vainement pourquoi :

A mes vagues regrets d'un ciel que j'imagine,
A mes dégoûts divins il faut une origine,
Vainement je la cherche en mon cœur de limon.

Ce livre des *Vaines Tendresses* est trop triste malgré quelques poèmes d'une forme plus virile, et où Sully-Prudhomme semble vouloir effacer la fâcheuse impression qui s'en dégage tout d'abord. Déjà il y laisse deviner la philosophie résignée qui sera sienne par la suite :

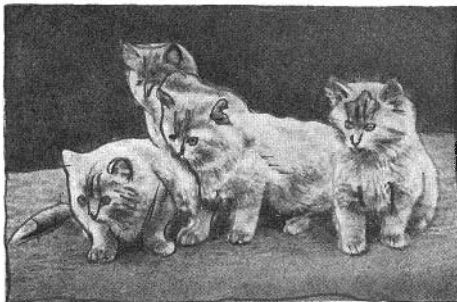
... . . . Et si je dois fournir aux avides racines
De quoi changer mon être en mille êtres divers,
Dans l'éternel retour des fins aux origines,
Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers.

L'œuvre lyrique de Sully-Prudhomme s'arrête à ce livre. Le poète a senti que le temps des mélancoliques souffrances est terminé. Il n'est plus jeune. Le temps de l'amour est déjà passé, celui de la poésie sentimentale aussi, et il comprit parfaitement ce qu'il avait à faire. Désormais il se consacrera à la poésie philosophique et puisera son inspiration dans la science. Et ce philosophe créera des poèmes aux magnifiques envolées, tel le *Zénith*, monument littéraire élevé à la gloire du génie humain et de la volonté qui dompte la matière.

Mais partout, qu'il chante la beauté et l'amour ou qu'il disserte sur la métaphysique, chez l'exquis sentimental comme chez le grave penseur, on reconnaît un art caractéristique, un art très fouillé et conscient de lui-même.

C'est surtout un art de précision et de netteté. C'est pourquoi souvent Sully-Prudhomme préféra sacrifier le rare au vrai. Il en résulte une certaine sécheresse qui transparait jusque dans ses poèmes les plus sentimentaux, mais cette sécheresse possède en elle-même une beauté qui en fait le charme, une élégance nerveuse subite et fuyante.

ALFRED AMAD,
Président.





LE SPORT

Nos générations contemporaines se vantent d'avoir révélé du sport toutes les pratiques savantes, c'est bien à tort. Car nulle époque n'a mieux que l'antiquité vécu du sport.

Sparte prisait surtout la force brutale. Les Spartiates regardaient, en vrais stoïciens, leurs semblables au milieu des arènes luttant en vain contre des lions affamés. Ils contemplaient avec admiration, un fils de Doride armé jusqu'aux dents, en train d'enfoncer son acier tranchant dans le cœur d'un pauvre esclave dépourvu de tout moyen de défense.

Athènes s'occupait surtout de beauté plastique. Tous les quatre ans, on voyait les Hellènes accourir à Athènes pour assister aux jeux olympiques ou pour y prendre part.

Rome eut une prédilection pour les exercices guerriers et surtout pour les combats des gladiateurs. Les Romains se groupaient avec satisfaction autour de leur empereur pour voir les bêtes fauves mettre en pièces de pauvres misérables. Ces scènes horribles leur procuraient une joie féroce qu'ils manifestaient avec frénésie. Ce fut là un des modes de la civilisation païenne.

Le Moyen-Age inventa les tournois, fêtes grandioses qui se célébraient sous la présidence du Roi ou de quelques grands seigneurs avec un déploiement de luxe inouï.

Depuis, le sport a fait des progrès immenses. Aujourd'hui il a revêtu toutes les formes. Dans des enclos gazonnés on rencontre des équipes de foot-ball. Sur les pistes ombragées on voit circuler les élégants tennistes. Partout, des foules qui trépignent de nervosité à suivre des yeux, des chevaux qui brûlent l'arène pour arriver bons premiers. Ici, ce sont sportsmen et sportswomen, qui, bien guêtrés, le fusil sur l'épaule, vont tuer d'inoffensives petites créatures. D'autres, la ligne à la main, un pliant sous le bras, vont au bord d'une rivière, d'un lac ou de la mer, taquiner le poisson pour en faire une friture. D'autres, à maillot collant, essuie-main sur les épaules, vont prendre leur bain de mer. En un mot, tous les moyens sont employés afin de réaliser la devise en vogue : « Se faire des muscles. » Hippisme, tourisme, canotage, natation, cyclisme, boxe, foot-ball, tennis, course, chasse, pêche,

escrime, gymnastique, etc. . . Même, grâce à l'engouement dont il a été l'objet, le sport n'est-il pas devenu un commerce d'exploitation aux gros revenus ?

A dose raisonnable, le sport répond à notre besoin de mouvement et assure le bon fonctionnement de notre organisme. Il active la circulation du sang, facilite la digestion et aide à la constitution parfaite du corps humain. Il prévient certaines maladies du système musculaire et du système nerveux. En un mot, il développe et multiplie l'activité physique, condition des grandes vertus morales, car dit-on : « Quand le corps est fort, il obéit ; quand il est faible, il commande. »

Le sport n'a pas seulement des avantages physiques, mais il en a surtout de moraux. Il fortifie la volonté, le courage et l'endurance. Il aiguise l'attention. Un sportsman doit toujours être attentif, afin qu'aucun coup ne soit manqué. Le sport cultive l'esprit de décision. La bonne chère, les vins fins, les boissons fortes, l'atmosphère surexcitante des cafés et les longues stations au lit, ayant pour conséquence de favoriser la naissance des habitudes mauvaises, le sport est un remède bienfaisant et efficace contre tous ces maux. Le sportsman, profitant des avantages corporels et moraux du sport, vivra longtemps et bien, car des trois choses avec lesquelles on va loin dans la vie : « *Un corps sain, un esprit cultivé et un cœur noble,* » nous voyons que la sagesse des nations met en premier lieu le résultat des sports pratiqués avec sagesse : un corps sain.

Si les avantages du sport sont nombreux, ses inconvénients ne le sont pas moins. Il devient vite et fatalement une passion. Il capitalise, par suite, toutes les forces disponibles en faveur de cette activité unique et exclusive. Le sportsman est ainsi poussé à négliger ses devoirs d'état. Le sport peut même déformer le caractère. C'est pourquoi on doit en user avec précaution, afin d'être toujours son maître et non son esclave.

Le sport intensif a un seul avantage pécuniaire et des inconvénients très nombreux. Il est le prétexte d'exhibition lucrative exploitée par des managers intéressés. Il cause le surmenage musculaire : « Déjà les athlètes de Rome mouraient phthisiques » suite de leur sport trop intensif. Il occasionne les épuisements nerveux, engendre l'affaiblissement intellectuel. Il amène la dégradation physique et les désordres fonctionnels, telles que les maladies du cœur. Enfin, il constitue un spectacle démoralisant et écœurant. N'est-ce pas une scène pitoyable et répugnante que celle qu'offrent des sportsmen, jouant sauvagement afin d'être

vainqueurs ? ou des boxeurs s'écrasant à coups de poing afin d'être applaudis ? En un mot le sport intensif ne constitue presque jamais un jeu agréable.

A dose raisonnable, les sports n'ont pour adversaires que les affectifs et surtout les mères. Comment donc leur tendresse pourrait-elle voir leurs fils recevant des coups assommants et redoublés ? Les passifs, à qui toute nouveauté fait horreur, les intellectuels, qui ne voient rien en dehors du livre, sont aussi de puissants adversaires.

Comme pour toute chose, la vertu réside dans un juste milieu ; vive donc le sport qui, se réglant selon la raison, facilite harmonieusement le développement normal du corps et le met ainsi plus à même de réaliser sa fin, qui est d'être un parfait instrument de l'âme, selon cet adage des anciens : « Une âme saine dans un corps sain. »

GUSTAVE J. HABRA.





Le Gardien du Phare

Il est des constatations affolantes ! Se sentir tout à coup seul avec un mort dans un phare isolé, tandis que la tempête règne dans toute sa fureur, c'est vraiment effroyable !

Atterré, le veilleur en second, Yves Le Bloas, considérait avec horreur le cadavre de son vieux compagnon et songeait avec frémissement à sa situation critique.

Au dehors, la tempête, loin de diminuer de force, semblait, au contraire, devenir plus furieuse d'heure en heure. Sous les assauts des lames, le phare entier tremblait.

Le Bloas ne put fermer l'œil de la nuit, tant sa nervosité était grande. Dès que le jour commença à poindre à l'horizon, il s'empressa de hisser le drapeau-signal par lequel il demandait du secours et annonçait en même temps qu'il y avait un mort dans le phare. Il accomplit cet acte plutôt par acquit de conscience, car il savait bien qu'aucune aide ne lui parviendrait avant la fin de l'ouragan.

Tout le long du jour il fut calme, très maître de lui, mais avec l'ombre qui peu à peu envahissait l'intérieur du phare, ses craintes le reprirent. Lorsqu'il dut gagner la coupole pour s'occuper de la lampe, il lui fallut lutter positivement contre la peur irraisonnée qui s'emparait de son être, à la pensée de passer devant la chambre où se trouvait le cadavre. Il le fit pourtant, mais comme un insensé, escaladant les marches quatre à quatre, se heurtant aux murs, tombant, se relevant d'un bond, avec l'idée que quelqu'un montait derrière lui... Et cette seconde nuit s'écoula aussi lente, aussi pénible que la précédente ; comme la veille, il ne se retrouva à peu près lui-même que lorsque le jour reparut.

Mais déjà une odeur insupportable se répandait dans le phare : il n'y avait pas pensé, le corps se décomposait...

D'un bond, il fut au seuil de la chambre mortuaire. Avec la hâte d'un être poursuivi par un danger imminent, il tira à lui la porte qu'il ferma à double tour ; puis, à l'aide de tampons d'étoffe, de morceaux de toile, de faubert, il calfeutra toutes les fissures.

Ce travail achevé, il grimpa aux étages supérieurs, comprenant que la nuit venue, il lui serait impossible de repasser devant cette

chambre devenue un tombeau. Il prit même la précaution d'allumer les lampes des escaliers, avant que l'ombre n'eût tout envahi autour de lui.

Ce que fut, pour le malheureux, cette troisième nuit de veille, lui seul pourrait le dire. Brisé de fatigue, exténué, par moments, et en dépit de sa volonté, il fermait les yeux, mais tout aussitôt l'odeur fétide, exécrationnelle, le réveillait : l'angoisse, la peur, le secouaient et lui rappelaient l'horreur de sa situation. Lorsque le jour parut, il était littéralement à bout et se laissa tomber comme une masse dans la chambre de veille. La fatigue, plus forte que la peur, l'abattait à la fin.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, la nuit, — une nuit noire, — régnait autour de lui. Le vacarme de la tempête et surtout l'odeur infecte, eurent tôt fait de le faire se dresser horriblement, les cheveux hérissés. Alors à tâtons, se cognant, glissant, il gagna l'échelle de fer et se hissa dans la coupole où, tremblant, claquant des dents, il prépara la lampe.

Il avait allumé le phare, mais les lampes des escaliers, qui s'étaient éteintes seules, au matin, faute d'huile, ne l'avaient pas été, et maintenant la cage formait un trou béant, noir, à l'entrée de la chambre de veille.

Or, c'était de là que venaient les relents cadavériques ; c'était de ce puits d'ombre que montait à cette heure, comme une plainte longue, lugubre, douloureuse, produite par le heurt des lames escaladant et heurtant le fût de la tour, bruit étrange dont Le Bloas ne reconnaissait plus la véritable cause.

Affolé, il lui semblait à présent que quelqu'un était là, dans ce noir, le vieux Joël peut-être, et que ce quelqu'un se hissait, se glissait, rampait le long des marches en geignant et en pleurant. Et cette impression lui fut à ce point atroce que le regard fixe, les cheveux hérissés, il recula jusqu'à l'échelle de fonte, sans oser quitter des yeux, le trou noir et menaçant.

Là-haut, il pensa échapper à cette hantise, et déjà il respirait mieux, lorsque son regard tomba sur l'écran où se dessinait l'image grossie du foyer lumineux et indiquait au gardien, les moindres déplacements que ce foyer peut éprouver dans la nuit. Or, la projection actuelle disait nettement que les mèches baisaient. Alors, la sueur au front, hébété, le malheureux se souvint à cette minute précise qu'il n'avait pas rechargé les appareils.

Terrassé par la fatigue, il était tombé au jour comme une masse et ne s'était réveillé que la nuit venue : dans un instant, la lampe allait s'éteindre faute d'huile, et il se trouverait seul dans

la nuit, seul avec le cadavre ! Etait-ce possible ? Non, non, il en deviendrait fou ! Il fallait recharger les appareils, mais cela était au-dessus de ses forces.

Soudain, un bruit sourd et qui venait de l'extérieur le fit tressaillir. Il passa sa main sur son front glacé et, comme à ce moment un nouveau coup se faisait entendre, il murmura d'une voix sourde : Le canon, mon Dieu ! le canon ! Il eut comme l'intuition de ce qui arrivait au dehors.

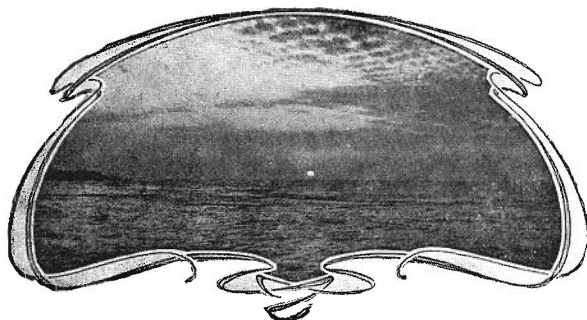
Là, tout près, sur le flot démonté, un bâtiment en détresse se rapprochait du phare qu'il ne voyait pas et contre lequel il allait se briser. Alors, comme une troisième détonation grondait au large, il n'y tint plus, le devoir domina tout. Il s'élança en avant, se laissa tomber dans la chambre de veille, et sans plus réfléchir, se rua dans la cage de l'escalier, dans le noir, dans l'épouvante, dans l'horreur.

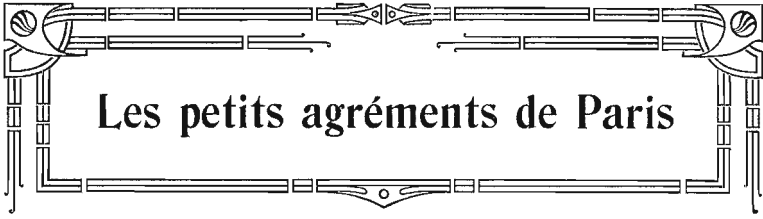
Quelques instants plus tard, titubant, chancelant, le front ouvert, ensanglanté, couvert d'huile, hideux, il reparaisait dans la coupole, portant dans ses bras des bidons pleins. Haletant, presque machinalement, il remplit les appareils ; puis, certain désormais que le phare ne s'éteindrait plus, il redescendit à l'étage inférieur et tomba sans connaissance.

.....

A l'aube, lorsque la tempête s'étant calmée, les secours arrivèrent, on trouva le veilleur en second, Yves le Bloas, étendu sur le dos, les bras en croix et sans connaissance, dans la chambre de veille ; pendant qu'au-dessus de lui, là-haut, dans la coupole, le phare continuait à briller, épandant sur la mer ses rayons que la lumière du jour et l'éclat du soleil atténuaient peu à peu.

C M.





Les petits agréments de Paris

Messieurs,

J'ai reçu, l'autre jour, une lettre d'un de mes amis habitant Paris : il me fait part de ses difficultés à trouver un appartement. J'ai cru bon de vous la communiquer. D'ailleurs, je crois qu'elle vous intéressera.

Paris, le 28 octobre 1925.

Mon bien cher ami,

«Toi qui habites cette bonne ville d'Alexandrie, au ciel si clément, tu ne te doutes pas des ruses de peau-rouge qu'il faut déployer à Paris, pour trouver un appartement libre. Chez nous, celui qui réussit à dénicher deux chambres et une cuisine pour dix mille francs par an, est considéré comme un sorcier.

«Or, le bail que j'avais contracté avec mon propriétaire, était près de finir, et à tout prix, je ne voulais plus rester dans mon appartement, avec un propriétaire qui me faisait subir ses quatre volontés, et un concierge, qui ne me faisait parvenir mes lettres, qu'ouvertes, lues, relues et annotées par lui et toute sa famille. Or, si je ne voulais pas rester dans mon appartement, il fallait bien en trouver un autre. Je me mis donc en campagne.

«Le premier jour, je me livrai à une enquête personnelle dans les rues. Je fus l'être naïf et ridicule, qui va le nez en l'air, espérant apercevoir la pancarte, portant ces mots magiques : appartement à louer. Mais, tu le penses bien, je ne trouvais rien. Alors, à tout hasard, je m'adressai à quelques concierges : «Avez-vous quelque chose à louer ?» Mais tous me regardaient avec l'air de me dire. «On ne demande quelque chose comme ça, que plié en deux, le chapeau d'une main, et un sac d'or de l'autre.» Je compris bientôt que ce genre d'interview ne pouvait donner aucun résultat. Je remplaçai ces vaines explorations, par la lecture des petites annonces dans les journaux. — Mais il faut te dire que ces annonces sont inévitablement inspirées par ces deux modèles :

- 1° 500 francs à celui qui me procurera un appartement vacant
- 2° Agence X... , nombreux locaux vacants, succès assuré.

« Mais, pas la moindre annonce promettant un local vide de tous meubles, et faisant fi des intermédiaires : combinaison, tel est l'inévitable programme. Je pensais alors, que je pouvais bien offrir une certaine prime à celui qui me fournirait un « tuyau ». Je proposais, à mon tour par la voie des journaux, 200 francs, à quiconque m'indiquerait un appartement vide et à louer. Je reçus en tout et pour tout quatre réponses :

« Une dame me recommandait l'air de la campagne, de préférence à celui de Paris, et me proposait pour 5.000 frs. par an, deux chambres dans sa villa à Fontainebleau.

« Un monsieur m'offrait, pour 12.000 frs. une baraque en bois provenant du service de santé, mais qui, ajoutait-il, avait été soigneusement désinfectée.

« Un autre monsieur, me prenant pour un paysan récemment débarqué à Paris, m'engageait à « retourner au pays » et m'indiquait pour cela, l'adresse d'une ferme dans le Morbihan.

« Je jetai ces trois lettres au panier, et ne gardai que la quatrième. Elle émanait de l'agence X..., installée dans une étroite boutique, dont la devanture était tapissée de petites affiches et de photographies d'immeubles. Un monsieur très correct me reçut, m'écouta, puis me dit avec un sourire réconfortant. — « C'est bien, nous trouverons votre affaire. Versez-moi cent francs et je vous enverrai, chaque matin à domicile, une liste d'appartements à louer. Vous voyez que c'est très pratique.

« Je déboursai les 100 francs et rentrai chez moi persuadé qu'enfin je tenais le bon filon. J'attendis deux jours sans rien recevoir. Je commençais à m'impatisser, quand le quatrième jour, l'agence m'avisa qu'un gérant d'immeubles avait plusieurs appartements disponibles. D'un bond, je fus chez lui.

« — Parfaitement, me dit le gérant, j'ai encore trois appartements vides... 16.000, 20.000 et 24.000 frs. par an... Avec tout le confort moderne.

« — Je préférerais, bégayai-je, quelque chose dans les 4.000 frs.

« — Rien au-dessous de 16.000, me lança le gérant en me tournant le dos.

« Ayant avoué mon échec à l'agence, celle-ci m'envoya chez un concierge qui me proposa une échoppe de cordonnier, puis chez un autre qui louait des chambres meublées sous les toits, puis chez un autre qui me fit visiter un hangar, où, m'assura-t-il, je pourrais installer un garage, un chantier, une crèmerie ou un cours de danse. Au bout de deux semaines de vaines recherches,

toujours grâce à l'agence, j'entrai en relations avec un propriétaire qui me demanda :

« — Jouez-vous au bridge ?

« — Non. . .

« — C'est que, je n'accepterai dans l'appartement actuellement vacant, qu'un locataire qui viendrait faire avec moi un bridge tous les soirs.

« Un autre concierge me répondit cyniquement :

« — J'hésite entre un médecin qui me promet de me guérir de mon asthme, et un artiste qui s'engage à lancer ma fille au cinéma.

« Partout la même déception m'attendait. Evidemment, l'agence se moquait de moi. J'allai faire une scène à son directeur. Mais celui-ci était déjà aux prises avec une demi-douzaine de clients, qui lui disaient et fort bien, ce que j'avais moi-même à lui dire.

« Messieurs, répliquait-il, je suis vraiment désolé, cette crise est un véritable danger social. . . .

« Mais on ne l'écoutait pas : « Rendez-nous nos cent francs ! » lui criait-on !

« — Pardon, mesdames et messieurs, ce sont des droits que. . . , qui. . . , enfin vous comprenez. . . c'est impossible. J'ai eu des frais et. . . . Mais, écoutez : si vous me versez encore cent francs, je vous enverrai une liste choisie, choisie, vous entendez bien ?

« Je parvins enfin au bout d'une demi-heure de discussion, à me faire rembourser cinquante francs. Puis comme je me plaignais, le directeur me dit d'un ton embarrassé : « Mais monsieur, si je connaissais un appartement libre, je le louerais moi-même, voilà deux mois que j'habite dans une pension ! »

« Comme j'exposais mes doléances au président de la Chambre Syndicale des propriétaires, celui-ci me dit d'un ton grave : « Monsieur, on peut gagner le gros lot, on peut trouver un collier de perles fines dans un taxi, on fait même trois kilomètres en chemin de fer sans accidents, on peut trouver un appartement libre, vous voyez bien que tout est possible ! »

« — Alors, répliquai-je, je ne dois compter que sur le hasard ?

« — Mais oui ! me répondit-il en souriant.

« Rentré chez moi, je réfléchissais aux énigmatiques paroles du président de la Chambre Syndicale des propriétaires. Mais je ne pus rien y deviner. Un ami plus débrouillard que moi me dit :

« — Chaque jour, bien des Parisiens déménagent. Ils quittent leur appartement pour un monde meilleur. Renseigne-toi donc

auprès d'une agence des Pompes Funèbres : ce sont là de vraies agences de logement.

« Idée lumineuse, me semblait-il. Je me mis de suite en rapports avec la maison C. Ercueil & Co. Mais chaque fois que j'abordais une famille éplorée en disant : « Je viens pour louer . . . » Une dame ou un monsieur en deuil m'interrompait : « Vous avez raison de le louer, c'était un si brave homme ! — Pardon ! je viens pour louer l'appartement. En ce cas, monsieur, c'est inutile. Celui que nous pleurons est parti, mais nous, nous restons. »

« A la fin, j'eus une idée que je qualifiai aussitôt de lumineuse. Je me fis présenter à un médecin de l'état-civil, c'est-à-dire à l'homme le plus rapidement renseigné sur les départs pour l'Au-Delà, et je lui demandai la permission de l'accompagner dans ses funèbres visites.

« — Vous êtes, me répondit-il, le cent quatre-vingt-dix-neuvième qui me demandez cela. D'ailleurs, moi aussi, je cherche un appartement. J'ai failli en trouver un : c'était celui d'une vieille dame solitaire que l'on croyait morte. Je n'avais qu'un seul mot à dire et on l'enterrait. Mais elle respirait encore. Je n'ai pas osé la rayer officiellement du nombre des vivants. Mais, je l'avoue : j'ai hésité. Ah ! c'est dur parfois le devoir !

« J'étais furieux, il y avait de quoi !

« Depuis, je lis attentivement, dans les journaux, la rubrique des suicides et des crimes. Dès qu'il y a un pendu quelque part, j'y cours, non pour avoir la corde : pour retenir le local. Mais en vain. Ainsi, j'ai raté l'appartement de ce misérable qui tua l'autre jour sa belle-mère, sa belle-sœur, son beau-frère et sa femme. Une jeune personne, renseignée avant moi, venait de louer en disant : « Il suffira de changer le papier-peint. » Je continue toujours mes recherches. En fin de compte, je suis allé retenir une place sous le Pont-des-arts mais, là aussi, on refuse du monde. Alors, que faire ? A quel saint me vouer ? Mon Dieu, pourquoi n'y a-t-il pas un saint particulier pour les locataires ?

« Voilà, mon cher ami, ma situation à Paris. A ma place, que ferais-tu ? Je te prie de me conseiller là-dessus. Quant à moi, je continue à chercher, mais je crois que je ne trouverai jamais rien que ta bonne et vieille amitié.

« Ton ami bien désolé,
P. X. »

AZIZ AMAD.

Tragique rencontre nocturne

Les villes de la Sibérie qui ne sont pas voisines du Transsibérien ne sont reliées, à travers les immenses étendues qui les séparent, que par de simples routes négligemment frayées à travers les forêts et les campagnes marécageuses. Les voyageurs qui s'y engagent courent souvent le risque d'être attaqués ou par une bande de forçats fugitifs ou par une meute de loups affamés. C'est précisément la fâcheuse rencontre avec ces derniers que je veux narrer dans ce récit.

Cette aventure m'est arrivée lorsque j'étais encore bien petit, mais elle impressionna si profondément mon esprit que je ne l'oublierai jamais.

C'est donc sur une de ces pistes à peine tracées, que par un soir d'hiver, une belle paire de chevaux cosaques emportaient dans un charriot, mon père et moi, vers une destination lointaine.

Il était près de 9 heures et il nous restait encore un long chemin à parcourir, avant d'atteindre le premier poste de relais. Nous nous trouvions en ce moment au beau milieu d'une épaisse forêt dont les arbres qui bordaient le chemin étaient si serrés que par endroits, leurs branches couvertes de neige formaient une sorte de voûte au-dessus de nos têtes. Je me sentais bien à l'aise au fond de notre voiture appropriée à ce genre de voyages. Emmittoufflé des pieds à la tête, je narguais le froid qui, ce jour-là, faisait rage.

Le balancement léger et le grincement régulier de notre véhicule, emporté dans une course rapide, me plongèrent bientôt dans l'empire du sommeil.

Je fus tout à coup réveillé par un arrêt brusque de notre équipage, j'ouvris les yeux et hasardai un regard furtif, pour me rendre compte de ce qui arrivait. Nos chevaux s'étaient arrêtés à un vaste carrefour faiblement éclairé par la lueur blafarde de la lune ; la neige scintillante donnait un aspect féérique aux sapins gigantesques qu'elle couvrait. Un calme profond régnait dans la forêt.

Soudain, j'aperçus à quelque pas de nous, entre les branches des buissons, deux paires de points brillants qui, pareils à des charbons ardents, trouaient l'obscurité.

Notre cocher, se tournant vers moi, me dit d'un ton mystérieux : « Ce sont les loups ! » A peine eut-il articulé ces paroles qu'un hurlement sinistre et prolongé se fit entendre. A ce cri, je sentis un frisson secouer tout mon corps ; je réveillai aussitôt mon père profondément endormi. Lorsqu'il eut ouvert les yeux, je lui indiquai du doigt, l'endroit où nos ennemis nous épiaient ; mon père ordonna au cocher de poursuivre sa route. Mais les pauvres chevaux saisis de stupeur tremblaient de tous leurs membres ; ils se serrèrent l'un contre l'autre et refusèrent d'avancer. Soudain, nous vîmes apparaître, presque à deux pas de notre voiture, quelques-uns de ces féroces carnassiers qui, enhardis par notre immobilité et notre férocité, se rapprochèrent de nous. Leur exemple fut bientôt suivi par d'autres, de sorte qu'en quelques instants, nous nous vîmes entourés par une armée de ces fauves, au poil hérissé et qui claquaient des dents en poussant un hurlement significatif. Mon père saisit alors son fusil de chasse, l'épaula et tira. Aussitôt, je vis un des loups se dresser sur ses pattes de derrière et s'affaisser lourdement sur le sol. Sa mort parut d'abord intimider ses compagnons. Mais la peur de laisser échapper leur proie redoubla leur audace. Ils revinrent sur leurs pas. Jean, notre cocher, qui était un homme habitué à de pareils spectacles, ne perdit pas sa présence d'esprit. Saisissant une torche qu'il avait sous son siège, il l'alluma prestement ; le bois sec fortement goudronné prit promptement feu. Alors Jean brandit au-dessus de sa tête la torche enflammée, la fit tourner, puis exécutant un moulinet, il la jeta au milieu de la bande ivre de sang et de carnage. Le geste produisit un effet inattendu, car il n'y a rien de tel que le feu, pour apeurer les loups.

Toute la troupe carnassière se dispersa en un clin d'œil, se sauvant de tous côtés. Jean en profita pour administrer un vigoureux coup de fouet aux chevaux, qui, fous de douleur, partirent à fond de train.

Ils ne couraient plus, ils volaient, en soulevant un tourbillon de poussière neigeuse. Les loups se relancèrent bientôt sur nos traces, mais les coups de fusil tirés par mon père les obligèrent à se tenir à une distance respectable de nous.

Quelques minutes plus tard, nous franchissions l'enceinte d'un village ; désormais nous étions hors de danger.

Georges BETCHER.



Tel-Aviv

La grande Albion, qui sortit victorieuse de la dernière guerre, tenait en main la portion qu'enviait tout le peuple juif ; elle permit de suite l'émigration, défendue jusqu'alors par les Turcs. Alors on vit avec grande stupéfaction affluer, sur le territoire palestinien, une foule d'émigrants, venant de toutes les parties du monde, spécialement de Russie, de Pologne, de Bulgarie et d'Autriche.

D'une part les menées Sionistes à l'étranger, de l'autre l'influence exercée par les émigrants déjà établis favorisèrent grandement cette concentration d'un peuple depuis si longtemps dispersé.



Tel-Aviv.

On vit donc se fonder dans tous les coins du territoire, diverses colonies dont la principale fut Tel-Aviv.

Tel-Aviv, qui signifie littéralement « ville bien aimée », est située sur le littoral méditerranéen, au nord du port de Jaffa.

L'emplacement de cette ville n'était, il y a 15 ans à peine, qu'une oasis sablonneuse où seule se dressait la tente poudreuse

de l'Arabe, et qui de temps en temps donnait l'hospitalité aux longues et nombreuses caravanes du désert. Aujourd'hui ce décor a changé, l'oasis d'autrefois s'est transformée en une belle ville très moderne et de civilisation très occidentale.

La rapidité avec laquelle s'est bâtie cette colonie est inimaginable, et beaucoup la comparent avec l'expansion si rapide de la ville américaine «Los Angeles». En moins de 15 ans, 70.000 habitants.

L'allure de ces habitations n'a rien à envier à celle des demeures des plus récentes villes d'Europe. Des villas élégantes, de gros immeubles qui bordent les plus grands boulevards,



Jaffa et Tel-Aviv.

entourés de leurs coquets jardins ou de leurs splendides parcs, exhalent, dans les environs, les parfums de leurs milliers de fleurs.

Cette charmante ville est sillonnée de larges rues asphaltées qui, de jour en jour, ne font que pousser en longueur, et où roulent sans trêve toutes sortes de véhicules. Les artères principales portent les noms de King-Georges, Allenby, Rotchilds, Hertzels ; cette dernière, quoique la plus courte d'entre elles, n'en est pas moins la plus importante, car elle marque le centre de la ville, et forme carrefour d'où rayonnent toutes les autres.

Cette ville est en outre dotée du plus grand confort moderne : électricité, fournie par l'importante entreprise d'éclairage électrique (Rutemberg) ; eau à domicile ; grands hôtels, sanatoriums,

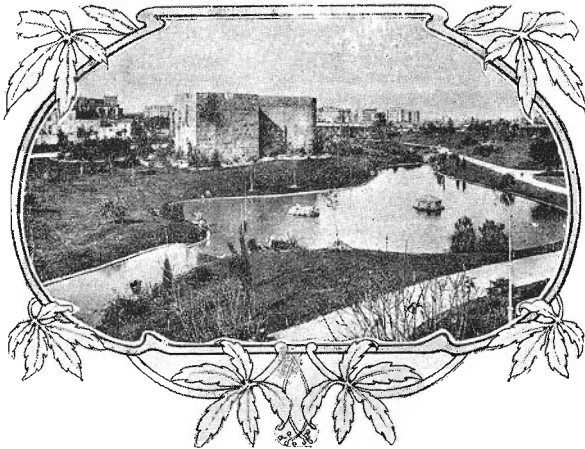
jardins publics, ainsi qu'une infinité d'autres institutions et confort qui rendent la vie facile et aérée.

La saison d'été y est très bruyante ; Tel-Aviv tend à devenir une plage balnéaire pour toute la Palestine, où tous les habitants de l'intérieur se donnent rendez-vous, pour passer joyeusement leurs vacances, s'y reposer et respirer l'air frais de la mer.

Outre les casinos de plaisance, bâtis sur pilotis, se trouvent de vastes établissements de bains, avec douches, bains chauds, cabines coquettes où le baigneur le plus exigeant se trouve satisfait.

Vers le soir, la ville s'anime d'un va-et-vient indescriptible ; les boulevards illuminés se remplissent d'une foule immense qui se croise, se mêle sans se confondre, et forme d'agréables remous humains, d'où fusent les idiomes les plus bigarrés. Il se double alors du grand remous de la mer, qui, elle aussi, se meut et se déploie, en jetant, sur la houle qui passe, ses murmures et ses plaintes, tandis que du côté de « Sion la Belle », se lève majestueux l'astre des nuits.

Alexandre DEBBAS.





SANS RIVAL

PARLEZ à Klacson de la valeur de cet ouvrage qui vient d'être édité ; de la sublimité des accents que l'on y trouve : parlez-lui de toutes les choses dont un homme intelligent, instruit et spirituel peut s'entretenir ; parlez-lui enfin d'astronomie, d'économie sociale et politique, de littérature, d'histoire ou de géographie : il est absent ; il vous écoute à peine : il vous laisse achever tranquillement votre discours et le termine en disant : « Tout cela est fort bon, mais ne vaut pas une 40 H. P. » Et sur ce, il vous cite telle marque d'automobile dont il est féru.

Sans vous laisser le temps de reprendre vos esprits, il continue avec plus de force encore, à vous développer les avantages et les agréments de l'automobile ; il vous parle de réformes nouvelles à faire, de routes à édifier et d'autodromes à organiser. Pour lui, guerres, disettes ou calamités, aussi bien que richesses d'un pays, sont dues à l'absence totale ou au petit nombre d'automobiles qui y circulent ; il vous dira, d'un ton doctoral, que l'automobile règle tout : les lois et les Constitutions d'un gouvernement. Dans le feu de son discours, il saisit à pleines mains un volant imaginaire : dans la griserie de la vitesse où il se croit transporté, il contracte les muscles de sa face et s'écrie d'une voix entrecoupée : « Nous faisons du 80. »

En un mot, toute son intelligence, toute sa capacité, tout son savoir se borne à un moteur d'automobile.

Personne ne sait mieux que lui la chronologie de l'automobile, et il pourrait vous citer toutes les marques connues ou à venir dont il retient ou forge aisément les noms. Parlez-lui de moteurs, de carburateurs et de différentiels : il est suspendu à vos lèvres, il dévore toutes vos paroles, il s'en délecte : vous n'aurez pas de meilleur ami que lui.

Vous invite-t-il chez lui ? Il se croit obligé de vous montrer les catalogues d'automobiles qu'il s'est procurés avec « beaucoup de difficulté » et qui végètent par centaines dans sa bibliothèque.

En un mot, Klacson se croit savant et prince de l'automobilisme : un prince, oui Monsieur, et un prince sans rival.

Philippe BICHARA.



Réalité ou Illusion

L e soleil vient de se lever, chassant du ciel les dernières étoiles. L'horizon est de pourpre, et les nuages, teints de couleurs éclatantes, s'éparpillent en légers flocons. Les neiges des hautes montagnes semblent s'animer en s'embrasant de mille feux...

Rêveur et solitaire, je me promène en respirant l'air pur du matin. Cette vue grandiose me laisse indifférent ; seul, le chant des oiseaux retient mon attention. Qui pourrait ne pas s'émouvoir en entendant ces douces voix célébrer, en accords mélodieux, le lever du jour ? Qui ne se sentirait transporté dans un monde de douceur infinie, en voyant ces petits êtres, volant gaiement de branche en branche, becquetant gentiment les fruits sauvages, s'arrêter et lever la tête pour chanter la gloire du Créateur et la bonté de la Providence ? Ces voix, proches ou éloignées, prennent tous les tons et s'unissent pour former un ensemble d'une harmonie inimitable dont aucune musique humaine ne peut approcher, et qui me pénètre jusqu'au fond de l'âme. Charmé, ravi, je marche sans but en écoutant et en méditant..

Après un certain temps, je remarque que, à mesure que j'avance, les gazouillements des oiseaux diminuent d'intensité, et que l'air se rafraîchit. Sans y prendre garde, je vais toujours, droit devant moi, les mains dans les poches, la tête baissée, les yeux mi-clos. Tout à coup, je me heurte rudement à un arbre, ce qui me tire brusquement de ma rêverie. Je regarde autour de moi, ô surprise ! je me vois au milieu d'une forêt touffue et obscure, les arbres, serrés les uns contre les autres, forment au-dessus de ma tête une voûte impénétrable. La terre, toute semée de feuilles sèches, est humide et accidentée. Pas un bruit sinon, au loin, le murmure presque hésitant d'une source. Le chant des oiseaux s'est réduit à des gazouillements saccadés et espacés... Quel cadre lugubre !... Aussi loin que s'étend ma vue, je n'aperçois que troncs, branches et feuilles... Où puis-je donc être?... Ah ! c'est la forêt aux loups où nul n'ose pénétrer... Un frisson me secoue : si un animal féroce venait à sugir... oh ! je serais irrémédiablement perdu... Il faut retourner le plus vite

possible, mais sans faire aucun bruit : non, c'est impossible, je n'ose bouger... cependant il n'y a rien qui fasse peur... Allons ! un peu de courage ; il ne me faut que revenir tranquillement sur mes pas...

Tout en tâchant de me rassurer, je fais un demi-tour, mais horreur ! je vois, dressé devant moi, un loup énorme, la gueule ouverte, montrant des dents aiguës. Mes yeux se dilatent d'épouvante ; un tremblement convulsif s'empare de tout mon être et me glace sur place... Que faire ?... Avancer ?... je n'ose... M'enfuir ?... c'est impossible... Alors, rester ainsi en face de cet animal féroce, peut-être affamé ?... Encore, si j'avais un bâton ! .. Je n'ai pas la force de me baisser pour en ramasser un... D'ailleurs, je ne vois plus rien, absolument rien... Mes yeux grands ouverts me brûlent et ne distinguent aucun objet... Que faire ?... Que faire ?... Si je l'attaquais... il aurait peut-être peur... oui, on me l'a souvent dit... mais, s'il est affamé, il bondira,... il me dévorera... et je mourrai ainsi, seul, loin de tout être humain, loin de mes parents, sans que personne n'ait reçu mon dernier adieu... non, non, cela ne doit pas être !... Toute fuite est cependant impossible : le loup me barre la route ; le moindre mouvement de recul serait ma mort...

Le temps passe... ; ma tête est toute pleine d'idées contradictoires et incohérentes, qui naissent et disparaissent au même instant pour faire place à d'autres qui, à leur tour, disparaissent et sont remplacées, et ainsi de suite sans arrêt, sans repos. Cependant, petit à petit, je perds le sentiment de ma situation... : un engourdissement m'envahit : je m'appuie contre un arbre... Aussitôt, je tombe ; ma chute semble me réveiller et me sort de ma torpeur. La promenade, la forêt, le loup, tout me revient à la mémoire. Terrifié, je me relève vivement, et regarde l'emplacement où se trouvait l'animal. Mais il n'y est plus, plus du tout. Comment ! suis-je bien réveillé ? J'ai beau regarder de tous côtés, je ne vois que la forêt avec ses arbres touffus et son sol couvert de feuilles. Il y fait pourtant plus clair qu'auparavant... Mon étonnement ne fait qu'augmenter. L'apparition du loup, mes angoisses n'étaient donc que les objets d'un rêve ? Ou bien, lorsque je suis tombé, la bête, au lieu de bondir sur moi, a-t-elle eu peur et s'est-elle enfuie ? Mais je me suis vite relevé, et, dans ce cas, je l'aurais aperçue courant au loin !...

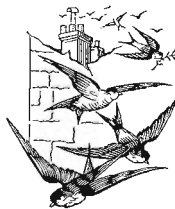
Cependant, ce n'est pas un rêve... j'ai bien vu l'animal dressé devant moi, dans une attitude terrible... je l'ai bien vu... Il n'y a pas de raison, non plus, pour qu'il se soit enfui, car les

animaux sauvages n'attaquent que quand leur adversaire faiblit... Alors, qu'est-ce donc ? La question se pose, sans que j'y puisse répondre... Hésitant, ne sachant que croire, je m'assois sur une pierre pour rappeler mes souvenirs, mais aussitôt, remarquant que je suis toujours dans la forêt aux loups, et, craignant de faire une autre rencontre, je me relève, et prends à pas accélérés le chemin du retour. La crainte recommence à m'envahir... mais voilà l'issue de la forêt... Quel bonheur d'en sortir sain et sauf ! Enfin, je revois le ciel, la campagne, les vallées, les hautes montagnes !... Le soleil est déjà au-dessus de ma tête ; une douce chaleur règne dans l'air. Tout est gai ; la mer, au loin, est moirée de reflets ondoyants. Une légère brise me glisse sur le visage. Des campagnards vont et viennent, affairés. Moi, tout absorbé par mes pensées, je marche machinalement, je suis très impressionné ; cependant, ma tête continue à travailler se posant toujours la même question : l'aventure de tout à l'heure est-elle réelle ou non ?... J'ai beau trouver des arguments en faveur de l'un des deux cas, j'en découvre aussi pour l'autre. J'avance ainsi, sans rien conclure. Bientôt j'arrive à la maison.

On me trouve pâle ; on m'entoure, on me questionne. Je raconte tout et expose mes doutes ; on me dit que c'est sûrement un rêve produit par la crainte de voir surgir un animal féroce. Mais moi je ne puis me résoudre à le croire, car l'image du loup est encore nettement dessinée dans mon esprit. Je l'ai bien vue cette bête terrible, et si quelqu'un venait avec moi, je pourrais lui montrer l'endroit où elle était. Cependant, elle n'a pas pu fuir au moment le plus propice pour l'attaque...

Et ce sont les mêmes arguments qui reviennent en faveur de l'une ou de l'autre supposition... Mais la question de savoir si c'était réalité ou illusion, reste et restera toujours pour moi sans réponse.

Marcel AOUAD



Au volant d'une Auto

Nous sommes à B . . , et en pleines vacances. Mon cousin, qui dispose d'une auto, m'avait promis, depuis longtemps déjà, de m'apprendre à conduire. Comme vous le pensez bien, je n'ai eu garde de lui laisser oublier sa promesse.

Un jeudi, où le temps, de connivence, s'était affublé de ses joyeux atours, mon cousin m'emmena au garage où sa *Ford* était remise. Nous y voilà.

Je m'installe donc au volant, mon cousin à côté de moi. Pour un débutant, je vais fort bien. La route en fort bon état s'allonge à perte de vue.

Je suis content, mais aussi un peu troublé. La vue du moindre accident de terrain m'impressionne désagréablement. Cependant, de temps en temps, lorsque mon cousin ne me regarde pas, je donne un léger coup de manette afin d'accélérer la vitesse. Tout à coup, devant nous, une caravane de paisibles aliborons débouche d'un sentier pour prendre la route. Je corne, rien à faire ; le malheureux ânier est derrière ses bêtes les poussant de la voix et du geste, il ne peut que garer celles qui sont près de lui. Mon cousin me commande de freiner ; je mets aussitôt le frein à main, mais je suis si ému qu'au lieu d'appuyer sur la pédale du frein avant, je presse sur celle de la seconde vitesse. L'auto avance avec effort, le radiateur s'échauffe ; un âne, et non des plus agiles, se trouve devant moi. Je donne un coup de volant pour l'éviter, mais il fait un saut dans le même sens ; je le rencontre au bas de l'échine. Le choc n'est pas brutal, mais la bête, sentant une chaleur soudaine inusitée, se met à faire des bonds de côté que je reproduis fidèlement, toujours pour l'éviter. Bientôt revenu de mon erreur, je freine et pour de bon cette fois. Mais entre temps, l'animal poursuivi s'était dressé sur ses pattes de derrière et les quatre sacs de blé dont il était chargé roulèrent à terre. Naturellement l'auto passe par dessus et s'arrête juste après. L'ânier nous rattrape et, d'une main montrant ses sacs éventrés et de l'autre la croupe endommagée de sa bête, exige à grands cris une indemnité. Le prix exigé est trop fort. Après une longue discussion, on finit par s'entendre et nous démarrons.

Cette fois, c'est mon cousin qui est au volant ; nous prenons le chemin du retour.

Il me demande, si je ne me suis pas trop effrayé de l'incident qui vient de nous arriver : « Un peu, je l'avoue, dis-je, mais, j'aime les émotions. — Ah ! tu aimes les émotions », fit mon cousin en souriant ! Il n'ajouta plus rien.

En cet endroit, la route s'allongeait au milieu d'une immense plaine de sable. Personne à l'horizon, rien qu'un petit village au fond. Brusquement, sans crier gare, mon cousin donne un coup de volant et l'auto quitte la route. C'est sans doute pour me causer une émotion, mais c'est bien lui qui est ému. Les roues ne mordent plus le sable, elles tournent à vide et nous restons sur place, impossible de regagner la route. Heureusement, quelques paysans complaisants, de passage, veulent bien nous prêter main forte. Leur aide fut efficace. Notre véhicule se trouva bientôt sur un terrain plus ferme. Nous rentrâmes au garage dépités et légers d'argent.

Armand GERMAIN





CHRONIQUE du COLLÈGE

Séance de la Sainte Cécile

25 Novembre 1925



1^{re} S^{te} Cécile, ni S^{te} Catherine n'ont pu se plaindre, cette année, d'avoir été fêtées plus l'une que l'autre, puisque toutes les deux le furent en même temps, et que ce qui fut fait pour l'une, le fut aussi pour l'autre.

Sainte Catherine, dont le jour fut choisi pour la séance récréative traditionnelle, peut alléguer la présence à titre de patronne des étudiants — surtout des philosophes — et de patronne du Collège. Au surplus, point n'est besoin d'arguer ou de ratiociner davantage. Elles se sont, bien sûrement, partagé à l'amiable les hommages collectifs à elles adressés. La musique adoucissant les mœurs, S^{te} Cécile est toute bénignité, toute mansuétude. D'ailleurs, « il est avec le ciel des accommodements ».

Le programme, qui comportait deux parties bien distinctes, une partie musicale et une petite pièce, a été brillamment exécuté. En voici l'ordonnance :

Vers les Cieux, Marche ORCHESTRE

Una dolorosa memoria, de A. MARIANI

pour Violoncelle et Piano MM. F. MALACRINO
J. ORFANELLI

HAYDN : Quatuor N° 68

a) Presto. b) Sérénade. c) Menuet. d) Scherzando.

par MM. G. BORGESI. — A. MARINELLI.
A. CORBO. — F. MALACRINO.

C'est gentil d'êt' venu, Chansonnette comique, par.. M. M. GAVROY

Fille d'Eve, Flûte et Orchestre, par M. M. HAFEZ

La Jeunesse d'Henri IV

Comédie en un acte, d'AIRIEL.

PERSONNAGES :

Henri de Béarn, 12 ans	MM. E. CASSAR
Le Roi Henri II	F. CÉPICH
Le Comte de la Rivière, officier de la Cour de Charles IX	E. JAOUICH
Defauras, précepteur d'Henri de Béarn	H. BANNOUT
Thomas, } paysans béarnais {	M. ZOGHEB
Benoît, }	H. YESSULA
Stéphane, petit-fils de Thomas	R. STEFANI
Gripette, huissier	M. GAVROY
Prança, } commis de Gripette {	F. ROMANO
Empochetou, }	R. ZARB
Petits paysans béarnais : MM. R. BUSEGHIN, S. FLAVETTA, A. PISCOPO, F. NADIM, G. SABBAGH, P. SACY, E. SIRÉTA, G. SOLARI, G. ZIMMÉRIS.	
Gardes : MM. E. DEBELAK, A. ZÉNIÉ.	

La scène se passe en 1565.

Pour débiter, l'orchestre au complet, que dirige le C. Frère GILBERT avec sa *maestria* ordinaire, nous enlève *Vers les Cieux* — sans jeu de mots. La baguette du chef d'orchestre virevolte avec plus de brio même qu'à l'ordinaire. Dame ! c'est la fête patronale et il faut que St^e Cécile soit contente. C'est le jour ou jamais de bien jouer. Si la mesure flanche, les « *Canards* s'envolent et les fleurs tombent. » Dieu merci, aucun de ces volatiles n'a montré le bout de son aile et l'ascension n'a été interrompue que par le coup de baguette final.

Quelques minutes après avoir repris contact avec la réalité, MM. MALACRINO et ORFANELLI, professeurs au Collège, nous ressaisissent par un duo de violoncelle et piano : *Una dolorosa memoria*. Ensuite, sans nous donner le temps de retoucher terre, c'est le *Quatuor N° 68* de Haydn, que MM. BORGHESI, MARINELLI, CORBO et MALACRINO nous donnent avec beaucoup d'expression. Il n'est plus besoin de faire l'éloge du M^o BORGHESI, qui est accueilli sur la scène par des applaudissements, ni non plus de ses partenaïres. Aussi, c'est bouche bée, pour mieux ouïr, que tous les élèves écoutent ce « Presto », cette « sérénade », ce « menuet », ce « scherzando. » On entendrait voler une mouche. La gent écolière étant peu coutumière du fait, cela ne constitue donc pas une mince louange à l'adresse des artistes.

Et puis c'est M. GAVROY, la coqueluche des amateurs de chansons de genre, de bons mots et d'à-peu-près, qui apparaît, vêtu d'une robe de chambre à ramages et d'un bonnet de coton.

Avec une suggestive pantomime, il chante, accompagné en sourdine par l'orchestre, *C'est gentil d'êl'venu*. Tout le monde rit et l'applaudit copieusement, trop même pour des oreilles fragiles qui tremblent pour leur tympan. Tant mieux pour lui et tant pis pour nous.

L'orchestre qui avait préludé, clôt la première partie. Il tisse la trame délicate sur laquelle M. HAFÉZ, le virtuose et sympa-



Le groupe des artistes dans *la Jeunesse d'Henri IV*.

thique flûtiste, brode de magnifiques roulades, trilles et arpèges à porter envie au chantre des nuits. Est-ce par hasard, « en entendant chanter le rossignol », comme le Valmajour de Daudet, qu'il aurait appris son art ? Toujours est-il que sa *Fille d'Eve* a les pieds agiles et même des ailes.

Nous sommes encore sous le charme, que les trois coups réglementaires coupent les appréciations plus ou moins fantaisistes et font lever le rideau. C'est la *Jeunesse d'Henri IV* qui commence. Vous en faire une analyse détaillée ou un long compte rendu serait inutile pour ceux qui y ont assisté et insuffisant pour les absents. Je renvoie ceux-ci à la pièce et les autres à leurs

souvenirs. Qu'il me suffise de dire que tous les acteurs, petits et grands, firent de leur mieux et réussirent pleinement à captiver l'auditoire.

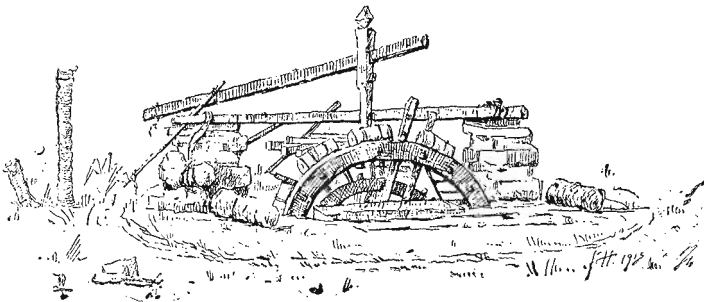
M. E. CASSAR incarna un Henri de Béarn assez nature, plus amateur de courses à travers champs, de batteries avec les gamins du voisinage, d'ail et d'école buissonnière que des savantes dissertations de monsieur Defauras sur l'histoire naturelle. «Au demeurant, le meilleur fils du monde» aurait dit Rabelais, malgré qu'il fasse le désespoir de son précepteur qui n'en peut mais. Celui-ci, M. H. BANNOUT, dans son sévère costume noir de magister, barbe et cheveux de neige, eut un franc succès de fou rire avec ses citations d'Aristote.

M. F. CÉPICH, de belle taille et de grave tenue, fut un Henri II majestueux dans ses habits d'apparat, et quelque peu débonnaire pour les frasques de son petit-fils.

M. E. JAOUICH, dont personne n'ignore le grand talent et la vertu hilarante, se révéla à nous sous un tout autre aspect qu'à l'ordinaire : celui d'un vrai type d'homme d'armes et de bretteur qu'il n'est pas bon d'indisposer et qui expédie rondement les affaires. M. GAVROY joua à merveille le rôle de tabellion de comédie, assisté de ses fantomatiques acolytes, MM. ROMANO et ZARB, en Prança et Empochetou. MM. YESSULA, ZOGHEB et STEFANI, tout le groupe des paysans béarnais et des gardes, furent également remarquables.

Au total, vrai succès pour les artistes amateurs et bonne après-midi pour tout le monde.

AUDI.



La Retraite de Rentrée

Ces trois jours de demi-solitude pendant lesquels, pris par les graves exercices d'une retraite scolaire et le travail quotidien de classe, on fait effort pour contenir une imagination encore sous le charme de deux grands mois de vacances, sembleront de prime-abord, à des esprits mal avisés, un contre-temps fâcheux pour des études aussi sérieuses que celles qui préparent de futurs bacheliers.

Loin de là. Rien n'est plus favorable au régime scolaire que cette forte reprise de soi-même par l'audition et la méditation des vérités fondamentales qui doivent régler nos mœurs dans le temps et pour l'éternité.

Et quoi de plus heureux pour faire se dissiper dans l'oubli du passé, les derniers mirages des vacances !

Plus libre de ses mouvements, l'âme prend alors son essor vers des régions pures et tranquilles et aux clartés très douces qui favorisent la pleine activité et le parfait épanouissement de l'être tout entier.

Aussi nous ne pouvons que bénir la divine Providence qui a bien voulu nous ménager, au début de l'année scolaire 1925-1926, la grâce si précieuse d'une retraite.

Malgré une certaine appréhension — toute naturelle d'ailleurs — qui précéda ce saint exercice, et le sérieux effort que nous coûta le premier pas à faire, tout alla pour le mieux, une fois la partie engagée.



R. P. Roger Guillemot O.F.M.

De plus notre tâche fut singulièrement allégée par *celui* que Dieu nous avait choisi pour nous dispenser sa parole : le Révérend Père Roger GUILLEMOT de l'ordre des Frères Mineurs et curé français de la paroisse de St.-Joseph du Caire.

Ses entretiens, malgré la gravité de leur sujet, étaient attendus et fort goûtés. C'est que *Petit Père* Roger, qui a été aumônier militaire au Maroc, a beaucoup vu et partant beaucoup retenu ; il a surtout beaucoup souffert. Qui racontera les exploits de haute valeur militaire qui ont mis en relief son courage, sa bravoure et son dévouement et qui lui ont mérité de si brillantes citations ?

Voilà pourquoi sa parole douce et pénétrante qui avait consolé tant de douleurs, essuyé tant de larmes, ramené tant de brebis égarées, a fait merveille en nous. Sous sa poitrine toute constellée de décorations nous avons senti un cœur grand, un vrai cœur d'apôtre qui nous comprenait et qui nous aimait : et ce cœur nous a conquis.

Depuis, nous nous sommes lancés avec plus d'assurance et d'ardeur dans la voie du Devoir et de la Vertu.

Que le Révérend Père Roger, veuille, une fois encore, trouver ici, de la part de ses chers et nombreux petits amis de Ste.-Catherine, l'expression de leurs sentiments de très vive gratitude et d'entier dévouement.

Un Retraitant.



Conférence Saint - Marc

Il est donc bien vrai que l'on fait son bonheur en travaillant à celui d'autrui ; c'est ce que constatent chaque année les Membres de la Conférence Saint-Marc. A la rentrée scolaire, les aînés, qui visitent régulièrement leur famille pendant les vacances, cèdent leurs droits aux nouveaux qui sont avides de réaliser combien il est délicieux de penser à d'autres qu'à soi-même ; c'est vraiment réconfortant de voir la générosité avec laquelle ils se lancent dans la voie de la bienfaisance chrétienne.



Le Conseil de la Conférence Saint-Marc.

Photo Givnoisian

Tout comme par le passé, les fonctions du bureau ont été assumées par ordre d'ancienneté.

M. A. HABRA est devenu notre Président ; M. E. CASSIR, notre Vice-Président ; M. G. HABRA, notre Secrétaire, M. X. CHARILAOS, notre Trésorier, et M. L. YELDA, notre Gardien du vestiaire.

Mais pour secourir la misère sous toutes ses formes, il faut des ressources. Aussi, dès les premiers jours de novembre, la traditionnelle circulaire vint faire appel à l'inlassable générosité des élèves. Le Lotus se fait un plaisir de la reproduire *in extenso* :

BIEN CHERS CAMARADES,

Que n'obtient-on pas quand, pour une cause sacrée, tous les cœurs battent à l'unisson ? Telle est la phrase proverbiale que nous nous plaisons à vous répéter, puisque voilà déjà dix ans qu'elle a trouvé son retentissement dans les âmes compatissantes des élèves du Collège. Tout nous porte à croire que cette année elle trouvera un écho agrandi dans le cœur de ceux qui l'entendront, car plus que jamais, nous sommes enclins à croire que la phalange d'âmes d'élite qui fréquente ce vieux Collège a fait siennes ces paroles sublimes : « *On ne se retrouve soi-même qu'à condition de se donner, et on ne s'enrichit qu'à condition de se dépenser.* »

Vous vivez la réalité de ces paroles, bien chers Camarades. Aussi, nous sommes assurés que vous ne limiterez pas votre générosité, dimanche prochain, 8 novembre, date à laquelle nous ferons notre quête annuelle pour subvenir aux besoins des pauvres que nous visitons à domicile.

La charité évangélique, toujours jeune, toujours agissante, depuis que le divin Sauveur a témoigné son amour pour l'humanité, continuera à porter la paix et l'espérance dans le cœur de nos chers visités. Dans un monde enfiévré de richesse, nous leur ferons constater qu'ils se trouvent moins seuls et que leur condition sera sensiblement améliorée, grâce aux bienfaisants effets de votre inlassable générosité.

Nous comptons aussi sur vous, bien chers Camarades, pour approvisionner notre vestiaire et pour assurer le succès de notre Loterie annuelle. Les lots que vous voudrez bien nous offrir, comme les effets usagés de vestiaire que vous nous réservez, seront reçus avec la plus vive reconnaissance.

Daigne le bon Dieu, qui a attaché d'innombrables récompenses à ceux qui font la charité, vous les faire partager ainsi qu'à tous ceux qui vous sont chers !

Croyez, bien chers Camarades, à nos sentiments les plus cordialement dévoués.

Les Membres de la Conférence.

L'effet attendu a dépassé toutes nos espérances. La quête a rapporté la somme de P.T. 2517. C'est un record. Aussi, dans le rapport annuel qu'on trouvera ci-après, et qui fut lu à l'Assemblée générale des sept Conférences de la ville d'Alexandrie, notre Secrétaire a eu un mot très élogieux pour les élèves du Collège, nos meilleurs bienfaiteurs :

RÉVÉRENDIS PÈRES,

TRÈS CHERS FRÈRES,

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

En 1849, M^{sr} de Ségur, ayant sous sa direction les enfants des Ecoles des Frères, se plaisait à envoyer les plus pieux d'entre eux porter à des pauvres vieillards de petits secours en argent ou en nature. Aussi, quand en 1856, il prit la direction de l'une des plus importantes associations de jeunes étudiants, il s'empressa d'établir dans l'œuvre une petite Conférence de Saint-Vincent de Paul.

Ces jeunes Conférences ne se développèrent pas très rapidement, car elles ne produisirent véritablement de féconds résultats qu'à la suite de la tourmente

de 1871. Vers cette date, le bon et saint Marquis de Ségur, digne héritier de la pensée de son frère, donnait la plus vive impulsion aux jeunes Conférences.

Nul ne saurait contester aujourd'hui l'utilité de ces Associations de charité. L'expérience a justifié ce que beaucoup considéraient à l'origine comme une témérité, et la pratique de la charité apparaît de plus en plus comme l'un des moyens les plus efficaces de fortifier la jeunesse dans la foi et dans la vertu. Apprendre à l'adolescent à se dévouer pour un plus pauvre que lui, n'est-ce pas offrir un précieux aliment à ce besoin de se donner, qui déborde d'un cœur de 16 ans ? C'est l'idée qui, il y a plus de trois quarts de siècle, a donné naissance à la Société de Saint-Vincent de Paul. Ce qui était vrai alors pour quelques étudiants, ne le serait-il plus aujourd'hui ? Ozanam ne se proposait-il pas, en effet, de mettre la vertu des Confrères sous le manteau protecteur de la charité ?

Notre modeste groupement s'est toujours inspiré de cette haute pensée de notre fondateur. Il a compris qu'une Conférence de Collège est un milieu béni où des jeunes gens viennent parfaire leur éducation chrétienne par l'apprentissage de la charité, et s'habituer à ouvrir très larges, en faveur des malheureux, leur bourse et surtout leur cœur.

Une Conférence est donc le complément naturel des diverses sociétés pieuses établies dans un Collège. Piété et charité, ces deux grandes choses demeurent inséparables. En effet, ne sont-elles pas les deux forces primordiales qu'il faut nécessairement mettre en mouvement, pour accomplir d'une manière complète et durable l'œuvre de formation morale ?

Mais alors, objectera-t-on, pourquoi ne pas permettre à un plus grand nombre d'élèves de jouir de ces avantages ? C'est qu'on exige des Membres de la Conférence des qualités sérieuses de piété, de travail et de régularité. Souvent on leur rappelle que l'honneur d'être les économes des pauvres les distingue parmi leurs condisciples ; que la bonne renommée de l'œuvre dépend de leurs efforts et qu'ils doivent être, par leur exemple au moins, les apôtres du bon esprit et de la piété. D'autre part, le nombre des familles visitées étant naturellement restreint, le nombre des Membres doit l'être nécessairement aussi, afin d'accomplir l'obligation de la visite hebdomadaire.

Notre champ d'action s'étend actuellement sur sept familles. Comme bien vous le pensez, Messieurs et chers Confrères, ce sont les familles riches en enfants qui font l'objet de nos prédilections.

C'est cette même pensée qui nous a poussés à grossir le nombre de nos petits protégés du Patronage de l'école gratuite S^{te}-Catherine. Présentement, nous en visitons 20. Il nous a été particulièrement réconfortant de constater les progrès, tant au point de vue de la conduite qu'au point de vue du travail chez certains de ces pauvres petits. La réunion trimestrielle, qui revêt un caractère officiel et à laquelle tous les résultats hebdomadaires sont proclamés, nous est d'un puissant stimulant.

Vous vous demandez peut-être, Messieurs et chers Confrères, comment nous trouvons nos ressources. C'est bien simple. Il est passé de tradition au Collège d'intéresser tout le monde à notre Conférence. C'est vous dire que nos bienfaiteurs sont légion. Chaque fois que nous avons fait appel à l'inépuisable charité des élèves, ils ont donné largement. Voici quelques chiffres bien significatifs : la quête

faite dans les classes, le 8 novembre dernier, nous a donné P.T. 2517 ; le bénéfice net de la loterie annuelle, P.T. 4339 ; les dons des Lauréats aux divers examens, P.T. 1133, etc. De sorte que sur les L. Eg. 160 versées dans les mains reconnaissantes des pauvres, les élèves ont donné près des 2/3. Ajoutez à cela que, grâce à leur générosité, notre vestiaire s'est trouvé amplement fourni de vêtements usagés. De ce chef, ils ont droit à notre très vive gratitude. Qu'ils veuillent bien en trouver l'expression ici.

Vous montrer dans les détails ce que fait notre Conférence, serait répéter les rapports précédents. Qu'il me suffise de vous dire que tout notre soin a été de maintenir et de continuer les bonnes traditions de nos aînés, que nous nous plaisons à voir grossir vos rangs.

Messieurs et chers Confrères, en essayant de vous donner un petit aperçu de notre Œuvre, je n'ai certes pas prétendu vous apprendre du neuf. Vos conférences, on ne cesse de nous le répéter et nous venons de l'entendre, font beaucoup mieux. Toutefois, je m'estimerai heureux si je vous ai convaincus que nous avons déjà un peu de cette intelligence du pauvre que nos Saints Livres ont enrichie de leurs plus belles promesses et qui se développera, je l'espère, quand nous aurons pris place parmi vous, à la lumière de vos conseils et au contact de votre ardente charité.

*
* *

ÉTAT DES RECETTES ET DES DÉPENSES DE L'ANNÉE 1925

	P. T.
Solde en caisse au 31 Décembre 1924	1830,—
Participation au Conseil Particulier, versée par la Conférence S.-Jean-Baptiste de la Salle	1560,—
Quêtes hebdomadaires des Membres	588,—
Quêtes privées des Membres	421, 5
Quête dans les classes (8 novembre)	2517,—
Bénéfice net de la loterie	4339,—
Don du T. C. F. Directeur	600,—
Don de MM. W. & L. Barsoum	500,—
Don de M. D. Galley	500,—
Dons des Lauréats	1148,—
Dons anonymes	1217,—
Vente de livres usagés et vieux papiers	931,—
	<hr/>
Total des recettes	16151, 5
	<hr/> <hr/>

DÉPENSES

	P. T.
Bons de pain et de fourneau.....	7135,—
Secours en espèces.....	180,—
Provisions : lait, viande, épicerie.....	680, 5
Loyers payés.....	2702, 5
Frais de pharmacie.....	818,—
Scolarités et frais de Patronage.....	1387, 5
Effets d'habillement, chaussures, couvertures.....	648,—
Frais de baptême, messes.....	155,—
Don à l'Œuvre des Jeunes Apprentis.....	200,—
Frais d'imprimés, affranchissement.....	90,—
Solde en caisse au 31 décembre 1925.....	2155,—
	<hr/>
Total des dépenses.....	16151, 5
	<hr/>

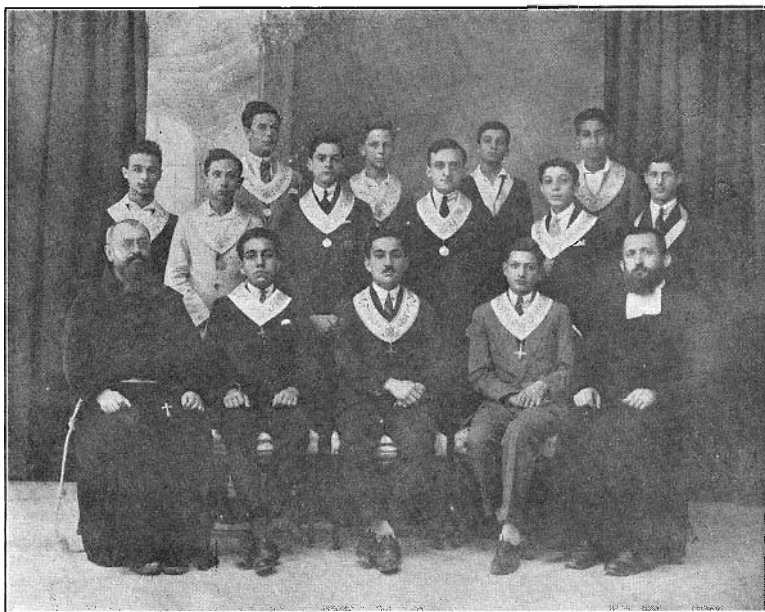
Le Président :

A. HABRA.

Le Trésorier :

X. CHARILAOS.

Les Membres de la Conférence adressent un cordial MERCI à tous leurs généreux bienfaiteurs.



Le Conseil de la Congrégation de la Très Sainte Vierge.

Photo Ginivisian

L'Épiphanie

6 janvier 1926

La fête des Rois est, par excellence, au Collège Sainte-Catherine, la fête des pensionnaires. De joyeuses agapes réunissent, au grand réfectoire des élèves, quelques professeurs, acteurs et musiciens, avant la séance qui leur est offerte. Roi et Reine sont légalement nommés et intronisés au milieu de joyeux vivats et de santés portées aux heureux souverains d'une heure. N'ayant pas eu l'heur de prendre part aux susdites agapes, un chroniqueur mieux informé conservera pour les âges futurs la minute des actes de ce festin royal.

Qu'il me soit seulement permis d'évoquer quelques particularités de la belle séance récréative à laquelle nous avons assisté et dont voici le programme :

Vers l'Etoile..... *Ouverture*

M. GAVROY dans son répertoire.

----- **TOMBOLA** (On commence) -----

Chez Hérode *Polka*

LE COLONEL DU 603

Pochade militaire.

La scène se passe à Monomotapa.

----- **TOMBOLA** (On continue) -----

Aurum, Thus et Myrrha *Berceuse*

M. DUTTON dans son répertoire

----- **TOMBOLA** (On finit) -----

Oskifécho..... *Sérénade*

A TRIFOUILLY-LES-ASPERGES

Quiproquo Vaudeville en un acte.

PERSONNAGES :

Moulineau, <i>maire</i>	MM. CÉPICH
François, <i>son boab</i>	ATTA
Pommier, <i>paysan</i>	JAOUCH
Zidore, <i>paysan</i>	GAVROY
Père Indigo.....	BANNOUT

Marche des Rois..... *Galop*

L'orchestre-jazz-band de M. HAFEZ — où trône l'impayable ABDOU qui fait plaisir à voir, radieux, à côté de sa batterie, grosse caisse, tambour, cymbales et Dieu sait quoi ? — nous entraîne, au son aigu de la petite flûte, sur la trace des bons Mages, Gaspard, Melchior et Balthazar, qui déambulent à travers les déserts de Syrie et d'Arabie, au pas lent et saccadé des chameaux et des dromadaires.

Nous rêvons de nuits étoilées et d'astres merveilleux, lorsqu'un *boum* ! mieux asséné que les autres sur la grosse caisse, nous ramène l'esprit à la réalité. Et c'est M. GAVROY qui réédite *C'est gentil d'êt' venu* ; il déclenche un tonnerre d'applaudissements, au grand dam des oreilles fragiles. Bissé avec insistance, il s'esquive en se faisant remplacer par M. CÉPICH qui nous débite une désopilante chanson franco-arabe. Et de rire de plus belle.

Le C. F. NATAL, Inspecteur, commence ensuite le tirage de la tombola, où maint lot fantaisiste échoit très judicieusement. Comme le sort est clairvoyant, quelquefois ! . . .

Quant à la *polka* qui suit vous pouvez croire qu'elle fut « piquée » et largement ponctuée.

Dans la pochade militaire qui vint après, M. ELIAS caricatura fort plaisamment le *Colonel du 603*, très épris d'esprit égalitaire et de justice. Au gringalet perdu dans sa contrebasse — M. GAMBÉ — il fait donner la petite flûte que détient majestueusement un poilu de taille — M. JAOUICH. Il s'insurge contre l'embonpoint avantageux de celui-ci et le condamne à maigrir jusqu'à ce qu'il soit aussi mince que lui. Je pense que l'intéressé aura le bon esprit de n'en rien faire. Chacun est ainsi houspillé à son tour, jusqu'au chef de musique — M. ATTA — qui a le tort de porter des besicles. Quelle impudence ! A ce compte-là, lui, Colonel, devrait porter un télescope ! . . . En définitive, du Courteline ébouriffant, à pleurer de rire.

Nous reprenons un peu de calme aux sons berceurs du *jazz* et la tombola continue. Entre temps, M. DUTTON, en français d'Outre-Manche, déclame *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf*. Ayant, comme il le dit, beaucoup de difficulté à s'exprimer en français, il nous chante, d'une voix chaude, une romance en anglais qui est vivement applaudie.

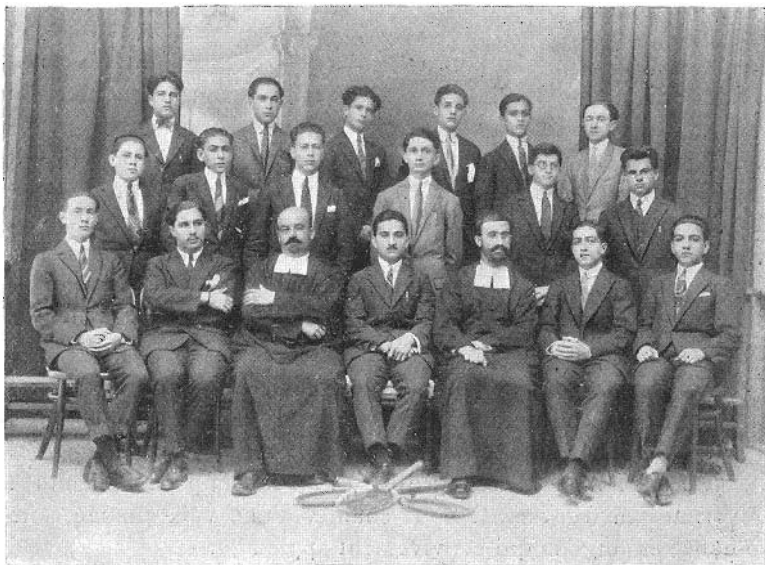
Pour finir, le groupe artistique professoral — pour ne pas dire professionnel — nous donne une petite comédie, vraie recette contre l'hypocondrie et dont le titre seul — *A Trifouilly-les-Asperges* — vaut tout un livret explicatif. L'action est insigni-

fiant, mais le quiproquo est si réjouissant, le jeu des acteurs si naturel, qu'il est impossible de ne pas rire.

M. CÉPICH, en M. Moulineau préparant son discours et soucieux de se procurer une écharpe digne de lui ; M. ΑΤΤΑ, en boab ; l'inénarrable M. JAΟΥΙCH, transformé en paysan au nom suggestif de Pommier, qui vient acheter, sur la foi d'une affiche datant de dix ans, une vache à « Mòssieu le màre » ; le cousin Zidore — M. GAVROY — vrai pochard au nez rutilant ; le Père Indigo — M. BANNOUT — marchand fort exact à réclamer son dû : tout ce monde s'agite, s'ébaudit à plaisir, pour la plus grande joie du spectateur qui trépigne d'aise et se tient les côtes de peur d'accident.

Je pense que personne ne s'est ennuyé durant cette joyeuse soirée. Nos plus sincères remerciements vont aux artistes bénévoles qui ont battu leur propre record.

VIDI.



Le groupe du Tennis.

Photo Ginivisian

Jacques d'Arnoux

Le *Lotus* est heureux de reproduire la partie saillante et vraiment belle de la dernière conférence de M. Michel BARAKATE.

Ce n'est pas la première fois que cet honorable Ancien du Collège et de notre Société littéraire nous fait le plaisir très délicat de nous tenir sous le charme de sa parole, en nous présentant des sujets intéressants et variés qui sont de vrais médaillons littéraires, sertis dans l'or fin d'une langue harmonieuse et pure ; consultez les habitués du Cercle d'Études : ils ne tariront point d'éloges à l'endroit de notre conférencier.

Son dernier entretien sur un beau livre, *Paroles d'un Revenant*, fut une leçon d'énergie morale illustrée par la haute et belle figure du lieutenant Jacques d'Arnoux, un des héros survivants de la grande guerre :

« En parcourant les vitrines des librairies pendant la guerre, je m'ennuyais rien qu'à lire les titres des ouvrages d'actualité ; n'ayant jamais été mêlé de près à l'effroyable drame, nous ne pouvions pas aimer ce genre d'écrits, où le style n'est pas souvent à la hauteur des sentiments.

« Quelques livres seuls méritent l'attention : « *Les croix de bois* », « *Le Feu* », « *Gaspard* », « *Bourru, soldat de Vaucquois* » . . . et la « *Vie héroïque de Guynemer* ». On peut ne pas aimer l'œuvre inégale d'Henry Bordeaux, mais on doit à la vérité de dire qu'il a fait là un chef-d'œuvre.

« Ce dernier livre m'a passionné comme un roman ; la vie de Guynemer émeut le cœur et l'intelligence, elle enchante l'imagination par son merveilleux, elle exalte l'enthousiasme. Elle a valu à Henry Bordeaux le témoignage d'estime d'un héros, le lieutenant Jacques d'Arnoux, auteur de *Paroles d'un Revenant*.

« Jacques d'Arnoux, descendant de la vieille famille des comtes d'Arnoux de Fleury, qui a donné son nom à un village (Fleury, dans la Marne) est né à Seignelay. A dix-huit ans, il s'engage volontairement au 12^e régiment de cuirassiers à Rambouillet ; il le quitte bientôt pour aller au front, où il est affecté au 116^e d'infanterie. Toute la première partie de son ouvrage est composée de souvenirs de guerre, où il retrace les épisodes tragiques auxquels il prit part.

« Dans l'offensive de Champagne (septembre 1915), il tombe blessé grièvement d'une balle à la cuisse ; quelqu'un, derrière lui, s'écrie : « Le fils du colon est tué ! » Il répond : « Pas encore ! »

« Il se relève ; tout à coup, un cri se répercute : « Les gaz ! » Haletant, suffoquant dans la fumée acre, il s'interpelle brutalement : « Allons ! Il faut sortir de là ! » Il fait deux cents mètres en rampant sur le flanc. Il n'en peut plus ; les brancardiers sont très peu nombreux et le poste de secours, trop loin. « Debout ! debout ! . . . Affaibli par des hémorragies successives, je vois, dit-il, le sol tourner en cirque. . . Pendant vingt minutes, je m'acharne sur ce terrain visqueux, me relève, retombe, me relève encore. . . »

« Enfin, deux blessés français plus valides l'entraînent et le soutiennent. L'année suivante, il est à Verdun : il passe une semaine effrayante, environné par les brisements de la mort, en ce lieu épique où, selon le mot de M^{me} de Noailles, « à force d'engloutir, la terre s'est faite homme ». C'est un des plus beaux chapitres de la partie « En campagne ».

« Un jour, il est guetté et cerné par l'aviateur allemand Fantôme-As et sept de ses compagnons. Le pilote, écroulé sur les commandes, l'appareil pique à mort : il est à 700 mètres et il coule à pic. Un instant le lieutenant reprend espoir, l'avion se rétablit et vole vers les Français ; mais non ! il retourne sur le secteur ennemi : « Je regarde Carré (son pilote) avec stupeur et le vois complètement affaissé sur l'épaule gauche, la tête renversée sur le rebord de la nacelle : il était mort. » Jacques d'Arnoux perd conscience. Quand il se réveille, il est à soixante mètres des lignes allemandes. Son corps est presque collé au sol ; les obus sifflent autour de lui, les balles claquent « comme de grands coups de fouet », l'air vibre et se déchire. Il fait de frénétiques efforts pour se traîner vers des zouaves qui le sollicitent : « Essaye, essaye quand même ! »

« Il a beau torturer sa chair, il retombe anéanti : « Non, je ne peux rien, je suis vraiment paralysé ». Il ne savait pas encore toute l'horreur de son état ; la colonne vertébrale fracturée et la moelle lésée, lui paralysent toute la partie inférieure du corps. Et les cuissons qui lui rongent la poitrine et le dos sont des éclaboussures d'essence : par suite de l'écrasement du réservoir, son buste a été échaudé.

« Vingt-six heures, il restera ainsi, priant et évoquant des souvenirs lointains de son enfance pour oublier sa souffrance.

« A la nuit, une patrouille allemande s'approche ; elle a peut-être pitié de lui, car on ne l'achève pas ! On lui refuse seulement un quart d'eau. Qu'aurait fait un autre à sa place, accablé de souffrances surhumaines ? Il se serait laissé mourir, désespé-

rément. Mais lui, demande à Dieu de ne pas l'abandonner : « Mon Dieu, je ne veux pas mourir ! » De toute la force de son âme héroïque il va lutter et se « colleter avec la mort », suivant la belle expression de Stendhal, seconde par seconde, inlassablement. Ses prières sont exaucées : une patrouille de zouaves réussit à l'enlever du milieu des barbelés.

« Comme l'a dit Eugène Marsan : « Si Jacques d'Arnoux a pu survivre, s'il a pu marcher, à peine, s'il a pu penser, écrire, c'est pour l'avoir voulu. »

« Le docteur Marquis, à qui on l'a confié à l'ambulance, essaye une « courageuse pendaison » : pour dégager la moelle épinière et redonner vie à ce corps inerte, le blessé fut, une heure durant, accroché par la mâchoire. On le ramène ensuite dans la salle d'ambulance.

« Il voudrait, tant la torture l'accable, se déchirer, à coups d'ongles, la poitrine ; il ne peut pas. « J'essaye au moins de presser ce buste en feu contre mon bouclier, mais

de fulgurantes douleurs, parties de la moelle épinière, me font retomber dans l'inertie ».

« Pour ne pas se laisser abattre par le désespoir, il cherchera tout ce qui est capable de l'exalter. L'histoire extraordinaire de Ligéïa (dans Edgard Poë), l'enflamme : il décide d'apprendre par cœur tel passage et de se le réciter sept fois par jour, farouchement, afin de s'infuser une volonté d'acier.

« Il fait de son corps un champ d'expériences ; chaque jour il le soumet pendant cinq heures, coupées d'intervalles, à une contraction musculaire, et il y apporte « une rage sourde, une rage placide. »



Jacques d'Arnoux.

« Quelle joie lorsqu'il constate que cette crispation non seulement diminue l'atrophie de ses membres inférieurs, mais encore éperonne et soutient l'effort de sa pensée. Un jour, ses yeux tombent sur une gravure de Michel-Ange : « la Furie ». Il est foudroyé de joie : désormais elle sera toujours avec lui ; de son regard ardent, de son visage en feu, de sa bouche frémissante, elle aiguillonnera son être ; elle lui permettra de braver toutes les tristesses et toutes les douleurs.

« Il se remet à l'étude des tragiques grecs ; il se délecte de la lecture des « géants » : Dante, Shakspeare, Pascal. Si jamais ses élans faiblissent, si l'enthousiasme va s'éteindre, il se secoue : « Depuis deux jours, tu manques de flamme dans tes prières, « dans ton travail... Précipite toute lenteur, cravache toute inertie, « galvanise, par la rage, ce nirvana matinal. Ta mémoire, ta ferveur, « ta volonté ne progresseront jamais sans l'intensité inouïe. Pareille « intensité exige une force nerveuse extraordinaire ; mais cette « force s'entraîne, se développe. Ne l'as-tu pas triplée depuis deux « ans ? Courage, à force de galvaniser tes cellules et tes tissus « nerveux, tu les rendras plus vibrants, plus endurants, plus aptes « à la charge. »

« Pendant qu'il flagelle ainsi sa faiblesse, son père, le colonel d'Arnoux, souffrant d'une aortite grave qui nécessite une opération urgente, entre au Val-de-Grâce. Jacques d'Arnoux veille son père et dépense ses pauvres forces auprès de lui pour lui soutenir le courage. Après l'opération, excessivement délicate, le lieutenant d'Arnoux continue sans répit son dévouement, malgré de violentes fièvres, demandant à Dieu de le faire souffrir, lui, mais d'épargner son père.

« Le résultat de tant d'abnégation est poignant : le colonel d'Arnoux qu'une année de souffrance a « vieilli de quinze ans », embrasse un soir ses enfants en leur disant : « Mes pauvres « chéris, vous ne saurez jamais combien votre papa a souffert... » deux heures après il agonise.

« Et voilà son fils Jacques, ce mutilé de vingt-quatre ans, devenu le chef d'une famille de neuf enfants. Il faut qu'il vive, il faut qu'il s'arrache lui-même à la mort et qu'il dirige, aidé d'un de ses frères, cette famille, digne de la vieille France.

« Il enchante son âme au bercement de la musique : il aime les grands classiques : Chopin, Bach, Mozart, et surtout Beethoven.

« Qu'on me permette de citer ici un souvenir personnel : il y a deux ans, j'étais allé me reposer, après un séjour de vingt mois à Paris, à Kérérault, dans le Finistère. C'est un petit village

qui doit son nom à un manoir, où je logeais, et qui date du seizième siècle.

« La châtelaine de céans, M^{me} D..., me présente au lieutenant d'Arnoux et me raconte, en secret, son douloureux martyre. Aucune tristesse ne transparaît dans son regard : je lis dans ses yeux profonds, tout vibrants d'intelligence, une exaltation rare de l'âme, une allégresse perpétuelle. Cet être qui débordait hier de vie, qui aimait tant les exercices physiques, les sports, ne peut plus se permettre de marcher qu'une heure par jour, et appuyé sur des béquilles. Et pourtant il ne se plaint pas... »

« Plus d'une fois je l'accompagne chez une famille amie du voisinage, où une jeune créole, aux doigts souples et à l'âme artiste, nous joue les plus belles symphonies de Beethoven. Il écoute, la tête dans ses mains, avec une gravité presque religieuse, il boit « les plus pures joies de ce monde » à entendre *la Marche Funèbre de la symphonie héroïque* ; il lui demande de nous verser « le breuvage des héros ».

« Un autre souvenir : le lieutenant d'Arnoux aime les vers claironnants d'épopée, de Hugo. Comme il les dit avec ardeur, avec passion, les rythmes de *la Colonne* !

« Oh ! quand il bâtissait, de sa main colossale... »

« Le lieutenant d'Arnoux passe dix heures par jour étendu sur son lit ou une chaise longue, et c'est dans cette position qu'il travaille, couvrant de sa large écriture feuilles sur feuilles, ou lisant, la plume à la main, les chefs-d'œuvre de la pensée.

« Malgré sa culture et sa jeune célébrité (en 1923, année dont je parle, *la Revue des Deux-Mondes* avait déjà publié « Tombé du ciel entre les lignes », qui est un fragment de *Paroles d'un Revenant*, et *la Revue des Jeunes*, « la Semaine Sainte à Verdun » qui est un autre fragment), il garde avec tous une noble simplicité, une urbanité charmante... »

« Et c'est ainsi qu'il nous apparaît, à travers son livre.

« J'y ai retrouvé son âme splendide de jeunesse et d'enthousiasme. Je souhaite que *Paroles d'un revenant*, trouve de nombreux lecteurs partout. Depuis que l'ouvrage a paru, il a fait beaucoup de bien (1) ; il a consolé de grands désespérés, comme en témoigne M. Guyon-Cesbron (dans un article de *la Revue Hebdomadaire*) qui, paralysé, lui aussi, des deux jambes et dès l'âge de 15 ans, torturé depuis, de toutes sortes d'angoisses

(1) En trois semaines, à Paris, vingt mille exemplaires ont été enlevés. C'est un grand succès de librairie. Plusieurs traductions en ont été faites,

physiques et morales, a rendu un hommage émouvant à Jacques d'Arnoux pour l'énergie que son livre lui a insufflée. »

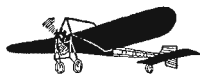
*
* *

« La Presse parisienne a été unanime à saluer l'apparition de cet ouvrage. Ce livre, dit M. Henry Bordeaux, « est une école d'énergie » ; et M. Robert Kemp, dans la *Liberté* de Paris, proclame qu'on « pourrait juger de la qualité des cœurs, à l'épreuve de ce « livre. Quiconque ne l'aimera point est incapable d'éprouver de « nobles émotions, de comprendre les héros de l'art, un Beethoven « qui « saisit le destin à la gueule », ou un Michel-Ange, victorieux « de la maladie, de l'âge et des hommes ».

« On pourrait continuer longtemps à citer ainsi des extraits des quotidiens français de toutes couleurs politiques.

« Je préfère terminer sur ces lignes de M. Jean Guyon-Cesbron qui dit de lui-même « qu'il avait compris que, dans une société anémiée, affolée et avilie, c'est aux morts, aux mutilés et aux infirmes, à tous ceux qui vivent plus près de l'Éternel, dans la familiarité de la mort et la tension de l'effort, l'exaltation de la douleur et de la grandeur, que c'est à eux de prendre la tête, de chercher et d'indiquer le chemin, de réveiller les consciences et de ranimer au besoin les cœurs. Mais, si le courage ne lui a jamais manqué, si, explorant le flot incessant des apparences et les abîmes de la déréliction, il fut bien souvent tenté, non sans un regret vers de plus aventureux rivages, de regagner le havre de certitude où sont ancrés les disciplines éprouvées des grands âges passés, sa foi et son enthousiasme faiblissaient parfois, ces deux lectures (*Vie de Jean du Plessis de Grenédan, commandant du Dixmude* et *Paroles d'un Revenant*) les lui ont rendus. A l'âme de Jean du Plessis, à son père qui nous l'a restituée, et à Jacques d'Arnoux, il tient, dans l'espoir d'en convaincre d'autres, par l'affirmation de sa reconnaissance, à dire bien haut merci ! »

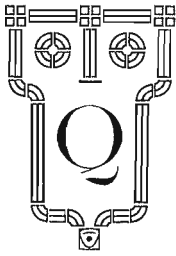
M. BARAKATE.



LES ANCIENS ET AMIS

Le T. C. Frère Isaïe-Michel,

Visiteur de Moulins

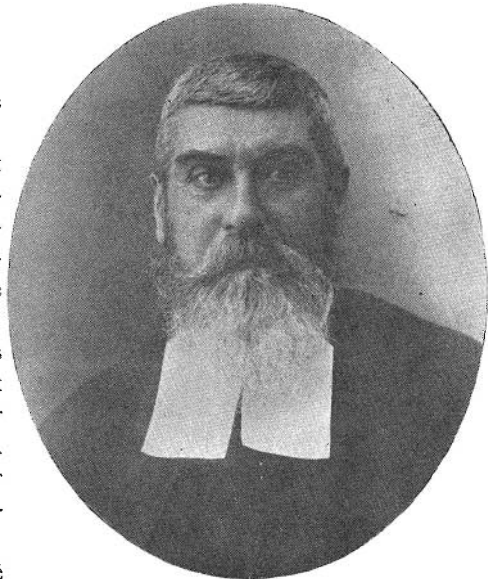


QUEL n'a pas été notre profond regret d'apprendre, à la rentrée d'octobre, que le C. F. Isaïe-MICHEL, Pro-Directeur du Collège S^{te}-Catherine, quittant définitivement l'Egypte pour la France, s'était embarqué le 4 septembre dernier.

Après avoir, en qualité de Directeur, assuré le bonheur et la prospérité du Collège St.-Joseph, à Ramleh, le C. F. Isaïe-Michel fut nommé, en 1919, Procureur au Collège S^{te}-Catherine, puis Directeur du Collège de Khoronfish, au Caire.

Depuis 1920, nous avons eu l'honneur et le plaisir de le voir brillamment seconder la direction de notre cher Collège, comme Pro-Directeur.

D'une activité débordante, il s'est toujours trouvé sur la brèche, ici ou là, sans se départir jamais de cette douce sérénité



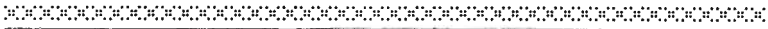
Le C. Frère Isaïe-Michel.

qui rayonnait la confiance et la joie. D'un goût sûr et fin, il sut donner à toutes nos fêtes religieuses et profanes, d'une ordonnance toujours parfaite, un éclat qui était remarqué et apprécié.

On sait aussi avec quelle patience et quelle persévérance il mena à bien les négociations en vue de l'achat d'un terrain à Chatby pour la construction du nouveau Collège S^{te}-Catherine. Les belles qualités, que trahissait chacune de ses créations, l'ont très heureusement désigné à ses vénérés Supérieurs pour les fonctions de Visiteur dans le Bourbonnais : nous l'en félicitons vivement.

Nous aimons à penser qu'au cours de ses pérégrinations dans la province commise à sa prudente et sage direction, le nouveau Visiteur de Moulins se souviendra des anciens et amis de S^{te}-Catherine, et que, dans les célèbres sanctuaires de Paray-le-Monial, d'Orléans, et de Nevers, pour nous sa prière au Sacré-Cœur de Jésus, à S^{te} Jeanne d'Arc et à la Bienheureuse Bernadette, montera ardente et de toute première efficacité.

Que le royal Enfant de la Crèche que nous avons beaucoup prié, bénisse le vaste champ de son apostolat et le féconde puissamment.



Le C. Frère Aubin,

Directeur du Collège St - Louis

(Mansourah)

Après quinze années d'un fécond inspectorat au Collège Sainte-Catherine, le C. Frère AUBIN a été appelé à prendre la direction du Collège S^t-Louis de Mansourah. Il nous a donc quittés le 9 septembre, emportant avec lui nos regrets les plus sincères et nos plus chères bénédictions ; car, malgré l'apparente sévérité sous laquelle sa charge très ingrate nous le représentait, le C. Frère Aubin n'a jamais été pour nous un vivant symbole de la rigidité brutale qui brise, ni un agent de la terreur qui déconcerte les meilleures volontés, mais bien le gardien vigilant d'une discipline faite de douceur et de force, et le défenseur de l'ordre contre toute incursion intempestive et malsaine.

N'est-ce pas à cette discipline ferme sans raideur, prévoyante et nullement tracassière que s'est levée, à chaque fin d'année scolaire, cette superbe floraison de lauriers dont se glorifie et à

juste titre notre bon vieux Collège ? Ordre et travail, discipline et succès naissent et croissent sur la même tige pour s'y épanouir harmonieusement.

Nos regrets sont donc bien fondés.

Mais, si vifs que soient ces regrets, nous ne pouvons cependant nous défendre d'un réel sentiment de fierté en sachant notre vénéré mentor à la tête du Collège Saint-Louis de Mansourah, son nouveau champ d'action.

Au C. Frère Aubin, directeur, avec l'hommage de notre respect et de notre gratitude, nos meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité.

*
* *

Le **C. Frère Pierre-Calixte**, procureur au Collège Sainte-Catherine de 1920 à 1925, vient d'être nommé Procureur général des Frères pour le District de l'Égypte.

Ce témoignage de haute confiance récompense bien les qualités rares de l'administrateur sagace et prudent qui de tout temps ont distingué le C. Frère Pierre-Calixte.

Qu'à nos prières le ciel lui accorde des grâces de choix pour que longtemps encore il coopère à la plus grande prospérité de son district et de sa Congrégation.

À son très digne successeur, le **C. Frère Athanase**, va notre salut très cordial et le plus respectueux. On sait que Frère Athanase a dirigé, durant une période de six années, l'important collège des Frères de Port-Saïd et que, au cours de son fructueux directorat, les œuvres de cet établissement bien français ont pris un essor dont il gardera longtemps l'allure et la puissance.

*
* *

Nos souhaits de bienvenue aux **Chers Frères Philothée-Jean et Natal de Jésus**, deux anciens professeurs de notre cher Collège, et qui nous reviennent promus à la charge d'Inspecteur.

Ces souhaits se doublent de vœux non moins ardents afin que le bon Dieu, qui les a placés à ces deux postes importants, les comble de ses bénédictions et leur ménage les joies réconfortantes d'un fructueux apostolat parmi nous.





Réception d'étudiants catholiques étrangers par le Cardinal Dubois.
(à gauche, en haut, un groupe de nos Anciens).

*
* *

Paris, le 28 novembre 1925.

Au Très Cher Frère CYPRIEN
Directeur du Collège Sainte-Catherine
Alexandrie, (Egypte).

« Les soussignés, réunis aux Francs-Bourgeois pour célébrer la fête de Sainte-Catherine, envoient au C. F. CYPRIEN, Directeur, et au C. F. ITALE, Sous-Directeur, leur respectueux souvenir et leurs vœux pour la prospérité toujours croissante du Collège dont ils aiment à se dire les anciens élèves. »

Signé : E. Raimondi, A. Baratta, J. Manzoni, H. Sabbagh, J. Stipanovich, J. Anhoury, M. Télémat, M. Ascar, G. Sarkis, N. Risgalla, E. Khouri, L. Barcelon, L. Savignon, M. Pohoski, A. Mabro, H. Bichara, G. Matouk, R. Trigaci.

Distinctions

Sa majesté le Roi Fouad 1^{er} a daigné conférer la deuxième classe de l'ordre du Nil (grand officier) à M. Yves DE BELLEFON, Consul de France à Yokohama, ancien Sous-Directeur à la Section d'Afrique.

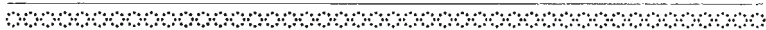
La quatrième classe de l'ordre du Nil (officier) à M. François D'ANGELIS, Consul de France, gérant le Consulat d'Alexandrie.

*
* *

Par décret royal, M. Léonardo CHIARA, pharmacien au Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Egypte, et ancien élève du Collège St^e-Catherine, vient d'être nommé Chevalier de la Couronne d'Italie.

*
* *

Nous apprenons avec une très vive satisfaction que Monsieur Clément ACKAOUI, Ingénieur Agronome et Topographe, a été admis, par un décret ministériel de Paris, au nombre des membres de la Société de Pathologie Végétale et d'Entomologie Agricole de France.



Succès

Ecole Centrale.

Ont obtenu le diplôme d'ingénieur de l'Ecole des Travaux publics :

MM. Antoine ESPOSITO	MM. Rodolphe FORETICH
Antoine NAHAS	Charles AIRUT
Alexandre KÉRAME	Albert BENIN
Antoine CORBI	Joseph SHAMA
M. Lucien DANÉY	

Faculté de Médecine.

- M. Victor CÉGAN a été reçu docteur à l'Université de Gênes.
- M. Arthur MOUSSU vient d'obtenir le grade de Docteur (Faculté de Montpellier).

Ecole Française de Droit du Caire.

(Session de novembre 1925)

Licence en Droit :

MM. Hussein ARIF	MM. R. Eyd SABBAGH
Antoine CHAMÉ	Anast. ZACAROPOULO

Baccalauréat en Droit (2^{me} partie) :

MM. Alphonse NEIROUZ	MM. Mohamed SALEM
Ibrahim LABIB	Georges PASSADEOS
Khalil FAUZI	Fahmy HASSABALLAH

Baccalauréat en Droit (1^{re} partie) :

MM. Gaston BOROMÉO	MM. Anast. STYLIANOUDIS
Chafik FRANCIS	Alexandre ZARIFFEH
Ibrahim LABIB	Alfred NAWAWI
Gabriel HURI	Abd el Rahman SOBHI

Baccalauréat de l'Enseignement Secondaire.

(Session d'octobre 1925)

Deuxième Partie :

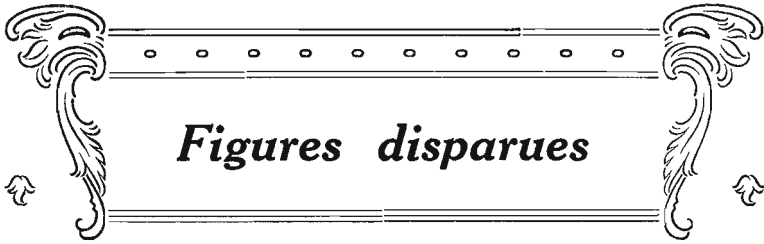
Mathématiques.	Philosophie.
MM. Michel ASCAR A.B.	MM. Chafik NAKLÉ A.B.
Emile BADDOUR A.B.	A. GABBOUR A.B.
	Louis COLAVOLPE

Première Partie :

Sciences - Langues Vivantes.

MM. Henri YESSULA A.B.	MM. Edmond SACKS
Joseph TANNOUS A.B.	Victor SOUSSA
Sélim BACKOUM	Antoine SAVOPOULO
Mouktar MOUSSA	Albert TADROS





Figures disparues

« Mes Chers Amis, . . . vous êtes pleins de jeunesse et de santé, et c'est l'âme toute rayonnante de bonheur que vous allez entr'ouvrir toutes grandes vos ailes pour les plages ensoleillées des vacances ; mais, prenez garde à la mort jalouse de vos printemps. Peut-être, avant la rentrée prochaine, aurons-nous à déplorer la mort de l'un ou de plusieurs d'entre nous. Oui, la grande faucheuse est là qui vous guette ; ainsi donc soyez prêts . . . »

Telles furent, en substance, les quelques paroles prononcées par notre bon et zélé Père Aumônier, le matin même de nos vacances dernières, alors que nous clôturions, au chant du *Te Deum*, l'année scolaire 1924-1925.

Ces paroles très graves et qui, à plus d'un, semblèrent déplacées à la veille de goûter enfin les joies si douces de la détente intellectuelle et de la pleine liberté, devaient être un précieux avertissement pour deux de nos camarades que le bon Dieu a rappelés à lui, dans les premiers jours d'août : Gabriel ACCAOUÏ, de la classe de 6^{me} qui mourut, à la suite d'une fracture au crâne survenue alors qu'il prenait ses ébats sur la plage d'Aboukir, et Fernand HALIL, de la seconde D, que la fièvre typhoïde emporta rapidement.

Leur mort prématurée a jeté dans la tristesse et le deuil leurs parents et amis qui, aujourd'hui encore, ne peuvent se faire à leur absence. Mais si grande que soit leur douleur et la nôtre, sachons supporter avec une résignation bien chrétienne les coups parfois violents qui nous séparent de ceux que nous avons connus et aimés.

Et, comme disait un vrai sage de la vie : « n'oublions pas que la mort n'est pas *que* terrible, mais aussi précieuse.

« L'Eglise, après nous avoir fait chanter le *Dies iræ*, ne nous conduit-elle pas de la terreur des jugements de Dieu à l'espérance joyeuses du plein *repos* ?

« Attachons-nous à l'aspect : *joie* de la mort.

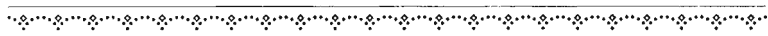
« Teintons d'*Alleluias* nos *De profundis*.

« Oui, mettons Dieu au bout de notre pensée et notre horizon s'élargira. Et que ce Dieu soit notre *vrai* Dieu, c'est-à-dire le *bon* Dieu. De ce jour, la mort nous apparaîtra pour ce qu'elle est

réellement aux enfants de Dieu, restés fidèles, aux frères bien aimés de Jésus : l'arrivée chez Celui qui nous attend depuis longtemps et qui est : *notre Père.* »

Oh ! qu'ils sont heureux ceux que le Père a reçus dans sa Maison !..

Que les chers Parents de nos bien aimés disparus trouvent ici nos religieuses et sincères condoléances.



Le C. Frère Léon-Martin

Le 4 octobre 1925, la Communauté religieuse du Collège S^{te}-Catherine conduisait à sa dernière demeure, le Cher Frère

Léon-Martin emporté subitement dans le plein épanouissement de ses vingt-huit ans.

Durant les six années qu'il professa au Collège, le Cher Frère Martin fut un maître d'une joviale activité que teintait agréablement une piété douce et entraînant. Sa bonté était caractéristique. Frère Martin, comme nous aimions à le nommer, eut vraiment le secret de dissiper, du ciel de notre âme, les ombres qui s'y amoncelaient parfois ; son bonheur n'était-il pas de nous savoir heureux ? Aussi s'ingéniait-il, sans nul souci de la peine, à jalonner notre route

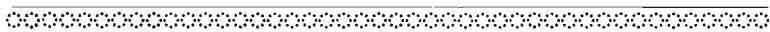


Le C. Frère Léon-Martin.

des meilleurs appuis moraux et d'une efficacité presque toujours infallible.

L'apparente vigueur de son tempérament physique semblait lui permettre une longue carrière de dévouement. Au cours des grandes vacances de 1925, à la suite d'un accès de fièvre sans caractère alarmant, il dut s'aliter ; mais l'évolution régulière de cette légère maladie laissait espérer qu'il pourrait reprendre sa classe à la rentrée scolaire : le Seigneur en avait jugé autrement. Le travail déjà fourni par ce pieux et ardent ouvrier de la première heure lui suffisait : le temps de la récompense était arrivé. Dans la nuit du 3 au 4 octobre, le Cher Frère Martin succombait, terrassé par une congestion pulmonaire. La nouvelle de cette mort foudroyante impressionna vivement les membres de la Communauté et les élèves et amis du cher défunt.

Nous avons la confiance que la divine Bonté aura ménagé un accueil plein de douceur et d'allégresse à celui qui s'efforça, sur la terre, d'être du nombre de ceux à qui il a été dit « Bienheureux les pacifiques car ils seront appelés enfants de Dieu. »



Le C. Frère Justin

Le 22 janvier, au matin, se mourait le regretté Frère JUSTIN, que trente années de fécond apostolat au Collège Ste.-Catherine ont largement fait connaître et aimer.

C'est en 1872, alors qu'il était encore élève du Collège St.-Joseph du Caire, que le Frère Justin entendit l'appel du Maître qui le destinait à l'œuvre incomparable de l'éducation chrétienne de la jeunesse. Généreux et ardent, il répondit, sans tarder, à la sollicitation pressante de la grâce.

Après avoir professé, avec succès, à Ramleh, à Constantinople et à Jérusalem, il vint à Alexandrie poursuivre la tâche qu'il avait si bien commencée, semant avec un zèle vraiment apostolique ses précieux conseils et surtout ses exemples, dans le cœur des nombreux enfants qui eurent le bonheur de passer entre ses mains.

Tant de belles moissons déjà amassées réjouirent si bien le cœur de Notre-Seigneur que, pour parfaire l'âme de son fidèle serviteur, Il le fit passer par la voie douloureuse de l'épreuve. A la suite d'une chute malencontreuse qui lui brisa la jambe, il souffrit vingt années durant d'une pénible claudication.

Malgré les nuits de longue insomnie occasionnée par les douleurs vives de sa jambe fracturée, aucune plainte n'effleura

jamais ses lèvres ; et, comme si de rien n'avait été, au jour, il reprenait, avec entrain, le labeur inachevé de la veille.

Il consacra les dernières années de sa longue carrière à l'instruction de la portion choisie du Seigneur : les petits et les pauvres. Dès lors, il ne vécut que pour ces chers déshérités de la nature, ces membres souffrants du Christ.

Vers la fin de décembre 1925, atteint d'une légère indisposition qui lui causa la fièvre, le C. Frère Justin dut s'aliter. Le mal s'aggrava. On jugea alors prudent de lui faire administrer les derniers sacrements qu'il reçut en parfaite connaissance. Trois jours après, il rendait sa belle âme à son Créateur. Il avait soixante-douze ans.

Oh ! avec quelle confiance, ce bon et fidèle serviteur dut se présenter au Père de famille ! Comme elles lui furent douces à entendre ces paroles du Maître : « Venez le béni de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire . . . ».

Ses funérailles furent une magnifique expression de la reconnaissance populaire.





Le Coin des Anciens

A la manière de J. M. de Hérédia

Sur le fleuve.

*Le grand dieu de granit dort debout, dans l'attente,
Près du fleuve éternel où la vague, passant,
Roule le crocodile à l'œil morne et puissant
Sur le limon fangeux, comme une algue géante.*

*Râ se tait. Le Nil bleu jase, court et serpente.
Le soleil y projette une lueur de sang
Qui plonge et se fait rose et va s'affaiblissant
Parmi les clairs lotus qui festonnent la pente.*

*Les lourds acacias se penchent. L'air frémit
Et le disque vermeil, sur le Sphinx endormi
Jette ses rayons chauds qui glissent en silence.*

*Un temple ruiné semble vêtu de blanc
Et les lourds papyrus, muets de somnolence
Egratignent le ciel de leur bouquet tremblant.*

Le Gladiateur.

*Pollus consul, la dague et le poignard au rein
Passe, vêtu de pourpre, au cœur du Colisée,
Et dans le podium court une foule embrasée
Qui déferle et se choque ainsi qu'un flot marin.*

*La plèbe ondule et bruit. Le gladiateur serein
Au masseur lesté tend sa poitrine bronzée.
Et, dieu du Tibre clair, faune issu de Thésée,
Surveille au pulvinar l'Impérator qu'il craint.*

*Dans l'arène, dressé comme un fauve lubrique,
La sueur humectant son corps, couleur de brique
Il croit voir son rival mourant s'humilier*

*Et regarde, tout fier, dans l'éclat de sa force
Se réfléchir, brillant et lustré, comme un torse
L'azur du ciel d'Ombrie aux flancs du bouclier.*

Naoum KHOUGAZ.

Sur la route libanaise

14 Août. Cher Ami,

C'est de la florissante ville de Caïffa que je t'adresse avec mon plus cordial salut, les premiers feuillets de mon carnet de route.

Jusque-là, malgré mon très vif désir d'enregistrer au fur et à mesure mes trop fugitives impressions de voyage, j'ai dû, faute de temps et de commodité, me réserver pour plus tard, me contentant de garder fidèlement dans ma mémoire et dans mon cœur, tous les sites, tous les sentiments que, depuis le 12 au soir, j'ai vu se lever le long de ma route...

Je tairai la banalité du paysage qui accompagne le voyageur d'Alexandrie à Kantara, surtout lorsqu'il s'embarque par le train de 15 heures ; aussi ne s'insurge-t-il nullement contre l'incivile façon de faire de la nuit qui, sitôt passé Benha, lui dérobe brusquement le spectacle de la terre, pour lui dévoiler — et avec quelle magnificence ! — les splendeurs orientales d'un beau ciel étoilé...

À 21 heures 30 nous stoppions en gare de Kantara, rive occidentale. Le canal est à deux pas de nous, il déroule uniformément son ruban d'azur sombre qui par instant s'argente sous les feux puissants des projecteurs. Nous le traversons presque sans nous en apercevoir, et, en quelques minutes, nous abordons un nouveau continent : l'Asie qui, à première vue, nous impressionne assez désagréablement ; ne suis-je pas en terre étrangère et au seuil du grand désert arabe ?...

La pénurie de voyageurs me permet de m'installer aussi confortablement que possible afin de pouvoir tromper la fatigue et l'ennui de huit heures de chemin de fer, la nuit, à travers une région entièrement désertique. Mais, la compagnie qui dessert cette ligne ne s'est pas mise en frais pour satisfaire ses clients ; aucun aménagement pour leur faciliter les bienfaits d'un sommeil réparateur.

Après trois heures d'attente, à minuit exactement, le train démarre... Bientôt vaincu par la fatigue, et quelque peu bercé par le bruit monotone et sourd des wagons en mouvement, je m'endors... De temps en temps, la position anormale de mes membres gênés, la dureté de mon traversin de fortune, un arrêt subit capable de me démonter toutes les articulations, m'arrachent brutalement des bras très complaisants de Morphée ; alors je me réveille en sursaut, les jambes raides, les côtes à demi défoncées

avec, pour complément gratuit, un douloureux torticolis... Ce manège dura toute la nuit... Mais nous voici aux avant-postes de Ludd. Il fait grand jour. Les collines de roche ou de sable se perdent par endroits sous une végétation rachitique mais qui devient plus vigoureuse et plus dense au fur et à mesure, que nous approchons de la ligne Jaffa-Jérusalem.

En gare de Ludd l'animation des quais jette la vie et la gaieté dans le cadre désolé d'une nature presque avare.

Au delà de la Diospolis des Romains, nous longeons en bordure orientale la plaine fertile de Saron couverte de vignes.

Bientôt la voie se rapproche du rivage de la mer. Sur notre droite se dresse le djebel Mâr-Elyâs ou le Carmel, la montagne de Dieu... Enfin Caïffa surgit au milieu de belles plantations d'oliviers et de palmiers : il est 10 heures. Je reprends contact avec la rassurante fermeté du sol et la reposante vision d'un site nouveau et de suite aimé...

Après un brin de toilette et un réconfortant déjeuner, je me décide à faire l'ascension du Carmel. Le chemin carrossable qui s'agrippe au flanc nord-ouest du promontoire aboutit au Couvent d'Elie, résidence des RR. PP. Carmes. L'église est dédiée à Notre-Dame du Carmel ; dans la niche qui surmonte l'autel principal, trône la Vierge, Mère de Dieu, telle qu'elle se montra à saint Simon Stock, au XVII^{me} siècle. Sous l'autel se creuse une grotte qui aurait été habitée par le prophète Elie.

En sortant de l'église, on remarque un monolithe pyramidal surmonté d'une croix ; cette stèle funéraire rappelle au pieux pèlerin le massacre par les Turcs des Français malades et blessés, après la retraite de Bonaparte en 1799. De ce point dominant de la montagne sainte, le regard charmé flotte sur la mer et la côte, du phare de Tyr jusqu'à Césarée, tandis qu'à l'Est, après avoir un moment suivi la crête sinueuse du Carmel, il s'élève hardi jusqu'au sommet rocailleux de l'Hermon dont la cime superbe plonge à 2.760 mètres dans l'azur.

15 Août. — Mon désir avait été de fêter l'Assomption de Notre-Dame dans son sanctuaire béni du Mont Carmel, ou dans la délicieuse chapelle de l'Annonciation, à Nazareth ; mais des circonstances inattendues précipitèrent mon départ de Caïffa pour Beyrouth...

Hier donc, à 11 heures précises, et en compagnie de cinq autres voyageurs, nous quitions l'antique Sycaminon.

Rien de plus intéressant que cette randonnée à travers des pays encore inconnus pour nous, et par des chemins les plus

pittoresques qui soient. La route Caïffa-S'-Jean d'Acre emprunte tout simplement le rivage de la mer qui s'arque vers le nord, pour former la scintillante baie de la fameuse Ptolémaïs d'autrefois, la proie tant convoitée de tous les peuples circumméditerranéens du moyen-âge, et qui, au temps de sa splendeur, fut avant tout l'inexpugnable citadelle des chevaliers de Saint-Jean pour devenir la reine prépondérante de l'immense province conquise par Djezzar Pacha.

Acre n'est plus aujourd'hui qu'un port déchu, une petite ville-musée ou s'entassent pêle-mêle, sous la poussière oubliée des temps, de riches souvenirs historiques.

C'est non loin de ses murs désolés, au pied même du mont Richard-Cœur-de-Lion que nous eûmes notre première panne — coïncidence fortuite : notre premier pneu crevait là où Bonaparte avait été vaincu.

Au delà, la route s'écarte de la mer et s'accidente légèrement en remontant parallèlement l'aqueduc qui porte les eaux d'el-Kabiré à Acre ; puis, elle gravit le promontoire de Râs-en-Nakoura d'où l'on domine, au nord et au sud, Tyr et le Carmel.

A Râs-el-Aïn, s'amorce une autre voie d'eau qui alimente les réservoirs de Tell-el-Réhidîyé, et de là se dirige sur Soûr ou Tyr à travers d'importantes plantations de mûriers. Presque ignorée aujourd'hui, Tyr peut rêver de prospérité et de gloire : à ses pieds se brisa et la fureur des rois assyriens, et l'orgueil de Nabuchodonosor, et la puissance redoutable d'Alexandre, et l'épouvante de Saladin. Ses remparts furent sa force, et la pourpre sa richesse. C'est à peine si de nos jours elle exporte de quoi faire vivre ses habitants en favorisant le transit de quelques maigres produits exportés du djebel Haurân ; aussi, passons-nous outre et longeons-nous la côte semée de ruines phéniciennes, égyptiennes, grecques et romaines, que jalonnent les bourgs d'Adloûn — l'Ornithopolis des anciens, Sarafand — l'ancienne Sarepta, au delà de laquelle s'éclaire dans un lointain lumineux, Saïdâ, superbe joyau phénicien enchâssé dans l'émeraude de magnifiques jardins peuplés d'orangers, de citronniers, d'aman-diers, d'abricotiers, de bananiers et de palmiers.

Nous ne jetons qu'un coup d'œil distrait sur la vieille cité morte plus qu'à demi. Nous délaissions même les plus tentants souvenirs qui flottent, indécis, au-dessus de ce désert de ruines, parce qu'ils se rattachent à des faits et à des noms qu'une solide documentation archéologique dément et essaye de faire oublier.

Aussi nous livrons-nous tout entiers au délicieux plaisir de nous attarder au sein de cette étendue de verdure si voisine de la grande bleue qui la frange.

Au delà des jardins, nous reprenons la côte et filons à toute allure vers Beyrouth. Au Khân-en-Nébi Younous, on nous montre l'endroit où, d'après la tradition musulmane, Jonas aurait été rejeté par le poisson.

En passant, nous remarquons l'emplacement de ce qui fut Porphyréon ; nous franchissons Râs-ed-Dâmoûr, puis l'ancien Tamyros fleuri de lauriers-roses ; à l'horizon se dessinent les versants de Râs-Beyrouth. Bientôt la route se fraye un passage à travers les jardins de Beyrouth même, et s'engage dans le bois de pins. Enfin nous saluons la ville nous contentant, pour l'instant, de ce geste amical, car le jour baisse ; nous n'avons que le temps d'escalader les premiers contreforts des monts du Liban qui se dressent devant nous et entre lesquels se creusent les pittoresques et poétiques vallées d'Hammanâ et de Solimâ.

Mais le soir tombe presque subitement et nous enveloppe de ses voiles ; il faut nous hâter et gagner au plus tôt les hauteurs où nichent, à moitié endormies dans leur berceau de verdure, les agréables villas d'été.

A la faveur des ténèbres, la nature disparaît ; mais les sites habités se devinent aux lumières qui par groupe brillent comme des astres ; on dirait qu'en ce moment le ciel tout parsemé d'étoiles reflète ses constellations dans un lac d'ombre sur lequel nous semblons voguer.

Il est 20 heures quand nous frappons à la porte hospitalière du *Kreiye*...

16 Août. — Le *Kreiye*, accroché à 1000 mètres d'altitude sur la pente méridionale de la vallée d'Hammanâ, est enfoui dans une luxuriante végétation d'essences rares et très variées.

La masse presque imposante de ses constructions que ceinture une robuste et haute muraille dominée par une tour carrée coiffée de tuiles rouges, lui donne l'allure un peu sévère d'un vieux cloître abbatial ou d'un château fort du moyen-âge ; mais son cadre est si plein de fraîcheur et de printemps qu'on ne peut résister à un geste si accueillant qui vous dit : « Entrez donc et voyez ! » En effet, quel délice d'habiter là où la douceur, le calme, l'innocence et la paix ont élu domicile !...

Adossés au flanc de la montagne, ses jardins verdoyants et fleuris s'étagent en multiples terrasses que le soleil inonde de ses rayons depuis l'aube naissante jusqu'aux dernières lueurs du

crépuscule du soir. Aussi quelle richesse et quelle fécondité ! Ici, au rez-de-chaussée, près des semis touffus, s'étalent les chairs savoureuses des beaux fruits potagers, cependant, qu'au premier, s'ouvre la superbe allée des ormeaux qui ombragent un promenoir très recherché ; ici encore, sur un front de vingt mètres, se déploie une jeune forêt naine de haricots verts et déjà bien élancés ; là, à travers l'ondoyante ramure de quelques saules pleureurs, miroitent les eaux d'un bassin déversoir du trop plein de la source du Kreiye qu'une abondante frondaison — peupliers argentés et peupliers des carolines, cyprès et platanes, vigne



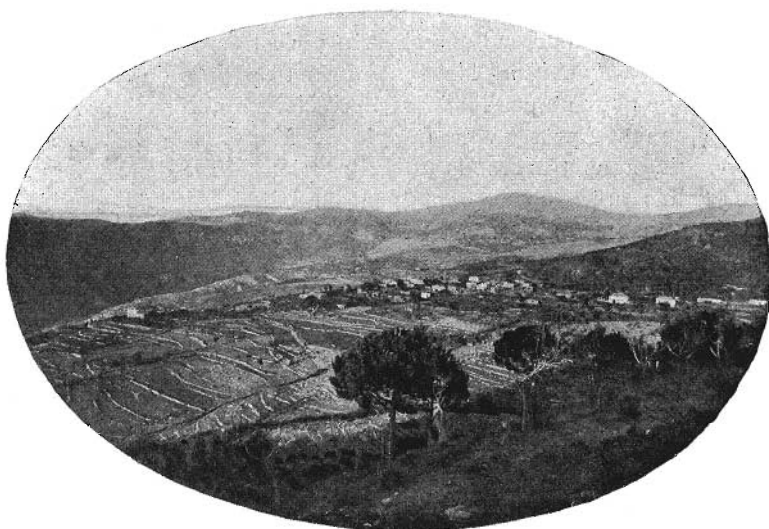
La source du Kreiye.

Photo F. Robert

vierge, lierre et fougères, — encadre, ombrage ou tapisse pour en faire un lieu de charme et de mystère. Auprès, dans des plates-bandes bien alignées et que baigne l'ombre claire et parfumée des pommiers, des poiriers, des pruniers et des pêchers, les choux s'arrondissent, la salade se panache, les carottes s'allongent, les tomates rougissent, les oignons blanchissent et les fraisiers se dentellent ; tandis qu'un peu partout, en bordure des terrasses ou des murs de clôture, près des marches et des perrons, autour des portes, au-dessus des corbeilles de pervenches, d'œillet d'Inde ou de rosiers, tout le long des sentiers qui serpentent et qui grimpent, verdoie, fleurit et chante le feuillage

varié des chênes et des élanthes, des mélias, des acacias, des micocouliers, des catalpas, des cèdres, des cyprès, des pins, des ifs, des lauriers-roses, des églantiers, du buis, des iris et du lierre, alors que du point culminant de cette propriété magnifique, se dresse, dans sa pleine sérénité, l'élégante et belle statue de la Vierge Immaculée. Son sourire est d'une douceur infinie, et ses mains qui se tendent semblent verser sur cet Eden et sur tous ses habitants vraiment privilégiés l'abondance de ses trésors et de ses dons.

De l'esplanade de Notre-Dame du Kreiye, comme d'un poste d'observation unique, l'œil jouit alors d'un spectacle très attachant. Devant soi s'ouvre en abîme la longue et poétique vallée



La Vallée d'Hammana.

Photo F. Robert

d'Hammanâ aux coteaux verdoyants de mûriers et de pins, aux gorges tourmentées et rapides, aux sources chantantes qui répandent partout la fraîcheur des belles eaux et l'ombre bleue des feuillages.

Par de là le versant opposé et jusque sur les crêtes dentelées qui chevauchent jusqu'à l'horizon, les monts s'égayent de villages maronites ou druses; c'est, de l'est à l'ouest: Hammanâ, Falougha Kornâil, Dhour Choueir, Bikfaya, Solimâ, Arbaniyé, Broumana, Beït Méri et Bhamdoun-gare, que dominant, vers l'est et le nord-est, les pics dénudés mais hardis du Kénéissé (2.230 m.) et

du Sannîn (2.750 m.); en aval la rivière permet une échappée sur le port de Beyrouth.

Tel est, cher ami, le coin charmeur et charmant où vont s'écouler, tissés par les fées de ces lieux, les jours bénis de mes vacances. Que n'es-tu là ! nous serions deux à en jouir, et mon bonheur alors serait parfait.

20 Août. — Comme la France et certains autres pays privilégiés, le Liban a ses sanctuaires qui constituent de véritables centres attractifs de dévotion populaire où la foi s'avive, ce qui fait que l'on y prie mieux et que les grâces, même les plus extraordinaires, s'y obtiennent plus aisément.

L'un des pics du djebel-el-Fetoûh, au nord-est de Beyrouth, surplombant la jolie baie de Djounié, s'est couronné d'une Vierge qui est l'objet d'un culte recherché ; c'est ce que l'on appelle *Notre-Dame du Liban*. Nous sommes trop près de ce lieu de pèlerinage pour ne pas l'aller visiter. Nous mettons donc le cap sur Djounié. Après avoir franchi le Magoras, ou fleuve de Beyrouth, nous traversons de belles plantations de mûriers et des jardins qui nous accompagnent au delà de Djedeïd et d'Antelyâs et jusqu'aux abords de Mâr-Antoun que nous laissons à droite pour nous rapprocher de la mer et gagner le promontoire de la rivière du Chien (le Nahr-el-Kelb). Cette rivière profondément encaissée entre deux croupes rocheuses constitue une porte d'entrée dans le Liban. Plus de douze inscriptions gravées sur la paroi du rocher, attestent qu'Égyptiens, Assyriens, Grecs, Romains, Croisés, Français et Anglais y ont trouvé un passage qui leur a livré le Liban et Damas. On y remarque celle du général Gouraud, commandant en chef de l'armée du Levant qui commémore l'entrée victorieuse des troupes françaises à Damas, le 25 juillet 1920, sous le commandement du général Goybet.

Le rebord septentrional de ce défilé historique, frappe par la hardiesse de ses lignes qui dessinent sur un ciel clair les formes d'un lion géant accroupi sur la rive.

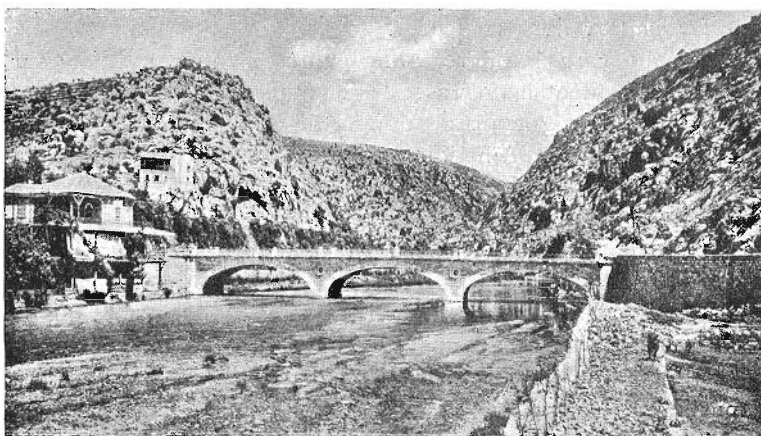
Au delà de la rivière, nous longeons la mer, et nous nous enfonçons dans la baie de Djounié, d'où nous gagnons le pied de la colline au sommet de laquelle se dresse, souveraine et mère, la Vierge du Liban.

La route qui y conduit, parfaitement bien aménagée grâce à la clairvoyante sollicitude du Haut-Commissaire militaire, gravit en lacets le versant couvert de chênes et de pins. Le dernier circuit est à 650 mètres d'altitude ; il enlace la base de l'énorme piédestal de pierre qui s'élève en forme de tronc de cône pour

porter à 33 mètres dans les airs, une statue mariale de 8 mètres de haut.

Un escalier en spirale permet d'accéder aux pieds de la Vierge. A cette hauteur, on découvre un site magnifique : à l'est ce sont les fertiles vallées du Kesraouân que surplombe le Sannin ; au nord, c'est Ghazir, Djebeil (l'ancienne Byblos) et Amschit — ces lieux m'évoquent des souvenirs littéraires, et ces lignes touchantes d'Ernest Renan à sa sœur Henriette, morte le 24 septembre 1861 à Amschit même, me reviennent en mémoire :

« Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazîr, où, seul avec toi, j'écrivais ces pages



Le Nahr-el-Kelb.

inspirées par les lieux que nous venions de parcourir ? Silencieuse à côté de moi, tu relisais chaque feuille et la recopiais, sitôt écrite, pendant que la mer, les villages, les ravins, les montagnes se déroulaient à mes pieds. Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles, tes questions fines et délicates me ramenaient à l'objet sublime de nos communes pensées... Au milieu de ces douces méditations, la mort nous frappa tous les deux de son aile ; le sommeil de la fièvre nous prit à la même heure ; je me réveillai seul !... Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la Sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer ». A l'ouest, s'étend l'immense nappe bleue

d'une mer douce et belle et qui, à nos pieds, brode la délicieuse baie de Djounié.

La fraîcheur qui nous enveloppe, ne nous permet pas de prolonger plus longtemps notre contemplation ; force nous est de redescendre les marches de notre belvédère chrétien. C'est dans la chapelle maronite, érigée dans l'épaisseur du piédestal, que nous terminons notre pieux pèlerinage.

La descente est très agréable. Nous voilà dans la plaine de Djounié et sur la route qui côtoie la mer un instant, puis franchit de nouveau le Nahr-el-Kelb afin de nous ramener à Beyrouth, à la nuit tombante.

22 Août. — De notre observatoire du Kreiye, nous dévalons tous *les quatre* ; il est 13 heures.

La route carrossable remonte bientôt la côte vers l'Est ; sur la droite s'épaulent en terrasse les champs de blé, déjà coupé et engrangé, et la vigne jusqu'au mur de roche qu'escaladent les premières maisons d'Aïn-Sofar ; sur la gauche, c'est un demi-plateau qui s'infléchit assez brusquement pour atteindre les profondeurs insoupçonnées de la vallée d'Hammanâ. Cette pente est fertile en mûriers et en pins ; autour de quelques rares maisons qui bordent la route ou qui s'accrochent au versant, des vergers étalent leur riche production ; de ci, de là, en des points plus luxuriants, bruit une source limpide et presque glacée.

Le soleil qui, à cette heure d'après-midi d'août, devrait être tropical, est largement tempéré par une brise qui monte de la vallée. Aussi, arpentons-nous presque sans fatigue le lacet capricieux qui se déroule sur l'un des bords de l'*Hammanâ*. Bientôt nous atteignons un sanatorium américain que nous laissons à gauche et poursuivons notre route. Mais, à l'endroit où le pont traverse la rivière pour nous faciliter l'accès des premières maisons du village, nous sommes étonnés par la hardiesse d'une construction moyen-âgeuse, sur la croupe d'un rocher abrupt tombant à pic sur la vallée. La tradition nous apprend que cette aire, quasi inaccessible, fut la demeure du fameux Cheik qui hébergea Lamartine lors de son voyage à Baalbek, quatre mois après la mort de sa fille Julia âgée de 10 ans. Voilà pourquoi l'on remarque sur le versant opposé, à hauteur du château, quatre jeunes ifs encadrant une plaque mortuaire commémorant le deuil douloureux du grand romantique.

Plus loin, nous arrivons à l'Orphelinat des Sœurs du Bon Pasteur où l'on nous reçoit avec une touchante cordialité. Nous visitons la chapelle, puis l'immense enclos jardiné avec soin :

aussi quels parterres et surtout quels arbres fruitiers ! le sol bien travaillé donne ici cent pour un, témoin ces cerisiers, ces pommiers, ces poiriers et ces pêchers notamment dont les branches surchargées ploient jusqu'à rompre. Devant cette prodigalité d'une nature richement dotée, je deviens *jeanjacquiste* et me surprends à rêver aux douceurs de la vie champêtre. Oh ! qu'il ferait bon de dresser là sa tente !... Cependant, sans nous endormir au sein de ces délices édeniques, nous prenons congé de nos hôtes non sans avoir été obligés par la révérende mère supérieure de dévaliser honnêtement une corbeille assortie de fruits succulents et veloutés et qu'arrosa largement un vieux crû de la côte.

Ainsi restaurés, nous faisons notre entrée dans Hammanâ que nous traversons sans arrêt, pour continuer notre ascension par delà les toits rouges qui émergent des superbes frondaisons.

La fraîcheur des eaux bondissantes fait tomber notre fatigue ; nous sommes tout entiers au joli site qui se déroule à nos pieds : la belle vallée qui faisait dire à l'auteur de « Voyage en Orient » qu'Hammanâ était la perle du Liban, s'ouvre splendide avec toute la gamme des verts depuis le plus tendre et le plus clair jusqu'au vert bleu qui s'assombrit et se veloute au fur et à mesure que les gorges se creusent ou s'éloignent. La magie de ces lieux chargés de souvenirs et de beautés, nous captive un instant. Mais, c'est l'heure où le soleil descend derrière Beyrouth en incendiant de ses derniers feux les crêtes environnantes...

Le dernier rayon qui traîne sur les hauteurs du Kénéïssé emporte avec lui la suprême vision de ce coin enchanteur.....
.....
.....

11 Septembre. — Je suis à Tripoli depuis une heure seulement. Les trois heures d'auto qui me séparent de Beyrouth m'ont été une révélation. Non, on ne peut se vanter de connaître le Liban, si l'on n'a fait une incursion dans cette région nord du pays, la mieux aménagée et la plus riche ; et Tripoli n'est qu'au seuil de cette nouvelle Terre-promise.

On m'en avait bien parlé, mais mes yeux ont vu plus de merveilles qu'on ne leur en avait fait entrevoir par de ravissantes descriptions... Bref, ce soir, nous avons dressé le plan de nos randonnées prochaines ; et, demain, nous visiterons les *Cèdres*.

12 Septembre. — Un matin clair et frais : la journée s'annonce splendide.

Malgré le retard considérable que nous vaut l'insouciance de notre chauffeur, nous avons bientôt rattrapé le temps perdu au départ.

Après avoir gagné le plateau d'el-Ba'al, laissant à droite la vallée du Nahr-Kadicha, nous nous engageons à travers les immenses plantations d'oliviers dont le vert caractéristique s'étend à perte de vue et se marie agréablement au bleu lointain des ravines desséchées.

Tout à coup, Zghorta, la formidable citadelle de toutes les communautés chrétiennes de la province, surgit des massifs de



En montant aux Cèdres (Bicharré).

Photo Arabian

verdure qui, à mesure que nous avançons, deviennent plus denses et plus frais. Ici, les eaux bruissantes, presque froides, courent de tous côtés, débordent de leur lit trop étroit, envahissent les chemins, se perdent dans les champs et se précipitent enfin dans la forte dépression qui ceinture le groupe compact des habitations.

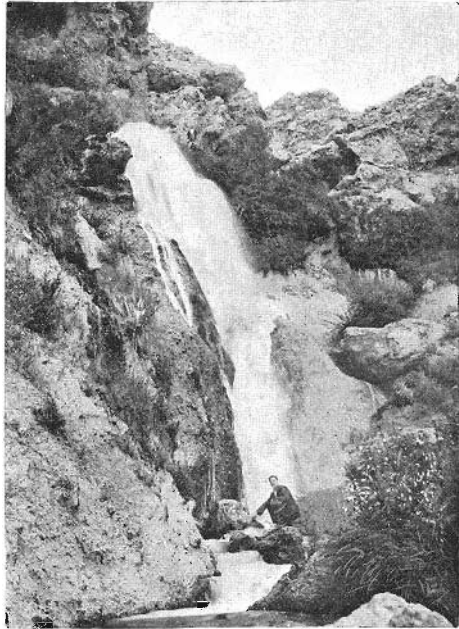
Mais si la campagne est rieuse et charmante, Zghorta semble morte : ses volets sont fermés et ses portes bien closes ; c'est que les Zghortioties villégiaturent à Ehden, leur résidence d'été.

Nous fuyons la cité morte et atteignons la région des collines. Voici Kafr-Hatta, Iyal et sa redoute, Zeina, Yachit, Sbaïl qui se carrent au milieu de vignes bien cultivées et qui donnent un vin délicieux. La route, d'un accès facile, se poursuit en lacets jusqu'aux abords d'Ehden — véritablement Eden — enfoui dans des bou-

quets de pins, de mûriers, de noyers, de figuiers et de vignes ; nous sommes à 1.445 m. d'altitude.

Nous montons à la source ; ses eaux sont si glacées qu'à peine pouvons-nous, pendant quelques secondes seulement, y maintenir la main. De la source, notre guide nous conduit à l'église ou repose, comme enchâssé dans la pierre d'un autel latéral, le corps embaumé de Joseph Karam, le chevaleresque défenseur des libertés libanaises.

En sortant d'Ehden, la route fait un coude et se dirige, presque en ligne droite, sur la rive septentrionale du Kadîcha, puis, en zigzaguant toujours, il reprend sa marche vers l'est. A hauteur de Deir Kannôbin, il surplombe à pic la vallée qui s'entr'ouvre béante à nos pieds et s'encaisse fortement entre deux parois de roches abruptes.



Le Kadîcha (cascade).

Devant nous, et à travers les déchirures naturelles d'un sombre rideau de verdure, apparaissent les premières maisons de Bicharré qui s'accrochent pittoresquement au flanc des versants pleins d'ombre et de fraîcheur ; l'eau sourd de partout et s'épand en mille filets cristallins depuis le sommet de la pente jusqu'au fond de la gorge. Très agréablement situé pour être une station estivale recherchée, Bicharré, en cette saison, s'emplit d'animation joyeuse qui plaît et met à l'aise le voyageur nouvellement débarqué. Votre arrivée n'a rien qui étonne : on vous attendait tout simplement. Tenez, voici toutes sellées les montures à l'échine raboteuse, mais au pied sûr, qui vont vous faciliter l'ascension de la côte jusqu'aux cèdres.

A son origine, le sentier emprunte le lit desséché d'un

torrent coupé par des rapides que nos bêtes de somme franchissent sans broncher ; plus haut, il s'aplanit et ondule légèrement tel un ruban, mais un ruban très étroit posé sur le bord escarpé d'un gouffre profond où plonge, non sans hésiter, un regard peu tranquille. Ici, les rives de la gorge se rétrécissent pour aboutir à la grande chute d'eau qui marque la naissance du Nahr-Kadicha, et, la montée prend fin, après une heure et demie d'une marche pénible.

Nous voilà donc, à 1.925 m. d'altitude, au pied du Dahr-el-Kodib, où se groupent les quelques 400 cèdres, les plus vénérables du monde, qui ont été magnifiquement célébrés par les deux langues les plus poétiques qui aient existé : la langue de l'Écriture Sainte et celle de Lamartine :

A qui ressembles-tu dans ta grandeur ?
Assur était un *cèdre* sur le Liban,
A la belle ramure, à l'ombrage épais, à la taille élevée
Et ayant sa cime dans les nues.
Les eaux l'avaient fait croître,
L'abîme l'avait fait grandir
En faisant couler ses fleuves
Autour du lieu où il était planté,
C'est pourquoi sa taille s'élevait
Plus haute que les arbres des champs.
Tous les oiseaux du ciel faisaient leurs nids dans ses branches
Et des nations nombreuses étaient assises à son ombre.
.....
Je l'avais rendu beau par la multitude de ses rameaux
Tous les arbres d'Eden qui sont dans le jardin de Dieu
Lui portaient envie. » (1)

* * *

« Tu le sais, ciel des nuits, à qui parlent nos cimes ;
Vous, rochers que nos pieds sondent jusqu'aux abîmes
Pour y chercher la sève et les sucS nourissants ;
Soleil, dont nous buvons les dards éblouissants ;
Vous le savez, ô nuits dont nos feuilles avides
Pompent les frais baisers et les perles humides ;
Dites si nous avons des sens !
Des sens dont n'est douée aucune créature,
Qui s'emparent d'ici de toute la nature,
Qui respirent sans lèvre et contemplent sans yeux,
Qui sentent les saisons avant qu'elles éclosent :
Des sens qui palpent l'air et qui le décomposent,
D'une immortelle vie agents mystérieux !

(1) Ezéchiel XXXI, 3 à 9.

Et pour qui donc seraient ces siècles d'existence ?
Et pour qui donc seraient l'âme et l'intelligence ?
Est-ce donc pour l'arbuste nain ?
Est-ce pour l'insecte et l'atome,
Ou pour l'homme, léger fantôme,
Qui sèche à nos pieds comme un chaume,
Qui dit la terre son royaume,
Et disparaît du jour avant que de mon dôme
Ma feuille de ses pas ait jonché le chemin ?
Car les siècles pour nous, c'est hier et demain !!!

.....
.....



Les Cèdres.

Aigles, qui passez sur nos têtes,
A!ez dire aux vents déchainés
Que nous défions leurs tempêtes
Avec nos mâts enracinés.
Qu'ils montent ces tyrans de l'onde,
Que leur aile s'ameute et gronde
Pour assaillir nos bras nerveux !
Allons ! leurs plus fougueux vertiges
Ne feront que bercer nos tiges
Et que siffler dans nos cheveux !

.....
.....

En mémoire de ces prodiges
Des hommes inclinant leurs fronts
Viendront adorer nos vestiges
Coller leurs lèvres à nos troncs :

Les saints, les poètes, les sages,
Ecouteront dans nos feuillages
Des bruits pareils aux grandes eaux
Et sous nos ombres prophétiques
Formeront leurs plus beaux cantiques
Des murmures de nos rameaux . . . » (1)

L'un d'eux surtout restera célèbre par les noms de A. de Lamartine et de Julia sa fille, qu'on y lit encore, et qui ont été gravés par le Père de Géramb, trappiste, ci-devant baron de Géramb, chambellan de l'empereur d'Autriche, et qui n'eut garde d'oublier d'y inscrire le sien en grands et gros caractères.

C'est au pied de cet arbre géant, objet d'un culte littéraire, que nous nous restaurâmes.

Rien de plus rustique mais aussi rien de plus impressionnant que ce frugal repas dans cette atmosphère lourde de souvenirs bibliques, historiques et littéraires. Il se fit presque

en silence. Pour moi ce lieu était terrible et sacré. J'aurais voulu l'habiter toujours mais sans y voir personne — tel un ermite des anciens temps, — afin d'en saisir tous les frissons, depuis ceux qui au-dessus de ma tête agitaient cette mer profonde de verdure, jusqu'au plus faible souffle de la source qui s'endort, au pieds des plus vieux de ces vétérans antiques...



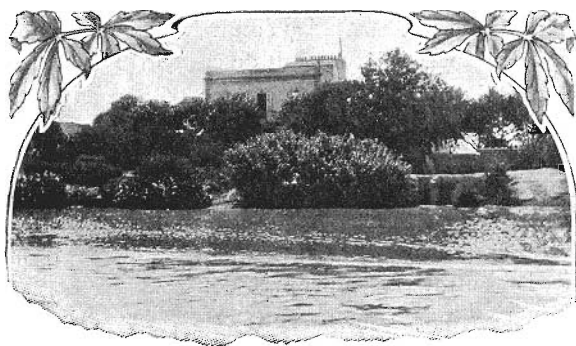
Sa Béatitudo Mgr. Elias Hoyeck,
Patriarche Maronite d'Antioche et du Liban.

En redescendant vers Bicharré. et à l'instar du père de Géramb : « Je méditais sur la longue durée de la vie de ces robustes végétaux qui me faisait salutairement sentir la brièveté

(1) Lamartine (*Les Cèdres du Liban*).

de celle de l'homme, mais je me consolais bientôt de la rapidité avec laquelle s'écoulaient mes jours par la pensée de ces années éternelles qui attendent mon âme dans un monde meilleur, et dont la longévité des arbres que je venais d'admirer n'est pas même l'ombre. »

Nous revînmes à Tripoli par Hasroûn hardiment situé sur un plateau dont un coin taillé en éperon s'enfonce profondément dans la vallée et la barre en grande partie ; Dîman, où nous eûmes l'insigne privilège d'être reçus par Sa Béatitudo Mgr Elias Hoyeck, Patriarche d'Antioche et du Liban, et de recevoir sa bénédiction ; Kannôbin (ou couvent) sis environ à 120 m. au-dessus du fond du Kadîcha, et dont la construction remonte au IV^e siècle : Taza, Kesba, pour atteindre, à la nuit tombante, la route de Beyrouth-Tripoli et arriver sans encombres au fraternel logis.





EN MARGE

In memoriam

LE dimanche, 25 octobre dernier, mourait subitement dans son palais patriarcal de Damas, Sa Béatitude Dimitrios CADÏ, patriarche melchite d'Antioche.

Nous ne retracerons pas dans le détail la prodigieuse existence de ce grand apôtre des temps modernes qu'animait une foi ardente et éclairée, et que dévorait le zèle de la maison de Dieu.

Procurer la gloire du Seigneur par son Eglise et les œuvres multiples qui s'y épanouissaient, grâce à son esprit d'initiative et à sa haute valeur intellectuelle et morale, faire éclater la vérité aux regards de tous, semer à pleines mains la charité dans les cœurs, soulager la misère des pauvres. tel fut le souci constant de cette âme d'élite.

On sait qu'il dota les Eglises d'Alep, de Tyr, de Sidon, de Damas, de Beyrouth, de Laodicée, de Baalbeck, de Tripoli de très dignes archevêques et évêques ;

qu'il améliora la situation matérielle de son clergé et nomma une commission pour la préparation d'un Synode prochain ;

qu'il donna un vigoureux élan à la société des missionnaires paulistes et la soutint de ses propres deniers ;

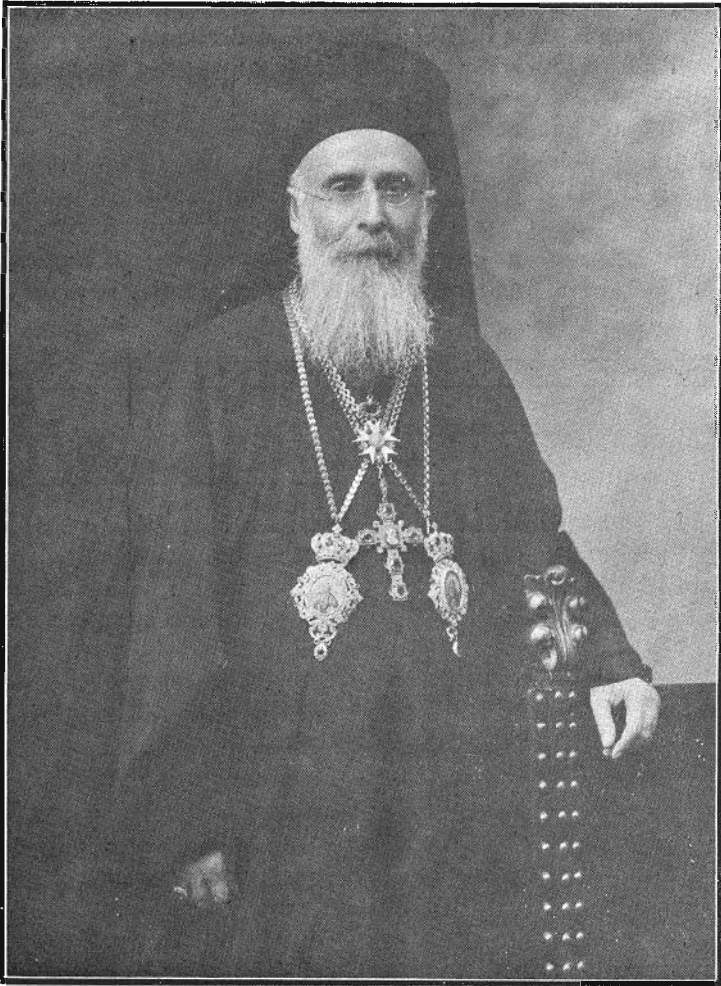
qu'il favorisa le recrutement du séminaire de Sainte-Anne ;

qu'il fit d'heureuses tentatives de réforme, au sein des trois congrégations basiliennes placées sous sa sage et clairvoyante direction ;

qu'il multiplia les écoles et autres maisons d'éducation, tant pour les garçons que pour les filles, à Damas, en Transjordanie, au Caire et jusqu'au Soudan.

Que dire de son zèle, de son dévouement tout apostolique auprès de tous les membres de son clergé et des fidèles nombreux de son Patriarcat ? Ne les a-t-il pas nourris de ses substantielles instructions toutes les fois qu'il pontifiait, de ses mandements

où il développait avec méthode et clarté les vérités religieuses, cherchant en tout et partout à buriner dans chacune des âmes de



Sa Béatitude Dimitrios Cadi.

ses administrés, les traits si beaux et si purs de Jésus, l'impérissable modèle de toute vie chrétienne.

C'est ce même Jésus, qu'il aimait à retrouver sous les dehors misérables et parfois repoussants des pauvres qui, ne connaissant que son inépuisable charité, s'adressaient à lui comme à un Père.

Mais, ce dispensateur de la vérité et cet ami des pauvres avait, par sa charge éminente de prince de l'Eglise, les plus hautes relations religieuses et civiles. Sa Sainteté Pie XI, glorieusement régnant, l'avait en particulière estime. Ne l'avait-il pas chargé du soin de préparer les travaux en vue d'un Synode ?

Tout le monde connaît l'amour sincère que Sa Béatitude eut pour la France, sa seconde patrie.

Aujourd'hui que cette belle intelligence et ce grand cœur semblent nous avoir quittés, du sein des splendeurs célestes où il bénit le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Sa Béatitude Dimitrios CADI ne saurait oublier ceux qu'il a tant aimés sur la terre ; qu'il les bénisse donc et leur obtienne les grâces dont ils ont besoin pour conformer leur vie à ses instructions et mériter un jour, comme lui, la gloire éternelle des élus.

M. Louis Monfront bey

Le 28 août 1925, M. Louis MONFRONT bey, chef des Services des Parcs et Plantations de la Municipalité d'Alexandrie, était subitement ravi à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis.



Louis Monfront bey.

Sa mort survenue, alors qu'il revenait d'Ismaïlia, provoqua à Alexandrie où il était bien connu, une consternation générale.

On sait avec quel art, quels talents remarquables, depuis 1906, MONFRONT bey, dirigeait le service des Parcs et Plantations. C'est à lui que nous devons les merveilleuses transformations des Jardins publics de Nouzha, de l'ancienne Porte Rosette, voire

des jardins royaux de Montazah et d'Abdine.

Mais avant de venir en Egypte, MONFRONT bey avait été directeur du domaine royal de Curgnois, où Léopold II, roi des Belges, avait su l'apprécier et l'estimer. Déjà très populaire par les

conférences horticoles et agricoles qu'il faisait un peu partout comme délégué de la Société d'Horticulture de Belgique, il s'était attiré une sympathie universelle.

Ses remarquables services lui avaient ménagé de nombreuses distinctions belges et étrangères.

Plusieurs fois chargé de mission par la Municipalité d'Alexandrie à l'étranger, il fut, en 1913, délégué à l'Exposition Internationale de Gand.

La dépouille mortelle de MONFRONT bey fut ramenée de l'hôpital d'Ismaïlia à Alexandrie, où eurent lieu d'émouvantes funérailles. S. E. le Gouverneur d'Alexandrie, le gérant du Consulat général de Belgique, plusieurs conseillers municipaux, les membres de la Colonie belge, les chefs des services de la Municipalité, tout le personnel des Parcs ainsi que de nombreux amis de la famille assistèrent à l'enterrement.

A travers les livres

Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

LA FONTAINE.

D'aucuns ont trouvé la liste des livres mentionnés à cette place, dans le premier numéro de l'année dernière, un peu trop longue. D'autres, que quelques livres signalés n'étaient pas à la portée de tous, ce qui est fort judicieux. Aussi bien, l'humble collecteur de ces titres n'a pas la prétention de fournir des lectures aux élèves des classes enfantines. *L'Echo*, le *Pèlerin*, l'*Etoile Noëliste* et d'autres charmants illustrés pour enfants y suffisent amplement avec la *Bibliothèque rose*, le *Signe Rouge* ou la *Tour des Aigles*. Nous avons seulement voulu indiquer quelques livres qui sont susceptibles d'intéresser les grands élèves ou leur entourage, ceux-là même qui prétendent qu'aucun ouvrage ne leur convient et qui, pour tromper la faim de connaître, se jettent sur le premier bouquin venu, au risque de s'intoxiquer pour la vie. Qu'ils jugent eux-mêmes si les livres signalés ci-dessous sont à mettre de côté ou s'ils peuvent les prendre en considération.

I. — RELIGION — PHILOSOPHIE — SCIENCE :

Le Symbolisme de l'apparition, par Léon BLOY. — Lemer-
cier, 1925.

Pour ceux qui veulent connaître la manière de l'auteur fameux des *Propos d'un entrepreneur de démolitions* et du *Mendiant ingrat*, ce livre sera une introduction. Consacré au commentaire des gestes et des paroles de Marie, nous le conseillons aux lecteurs qui cherchent un livre de piété éloigné de toute banalité.

Trois réformateurs, Luther, Descartes, Rousseau, par Jacques MARITAIN. N° 1 du « Roseau d'Or ». — Plon, 1925.

Nous voyons dans ce livre, analysés avec toute la force et la précision dont est capable un des plus brillants disciples de St. Thomas, « trois hommes qui, à des titres bien différents, dominent le monde moderne, commandent tous les problèmes qui le tourmentent... et sont vraiment les pères de ce que M. Gabriel Séailles appelait la conscience moderne. »
Ch. BAUSSAN.

Les confins de la science et de la foi, tomes I et II, par l'Abbé MOREUX. — Doin, 1924-1925.

L'auteur s'était proposé de composer « un ouvrage qui donnât, d'une part, l'énumération des dogmes catholiques intéressant particulièrement les savants et dressât, d'autre part, le bilan de nos acquisitions scientifiques. »

L'ouvrage achevé, il conclut que « notre foi n'a rien à craindre de la science. »

Dans la lumière d'Ars, par A. RETTÉ. — Tolra, 1925.

D'actualité après la canonisation de St. Vianney, on y verra ce que peut faire « en ce temps de matérialisme, un pauvre petit curé d'une paroisse perdue de la Bresse... », comme le dit l'auteur.

II. — LITTÉRATURE — MÉLANGES LITTÉRAIRES :

Paroles d'un revenant, par Jacques d'ARNOUX, préface d'Henry BORDEAUX. — Plon, 1925.

L'un des livres les plus admirables qui aient paru depuis la guerre. Monsieur Barakate nous en parle longuement plus haut. Voici ce qu'en dit M. Eugène Marsan : « Le livre de Jacques d'Arnoux est littérairement un beau livre. Tout ce qu'il a souffert et vu, il a su le dire... Entre tant de livres que la guerre a inspirés ou qui l'ont décrite, celui-ci nous fait pénétrer plus avant dans le secret des soldats, dans la terrible passion qu'ils ont soufferte, et dont ils se sont tus en quelque sorte jalousement. Il nous livre un autre secret, à la fois radieux et charmant, celui d'une âme unique, merveilleuse, quasi sainte. Elle éveille un

profond sentiment d'amitié, de respect, même de vénération... Nul n'aura mieux peint les misères, les laideurs, l'horrible tragédie; parallèlement, la gloire et ce qu'il nomme « les mystères de la volonté. » Personne n'aura mieux dit que Jacques d'Arnoux l'odeur et la poussière des cadavres... Je ne me souviens pas d'avoir lu une relation plus pathétique des semaines de Verdun... Quant aux vols d'avions qu'il a décrits, ils sont actuellement des chefs-d'œuvre peut-être inégalés... Durant ses longs mois d'hôpital — soixante — il se berce de musique. Il se repaît des plus grands poètes. Il s'alimente des Évangiles. Il complète par l'humilité et la charité — oui, par l'amour et la pitié des autres — sa farouche exaltation, sa doctrine de l'énergie.

« Ainsi songe-t-il, l'admirable enfant qui a su « enchanter la douleur. » J'ai d'ailleurs tort de le nommer encore un enfant. Ce grand diable brun, aux yeux qui étincellent, aux cheveux rejetés en arrière comme par une bourrasque, cet ascète élégant, en apparence si fort qu'on oublierait le malheur de son être physique, pour ne plus penser qu'à ce cadeau qu'il nous fait d'un vaillant sourire, il est un sage : la douleur éprouvée, mesurée, scrutée, lui a livré les secrets des siècles. Il faut qu'il le sache, il faut qu'il l'admette : ses textes, ceux qu'il a donnés et ceux qu'il prépare, sont à ranger entre les plus beaux dans les annales de la souffrance et de l'héroïsme... »

Eugène MARSAN.

Le Comédien et la grâce, n° 2 du « Roseau d'Or », par Henri GHÉON. — Plon, 1925.

L'auteur, qui jusqu'ici avait travaillé pour le théâtre de patronage, nous donne une belle pièce, digne d'une grande scène. Lue aux acteurs de la Comédie-Française, elle fut acclamée par les auditeurs, pourtant quelque peu blasés. Cette histoire de *Saint-Genest* est captivante, même seulement à la lecture. Souhaitons qu'un directeur de grand théâtre ait le courage de l'offrir à un nombreux auditoire. Il aura grand mérite et nous lui prédisons le succès par surcroît.

Barbarie et poésie, par Charles MAURRAS. — N.L.N. 1925.

« En critique littéraire, la maîtrise de l'auteur est incontestable : il possède avec une intelligence d'une singulière vigueur, une sensibilité artistique extrêmement vive et délicate ; bref, il a du goût, un goût exquis, raffiné et pourtant très sûr. »

R.D.L.

Plus d'un romantique boursoufflé s'y trouve malmené. Honni soit qui mal y pense !

III. — POÉSIE :

La musique intérieure, par Charles MAURRAS. — Grasset, 1925.

Ce livre a fait couler beaucoup d'encre. La personnalité de l'auteur, violemment attaquée ou défendue — mais qui est de taille à se défendre elle-même — n'y est pas étrangère. Tout le monde s'accorde pourtant sur la valeur de l'intro-

duction aux poèmes qui, à elle seule, vaut l'achat du livre. Par conséquent aucun risque ni perte sèche à courir pour les coupeurs de cheveux en quatre et fort peu connaisseurs en la matière. Pour les autres, c'est double profit et double plaisir.

Les Muses champêtres, par Louis PIZE. — Garnier, 1925.

« Parmi les poètes contemporains, Louis Pize est l'un des plus sympathiques et des plus pénétrants. C'est un poète de la nature. » *R.D.L.*

IV. — VOYAGES — MISSIONS :

Sur la route Mandarine, par Roland DORGELÈS. — A. Michel, 1925.

« Ce n'est pas un roman, bien que ce soit plus intéressant que la plupart des romans, c'est un récit de voyage en Annam et au pays des Mois... Dorgelès se moque en passant des japonaiseries de Loti qui rêvait au lieu de décrire... et s'est efforcé de bien voir tout ce qui se passait en ces pays exotiques... Excepté les tout jeunes enfants, tout le monde peut entendre. » *R.D.L.*

L'homme et le Mystère en Asie, par Ferdinand OSSENDOWSKI. Plon, 1925.

Le plus fantastique roman d'aventures ne peut rivaliser avec ce que l'auteur nous offre comme la réalité à laquelle il a été mêlé, de longues années durant. Pittoresque à souhait, ce livre est en même temps instructif, et nous donne de précieux renseignements sur ces pays mal connus de la frontière Mongolo-Sibérienne ou des rives de l'Amour.

Ce que j'ai vu en Russie Soviétique, par Charles SAROLÉA. — Dewit, Bruxelles, 1925.

« Voici un livre capital... Un livre de première main et de première valeur, un livre qui expose les réalités et qui, autant que les conférences données par l'auteur en divers pays, contribuera à former l'opinion publique. » *R.D.L.*

V. — HAGIOGRAPHIE :

Saint Paul, par Emile BAUMANN. — Grasset, 1925.

« Son talent de psychologue et de romancier l'a aidé à faire un portrait vivant, à donner tout leur relief aux détails que nous fournit l'histoire sacrée... Il n'a pas eu de peine à voir et à montrer la sottise des habiletés de Renan ou de Loisy, qui voulaient expulser le miracle de la vie de l'Apôtre. » *R.D.L.*

Saint François d'Assise, par G.-K. CHESTERTON, traduit de l'Anglais par Isabelle RIVIÈRE. — Plon, 1925.

« Le *Saint François d'Assise* de Chesterton est l'un des plus beaux livres que j'ai lus depuis l'armistice. C'est un témoignage. C'est l'ardent message d'un homme à d'autres hommes... D'autant que, vous l'avez deviné, en nous racontant la Vie de Saint François d'Assise, il ne manquera pas de nous raconter la sienne et de nous enseigner dans quel sens il convient de réformer la nôtre... C'est le livre d'un chrétien et d'un catholique, sans doute, mais c'est d'abord le livre d'un homme, d'un homme de bon sens, d'un homme intelligent, d'un homme sain, d'un homme qui a horreur de tous les bourrages de crâne. » Frédéric LEFÈVRE.

Saint Jean-Baptiste de la Salle, par C. RIGAULT, 43 illustrations. — Laurens, 1925.

Écrit avec ferveur, ce livre ne peut manquer de plaire à ses lecteurs, surtout par la riche illustration qui l'accompagne et le distingue des autres biographies du Saint.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, par Gaëtan BERNOVILLE. — Grasset, 1925.

« On arrêtera souvent avec joie les yeux sur le beau portrait que nous devons à l'écrivain fidèle et, lui aussi, « artiste authentique ». Il nous offre, en effet, un de ces objets d'art religieux que l'on peut placer sans rougir dans le plus noble salon et présenter aux curiosités les plus difficiles d'amis, même incroyants. Je dirai encore que c'est un beau travail français que nous pouvons lancer dans l'univers catholique, il y sera le digne ambassadeur de cette jeune gloire qui a si vite ébloui le monde. » P. DONCŒUR.

VI. — BIOGRAPHIES :

Le Cardinal Lavignerie, par G. GOYAU. — Plon, 1925.

« Il s'agit uniquement, dans ce livre, de Lavignerie missionnaire. L'auteur rappelle l'histoire de l'Église en Algérie depuis la conquête, histoire douloureuse qui est celle des erreurs et des incompréhensions de tous les gouvernements de la France depuis 1830. Il nous donne ensuite le vaste tableau des ambitions apostoliques, des efforts et des succès de Lavignerie. L'Afrique du Nord, l'Afrique centrale : c'est tout un continent que ce conquérant voulut donner au Christ, et les admirables résultats actuels justifient sa hardiesse. » R.D.L.

La Vie et la Mort d'Eugénie de Guérin, par Geneviève DUHAMELET. — Bloud, 1925.

« Que voici un beau et doux livre, écrit avec autant de cœur que d'entrain : M^{lle} Duhamellet voulait une héroïne ayant souffert, parce que « les gens heureux

ne sont pas intéressants » ; ayant aimé, mais sans faiblir ; courageuse et chrétienne, pour que « son exemple enrichit l'âme » des lecteurs.

« Elle a choisi Eugénie de Guérin... Quel roman touchant et vrai ! »

R.D.L.

VII. — HISTOIRE — MÉLANGES HISTORIQUES :

Le Dix-huit Brumaire, par Jacques BAINVILLE. — Hachette, 1925.

Auteur d'une *Histoire de France* qui s'est vendue à plus de cent mille exemplaires, Bainville nous donne ici une leçon d'histoire, hautement qualifiée. Ce livre peut et doit être mis entre toutes les mains.

La Mirlitantouille, par G. LENÔTRE. — Perrin, 1925.

« La Mirlitantouille est un hameau de deux maisons, non loin de Moncontour... Sous ce titre s'abritent des épisodes magistralement contés de la guerre des géants, si souvent traversée de jeunes et charmantes idylles. M. Lenôtre excelle à évoquer les unes et les autres... Superbe cadeau à offrir en faisant relier ce livre orné de belles gravures. »

R.D.L.

L'aventure de la duchesse de Berry, par Armand PRAVIEL. — Hachette, 1925.

Véritable roman vécu dont l'intérêt ne faiblit pas un instant, grâce au talent de l'auteur.

Papes et cardinaux dans la Rome moderne, par Carlo PRATI, préface de J. CARRÈRE. — Plon, 1925.

A elle seule, la préface de Jean Carrère est un délice, un vrai régal. Nous y verrons surtout la belle figure du Pape Pie X qui ne fait que grandir avec le temps.

VIII. — ROMANS ET CONTES :

Jean Perbal, par Louis BERTRAND. — Fayard, 1925.

« Ce livre, paru d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, nous raconte l'enfance de l'auteur en Lorraine et ce qu'il a gardé de souvenirs sur Spincourt, Briey et Metz... Pas besoin d'insister sur la valeur littéraire de l'ouvrage : M. Bertrand est l'un de nos bons écrivains. Ce livre peut être mis entre toutes les mains... »

R.D.L.

Les Hauts de Hurle-Vent, par Emily BRONTE, Traduction de Frédéric DELEBECQUE, — N.L.N., 1925.

Les amateurs du plus étrange romanesque, de chambres hantées, de desseins infernaux, et qui trouvent que les romans actuels sont un peu minces, feront leurs choux gras de ce livre compact, étrange, qui tient une place à part dans la littérature anglaise et à propos duquel on a prononcé les plus grands noms de la littérature. La Traduction est fort bien faite.

La terre du bon Dieu, par ALIDA et Pierre CALEL. — Spes, 1925.

« Pas d'intrigue, mais de la vie, du réel, de l'observation, de l'humain. Tout cela simple, clair et joyeux comme une source. Et du beau soleil sur le tout. Et de l'esprit. Enfin un régal. »
R.D.L.

Un jour d'orage, par LÉON DAUDET. — Flammarion, 1925.

« Roman palpitant, plein de faits étranges, qui a paru d'abord dans la *Revue Universelle*. Plein de prémonitions, prophéties, guérisons, lecture de pensées, de fantômes, qui tournoient autour de Nostradamus ; tout cela justifié par l'hérédité, le rêve et le jugement, où il y a souvent des éclairs de génie. L'auteur du roman affirme partout sa foi catholique, et sa volonté de respecter l'orthodoxie apparaît évidente... Moralement l'ouvrage est irréprochable. Au point de vue littéraire, il contient d'admirables pages et des formules d'un pittoresque éblouissant. »

R.D.L.

Quand on conspire, par Raymond ESCHOLIER. — Grasset, 1925.

« C'est avec un sourire un tantinet ironique que, dans *Quand on Conspire*, l'auteur nous conte comment aux environs de 1860, s'ourdissaient contre l'Empire, en un coin reculé de province, les plus noirs complots. L'ouvrage est franchement amusant, débordant de verve et, ce qui ne gâte rien, d'une belle tenue littéraire... Pour les grands jeunes gens. »

R.D.L.

Conflits intimes, par Paul BOURGET. — Plon, 1925.

« Sept nouvelles, réunies par l'auteur, toutes émouvantes, petits drames psychologiques où Bourget se montre le maître incontesté de la nouvelle telle qu'il la conçoit. Pour grands jeunes gens. »

R.D.L.

Les Robinsons basques, par Francis JAMMES. — Mercure, 1925.

« L'auteur n'ajuste pas son plan avec la précision d'un menuisier ou d'un architecte ; mais sa fantaisie est toujours en fleurs.. Cette mosaïque, où se retrouvent quelques morceaux de *Chanson de Roland* enchâssés dans un conte des *Mille et une Nuits* et corsés par un roman policier, est pourtant bien du Francis Jammes. »

R.D.L.

Contes limousins, par Jean NESMY. — Spes, 1925.

Ces contes sont d'une qualité rare... et tous délicieux.

A la belle bergère, par Henri POURRAT. — A. Michel, 1925.

« Ce livre original, savoureux, qui se divise en six « veillées » comportant chacune plusieurs pauses, constitue une résurrection très colorée d'une vieille province française, l'Auvergne, vers la fin du premier Empire... Roman de haute valeur morale, qui reste vrai et vécu et dont il n'y a rien à retrancher.»

R.D.L.

Belle Sylvie, par Charles SILVESTRE. — Plon, 1925.

« Cette histoire est celle de la Révolution vue d'une gentilhommière limousine ; de fines notations psychologiques, une solide étude d'âmes, qui suppose une érudition historique sérieuse et discrète... Lisez *Belle Sylvie* et vous ne vous en plaindrez point... »

R.D.L.

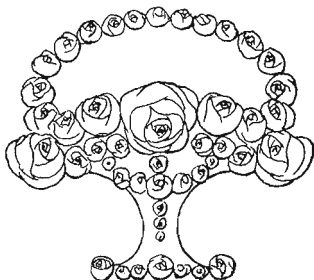
Du même Auteur : *Cœurs paysans*. — Bloud, 1924. *Aimée Villard, fille de France*. — Plon, 1924.

Beaux romans sur la vie paysanne, remplis de fine psychologie.

Raboliot, par Maurice GENEVOIX. — Grasset, 1925.

Prix Goncourt 1925. « Fils et petit-fils de braconnier, Raboliot accomplit ses délits cynégétiques ainsi qu'on exerce une profession normale, héréditaire, comme certaines charges de l'ancien régime, et non dépourvue de grandeur en raison du péril encouru. Aux prises avec ses ennemis-nés, les gendarmes et les gardes, il les tient longtemps en échec, jusqu'au jour où, face avec l'un d'eux, il tire et le tue. Cette œuvre de plein air, où l'auteur évoque avec un relief puissant les forêts de sapins, les plaines sablonneuses et les marais de Sologne, possède une saveur très particulière.» *Revue des Deux-Mondes*.

LE BIBLIOGRAPHE



LISTE DES PRÉSIDENTS DE L'ACADÉMIE

depuis sa fondation (17 Octobre 1888)

MM. Alfred Tilche	1888-1889
Léopold Jullien	1889-1890
Michel Charbin	1890-1891
Hussein Hélal	1891-1892
Alfred Lian	1892-1893
Alexandre Vivaldi	1893-1894
Tewfick Geargeoura	1894-1895
Halil Craissati	1895-1896
Elie Toriel	1896-1897
Mourad Arian	1897-1898
Fernand Braun	1898-1899
Emin Gabriel	1899-1900
Edmond Braun	1900-1901
Franklin Bernard	1901-1902
Paul Lévy	1902-1903
Jean Thuile	1903-1904
Aziz Antoine	1904-1905
Mario Monferrato	1905-1906
Antoine de Zogheb	1906-1907
Georges Tasso	1907-1908
Victor Sisto	1908-1909
Elie Cangelaris	1909-1910
Nicolas Zahar	} 1910-1911
Elie Malouf	
Gabriel Ackaoui	1911-1912
Jacques Messéca	1912-1913
Albert Shama	1913-1914
Réginald Zarb	} 1914-1915
Félix Savidis	1916-1917
William Farès	1917-1918
Armand Bellanti	1918-1919
Gabriel Sarrouf	1919-1920
Rafi Aboussouan	1920-1921
Robert Sabbagh	1921-1922
Raymond Arcache	1922-1923
Jules Pensa	1923-1924
Naoum Khougaz	1924-1925
Alfred Amad	1925-1926

Les anciens numéros du LOTUS sont vendus aux prix suivants :

Nos	2, 3, 4, 5, 6, 7.....	chaque	P.T.	1 1/2
„	8, 10, 11.....	„	„	3
„	12, 13, 14.....	„	„	4
„	15, 16, 17.....	„	„	6
„	(18-19), (20-21), (22-23),			
„	(24-25), (26-27), (28-29),			
„	(30-31), (32-33), (34)...	„	„	15
Les 24 Numéros non épuisés.....		„	„	140

INPRIMERIE
DE
L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES
30, RUE SIDI-EL-WASTI
ALEXANDRIE
(ÉGYPTE)